Nicolas SAUTEL-CAILLÉ
101 allée du Gers
31770 Colomiers
06 26 07 69 91

Trois sangs neufs

Roman

Nous n'avons fait que fuir
Nous cogner dans les angles
Nous n'avons fait que fuir
Et sur la longue route
Des chiens resplendissants
Deviennent nos alliés

Noir Désir
Nous n'avons fait que fuir

PARTIE UNE

Comme une tapisserie de petites fleurs

La 309 a fini par redémarrer. Alors que je n'y croyais plus, je quittai enfin le bas de la rue Saint-Jacques où j'étais bloqué depuis dix bonnes minutes, essayant vainement de tourner la clef de contact. Une fumée blanche était sortie du capot et le moteur s'était remis à tourner. Les Parisiens, comme la majorité des citadins, ne sont pas très patients et j'ai essuyé une longue vague de klaxons énervés. Même la voiture de police s'y était mise, et m'a finalement doublé sans même jeter un œil à mon désarroi. J'ai pu remonter le boulevard saint-Germain jusqu'à la place Monge, prendre la direction des Gobelins et après la demi-heure requise pour se garer dans ce quartier, j'ai trouvé une place où arrêter mon capricieux carrosse.

Je n'aimais pas particulièrement cette voiture, d'ailleurs je ne l'avais pas vraiment choisie. La 309, je l'avais rachetée à mes parents, j'en prenais soin pour qu'elle roule, je la prêtais à mes amis pour leurs déménagements et je partais en vacances avec. Enfin, pas trop non plus… C'était un bon utilitaire en somme, mais vu sa fiabilité j'envisageais sérieusement de m'en séparer. Après ce coup-là, j'étais vraiment furieux contre les garagistes, contre les automobilistes, conte ce *constructeur qui sort ses griffes*, contre la police, l'armée, l'église, les enfants, les mamies, les vendeurs à la sauvette et les chiens. J'ai traversé l'immense hall de mon immeuble les sourcils froncés, prêt à me jeter sur facebook pour y déverser ce torrent de haine gratuite.

Mais devant la porte, dans la pénombre du couloir, Jean m'attendait. On s'est fait la bise, je lui ai demandé ce qu'il faisait là et je lui ai ouvert la porte. On ne s'était pas vus depuis l'été. Ça va qu'il me dit, je suis de passage sur Paris, mon portable n'a plus de batterie, je voulais te prévenir, mais bon, c'est pas encore ça niveau organisation. Je le connaissais bien et il fallait reconnaître que ce n'était pas un as de l'agenda, bref, il était là et il avait besoin d'un canapé. Il était en tongs, logique pour un mois d'octobre, portait un gros sac à dos pas franchement propre, et des sacs plastiques avec des fringues. Je me suis dit qu'il allait rester quelques jours et ça me faisait bien plaisir, ayant du mal à rester seul ces derniers temps.

Mon logement était typiquement parisien, que je considérais grand car composé de deux pièces et doté d'une cuisine séparée, minuscule certes, mais qui lui donnait des

allures d'appartement bourgeois avec sa double porte vitrée. Je vivais donc dans ce luxe ostentatoire car en plus j'avais une cave au deuxième sous-sol. Qui dit cave dit bouteille, qui dit Jean dit alcool, je proposai donc logiquement qu'on s'ouvre un flacon avant de commencer quoi que ce soit. Et d'ailleurs, ça me permettrait de déverser autrement que virtuellement ma haine anti-tout. Pas besoin qu'il me dit, j'ai amené de quoi : il a extrait du sac à dos quelques obus variés, de la pils achetée à Lidl, de la Grim blonde et deux ou trois 1664. Aucun solide, non, c'était pas le genre ! On s'est donc vautré sur le canapé, en ouvrant chacun une boîte, pas vraiment fraîche et j'ai trouvé quelques chips, histoire de mastiquer un peu.

Jean n'était pas du genre organisé, pas très à cheval sur les conventions sociales non plus, mais foutrement à l'aise en toutes circonstances et tous ses amis étaient attachés à son art du détachement permanent. En l'occurrence Jean ne m'avait pas encore dit un mot de sa venue à Paris qu'il me parlait déjà du bouquin qui traînait sur la table basse, le *Roman inachevé* d'Aragon dont je venais d'entamer la lecture studieuse, avec l'idée de me remettre à écrire de la poésie. Nous avions passé un an à étudier le *Paysan de Paris* et ç'avait été pour moi une sorte de double déclic pour Paris et pour le surréalisme. D'ailleurs, nous étions d'accord pour aller faire un tour aux Buttes Chaumont le week-end suivant, histoire de se promener sur le pont des suicidés.

J'ai fini par lui demander ce qui l'amenait par ici. Il avait un plan pour partir à Berlin rejoindre des potes mais il n'avait plus eu de nouvelles donc il était un peu coincé sur Paris en attendant. Il fallait qu'il recharge son téléphone, mais il l'avait oublié dans un train. Est-ce que j'en aurais un par hasard ? Sans doute, j'en avais un stock à la cave car je récupérais à peu près tout ce qui traînait dans la rue et je m'étais constitué une sorte de collection de transformateurs en tout genre, portables, ordinateurs, écrans et ainsi de suite… au cas où je tomberais justement sur le matériel *ad hoc*. Cette manie s'étendait à peu près tout ce qui touche à l'informatique et à l'audiovisuel. Je conservais par exemple une série complète de supports magnétiques depuis les cassettes de sauvegarde informatique jusqu'aux disquettes inventées dans les années 80-90 en passant par les DCC ou les Hi-8. Bref, j'avais un petit problème avec les poubelles que je considérais trop souvent comme une source d'approvisionnement primaire. En tout cas, ça tombait bien, j'avais sans doute quelques chargeurs samsung pour le dépanner.

Une volée de marches plus bas et une demi douzaine de portes plus tard, je lui présentais ma caverne dont j'étais déjà très fier : 6 mètres carrés de bric-à-brac

entassé thématiquement. Ce qui était sûr, c'était qu'un cambrioleur passerait un temps fou avant de dégotter les casiers à bouteilles que je conservais dans le fond de ce couloir à trouvailles. J'en profitais donc pour saisir un bourgueil 2006 du domaine de la Noiraie, que j'avais gardé spécialement pour nous deux. Et bien entendu, le chargeur de portable qui allait avec son téléphone.

On est remontés en finissant notre bière et en prenant l'ascenseur cette fois-ci, c'était quand même moins fatigant. Téléphone branché, pas de message. Une deuxième bière ? D'accord ça me va, et j'ai commencé à préparer quelque chose à manger : un jambonneau et des lentilles. Jean en a profité pour squatter le PC du salon qui ronronnait méchamment depuis l'été, il fallait que je tente de lui trouver une alimentation pour le soulager. Pas de mail non plus de ses potes berlinois, ben c'est pas grave mon vieux, ça te fera des vacances dans la capitale.

On s'est retrouvés dans le salon, j'avais mis *Passover* des Black Angels. J'adorais ce groupe néo psychédélique et la pochette de leur album me faisait aussi mal aux yeux que le son martelé de leur basse poussée à fond sur mon baladeur. Jean ne connaissait pas, tiens donc, mais ça lui plaisait. Et puis ça donnait soif un rock pareil : il avait déjà terminé le second obus tandis que j'avais à peine ingurgité le quart de ma cannette. J'avais toujours été un petit joueur. Je lui ai tendu la mienne, préférant me réserver pour le bourgueil. C'est pas tout mais comment ça va pour toi, à Chartres ? Pas trop difficile la rentrée ? Toujours TZR dans le même collège ? Jean a manqué de renverser sa bière et m'a regardé d'un air pas très assuré. Il a repris une gorgée, bien profonde. Ben non, pas si bien, enfin, ou plutôt pas en tant que prof en tout cas. J'ai pris une année de dispo. Une année de dispo. Mais attends, ça veut dire que tu bosses pas. Pas du tout ? Non, en dispo, pas du tout, non. Remarque, je ne gagne rien du tout, hein. Mais cet été, tu le savais déjà, tu aurais pu en parler, non ? C'est vrai, mais… mais il y avait trop de choses à fêter, l'été, le soleil, les vacances qui ne faisaient que commencer, quoi, tu me connais. Et puis le temps passe vite. Ah ouais, et tu comptes changer complètement de métier ? Je vais voir, à la fin de l'année, c'est pas trop décidé encore.

Il en avait eu marre à la fin de l'année dernière, il avait appris qu'il n'aurait pas de poste dans son collège où il avait quelques collègues sympas donc autant se casser un an, voir des potes, lire des bouquins, traîner un peu en France et pour quoi pas à l'étranger, enfin, il verrait bien. Paris c'était une bonne étape et il était content de me voir. Ah ben, ça. Jean avait l'air un peu plus rassuré en le disant, mais moi je devais

avoir l'air un peu sec, je lui ai donc repris une gorgée de bière, je me suis levé pour aller touiller ma casserole et ouvrir le vin. Il fallait que je lui dise quelque chose, putain ! C'était quand même pas la fin du monde ! Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'un prof alcoolique ça restait avant tout un prof mais qu'un prof en dispo c'était avant tout un alcoolique ! Je suis retourné dans le salon, j'avais ramené deux verres de rouge et un peu de pâté tourangeau fait par mon grand-père. Désolé Jean, j'ai pas très bien réagi, là, je vais manger un bout et ça ira mieux. J'ai l'air d'un petit con de bourgeois là, assis sur mon canapé dans mon appartement parisien en train de boire un verre de *mon* vin que je garde dans *ma* cave. Ouais, t'as raison, au fond, t'as bien le droit de la prendre ton année, enfin t'as le droit c'est même pas la question, je veux dire, enfin je ne sais même pas ce que je dire. Il était temps que je mange un bout, sérieusement ! M'enfin, Jean, qu'est-ce que tu as fait de ton temps durant le mois de septembre ? Et là, je me suis senti poussé des ailes : tu n'as pas passé ton temps à boire ?
Jean a éclaté de rire et s'est fendu de son sourire à la Winnie l'Ourson : c'est pour ça que tu fais cette tête ? Mais non voyons, il me restait un mois à passer à Chartres, j'en ai profité pour dire au revoir à quelques collègues, j'ai enfin pris le temps d'aller à la cathédrale, de préparer, oui ça va te faire rire, mon déménagement et puis j'avais encore un mois de loyer, j'allais pas le foutre en l'air. Ça va, t'es rassuré ? Oui, enfin, désolé, hein, mais te voir ici, avec deux sacs plastiques de linge sale et un sac à dos rempli de bières, tu m'excuseras mais j'avais presque l'impression que ton chien t'attendait dehors !
On s'est mis à rire de tout et de n'importe quoi, surtout de n'importe quoi, de blagues douteuses en allusions graveleuses on a terminé le bourgueil et les lentilles, je lui ai déplié le canapé du salon qu'il connaissait bien et on s'est dit bonne nuit, oui, mon gars, à demain, et surtout fais gaffe à tes bouteilles d'alcool, je vais me réveiller pour te les siffler. T'es con, Jean, je lui ai dit, et je suis allé me coucher.

Jean est donc resté quelques jours à l'appartement. Le matin je me levais sans trop faire de bruit, je me préparais et faisais du café pour deux. Je partais en claquant le plus doucement possible la porte d'entrée. Je travaillais alors à la bibliothèque Cujas, place du Panthéon, où je tentais de gagner de quoi vivre en tant que moniteur étudiant, doux euphémisme pour désigner le précaire de l'enseignement supérieur. Je n'aimais pas le lieu, je ne supportais pas les étudiants ni les professeurs, le personnel était désagréable, le salaire dérisoire et le travail rébarbatif, bref je m'ennuyais. Je

donnais également des cours particuliers à des élèves du Lycée Henri IV et Louis Le Grand. C'était plus intéressant et surtout plus rentable. Mais c'était au moins aussi exaspérant. Je remontais la rue Claude Bernard à pieds le plus souvent, en bus s'il pleuvait et que je parvenais à l'avoir en bas de la côte. Une fois la montée entamée, plus question de s'arrêter. Cette rue n'était pas une mince affaire pour le piéton parisien. Elle montait sûrement sur un bon demi-kilomètre. En vélo, j'avais essayé plusieurs fois mais cela n'avait guère de sens, j'étais bien plus épuisé en haut que je ne l'étais de tout le trajet à pieds, même sous un soleil d'août. Non, vraiment, je n'étais pas très costaud.

A pieds donc, je remontais la rue Claude Bernard non sans avoir le regard périphérique, pour détecter le tas de déchets qui ferait mon affaire : un carton de fringues, un sac de livres ou un écran d'ordinateur. L'avantage en étant piéton c'était de pouvoir facilement farfouiller ou bifurquer lorsque je tombais sur une bonne trouvaille. Il m'était possible, avec un peu d'entraînement, de ne m'arrêter qu'imperceptiblement et de savoir exactement ce que refermait un sac plastique noir. D'un coup de pied expert, d'un coup d'œil acéré, je parvenais à détecter très rapidement si le tas méritait la peine d'être exploré. À pieds, je pouvais me permettre de ramener un écran cathodique jusque chez moi, ou un carton monstrueux de câbles et de disquettes : c'était long mais possible. En vélo, j'aurais repris ma route en espérant que quelqu'un d'autre que moi passe avant le service propreté de la mairie.

Quand je rentrais à l'appartement en fin de journée, Jean m'attendait généralement assis dans le canapé, à lire un vieux livre de poche, écoutant de la musique sur son baladeur CD. Le salon était rangé sommairement, et rien ne laissait supposer que cette pièce devenait peu à peu sa propre pièce. Il avait pris du pain, rempli le frigo, racheté de la bière. Sans qu'on se le soit dit, c'était une façon de monnayer son séjour et cela m'arrangeait bien car mon salaire couvrait difficilement le loyer.

Nous avions alors devant nous une soirée que nous passions le plus souvent à parler de cinéma, de filles et de littérature. En buvant, bien sûr. Je lui racontais brièvement ma journée. Non seulement le travail était inintéressant mais je m'entendais mal avec mon chef qui me le rendait bien. La situation était tendue entre nous et plus globalement sans doute car je savais que la direction cherchait à virer des types comme moi, râleurs et employés depuis trop longtemps. Seulement, par pudeur mal placée, ils se retenaient, et attendaient que je fasse le pas de côté qui me jette dehors.

Je demandais à Jean comment s'était passée sa journée. Il me répondait invariablement : bien. Il avait traîné dans Paris, car c'était un bon marcheur. Il était allé à Notre-Dame, se mêlant aux touristes, pour y écouter le bruit des pas et le cliquetis des appareils photo. Il aimait les contempler, à distance, et ramener de cette observation un symbole visuel, sonore, un geste ou un regard qui les dépeignent de façon dérisoire et profonde. Nous tirions de ses observations des commentaires infinis, sur le geste précis et désuet de l'homme à la cigarette appuyé sur le rebord du pont, sur le décolleté obligatoire des touristes italiennes, sur la grosseur des montres masculines, sur la couleur des chaussures d'enfant. Passant des musées aux parcs, des églises aux magasins de la rue de Rivoli, des cafés clinquants aux bords de Seine, Jean me décrivait par petites touches, ses longues promenades de néo-touriste. Nous passions la soirée ainsi, à parler pour ne rien dire, à se fatiguer de ne rien faire.

J'avais oublié l'appel de Berlin et de toute façon je ne souhaitais pas le départ de Jean. Il ne parlait pas de partir, ni de rester non plus. Jean s'installait chez moi, sans me le dire et sans que cela me gêne. Nous prenions chacun le rythme de l'autre. Lui de s'habituer aux levers matinaux, moi de boire de la bière jusqu'à l'abrutissement. J'étais entre deux eaux à ce moment-là, ne sachant où aller ni que faire. Mon travail était sans avenir, peu intéressant, j'aimais Paris mais j'en étais lassé, mes amours parisiennes se lisaient au passé, mon appartement devenait un luxe, j'avais besoin de partir mais j'étais encore indécis.

Un soir que je rentrai, je trouvais Jean assis devant l'ordinateur du salon. Je lui demandais s'il voulait qu'on parte à Berlin tous les deux. J'avais ma 309, un peu d'argent, et je pensais que mon contrat de travail serait suspendu à la fin de l'année. Jean m'avait regardé un peu interloqué. Il avait oublié Berlin et ses potes qui devaient l'accueillir. Tu veux que je m'en aille, m'avait-il demandé. Non, je ne souhaitais pas son départ, je voulais partir, depuis quelques mois, mais je n'avais pas le courage de le faire tout seul. Et ton travail, ta vie parisienne, tu veux tout arrêter ? Oui, enfin, non, j'étais dans une situation précaire mais confortable. J'avais mes repères, des amis. Mais j'avais perdu le désir de devenir un homme de la capitale. Je me sentais glisser. Je voulais partir, et par lâcheté, de préférence en ayant l'impression d'y être obligé par quelqu'un. Tu veux donc que je sois celui qui t'y forces… sympa mon gars ! Jean m'avait dit qu'il allait recontacter David, son ami berlinois, pour voir comment s'arranger. Je donnai mon congé pour mon appartement ainsi que ma démission à l'université. Nous avions encore un mois pour nous décider.

Nous avons passé les dernières semaines à profiter du loyer, bien au chaud et à l'abri de la pluie qui ne cessait de tomber. J'avais réussi à me débarrasser de la majorité de mes meubles et c'étaient les cartons de livres qui encombraient désormais la surface de l'appartement. J'avais prévu de redescendre chez mes parents pour noël, histoire de manger grassement et de leur déposer mon stock. J'étais un peu triste à l'idée de me séparer à nouveau de ma collection entière et en même temps j'éprouvais un certain soulagement symbolique à le faire. Après avoir pu enfin réunir dans un même espace la totalité de mes livres, CD et vinyls, je me trouvais obligé de les éparpiller à nouveau. Mais je sentais que cette obligation me libérait également d'une certaine pesanteur. Et surtout, elle m'arrachait à l'inertie parisienne dans laquelle j'étais paralysé depuis quelques mois.

Jean faisait de son mieux pour m'aider, c'est-à-dire qu'il passait ses journées à dénicher des cartons adaptés : petits, solides, cubiques. La double cannelure n'avait plus de secret pour lui et l'appartement ressemblait bientôt à un entrepôt de supermarché. Parmi les meilleurs, les cartons de bière asiatiques remplissaient les murs de leurs motifs exotiques tandis que ceux de frites surgelées assuraient une base solide au mur de cartons qu'ils allaient supporter. Sans que nous le décidions, le besoin d'ivresse quotidienne se tarissait et j'avais l'impression que nous buvions plus modérément. Mais il se pouvait très bien que ce fût ma consommation à moi qui eût augmenté. Enfin, toujours est-il que sa compagnie m'était d'un grand secours, je sentais renaître en moi une émulation perdue et l'envie de me projeter dans autre chose que le pâle lendemain.

Nous n'avions pas encore décidé où nous irions passer ce mois de décembre et j'ai fini par lui demander, au fait Jean, Berlin calling ? Ton pote, David, il est prêt à nous héberger ou pas ? Jean m'avait répondu, non, non, David a déménagé, il habitait dans un grand squat qui vient d'être détruit. En attendant de trouver mieux, il loge chez des amis peintres, dans un sous-sol. Il m'a proposé de venir mais je ne suis pas certain que tu accepterais, non ? En effet, je n'avais nullement envie de me retrouver dans un sous-sol allemand, en plein mois de janvier. J'étais même assez soulagé que l'hypothèse germanique soit abandonnée : je n'avais que moyennement envie de m'exiler à l'Est. Alors, on abandonne l'Allemagne ? Ouaip mon pote, auf wiedersehen

Berlin ! Willkommen Mende ! Je m'étranglais un peu en buvant ma bière : Mende ? C'est quoi, Mende ?

Jean m'apprit d'un air amusé que Mende était le chef lieu de la Lozère, département largement le moins peuplé de France, s'il l'on exclut bien les vaches du recensement, composé de trois déserts magnifiques : une partie de l'Aubrac, des Cévennes et des Causses. La capitale lozérienne est peuplée de douze mille habitants et s'enorgueillit d'une prison de haute sécurité où Mesrine a été incarcéré. Tout un programme, en altitude et dans les frimas, les hivers y étant très rudes.

Sans hésiter, je trouvais excellente l'idée de réaliser concrètement ce que l'Etat avait partiellement échoué durant les quarante dernières années : parvenir à décentraliser Paris en m'exilant volontairement dans la zone la moins peuplée de France ! Nous organisons une fuite des cerveaux en quelque sorte, non ? Il faudrait que je me renseigne si une bibliothèque pourrait m'embaucher là-bas. Ou bien une librairie ? Jean me dit que ça n'avait pas d'importance, si l'essentiel était de gagner de quoi vivre, nous trouverions, d'autant plus là-bas. Je restai un peu songeur sur cette assertion mais en effet, je ne m'en faisais pas. Nous étions encore jeunes, plus très verts, mais inventifs.

En attendant, lorsque nous ne tentions pas de déplacer une pile de livres pour retrouver un disque, nous explorions google maps afin d'étudier notre parcours jusqu'en Lozère. Nous voulions prendre notre temps, histoire d'arriver à Mende au printemps, et d'éviter le cœur de l'hiver. D'ici là, il était exclu de payer un loyer, et il nous faudrait trouver de quoi nous héberger. Nous pouvions compter sur quelques amis et un peu de famille mais cela ne suffirait pas. Surtout, nous ne voulions ni être des vacanciers, ni des routards hippies. L'idée était de prendre la route, non pas comme Kerouac pour traverser la France à la recherche d'une mystique de soi, mais plutôt comme des compagnons du tour de France, pour connaître le quotidien des villes et des villages. Pour cela, nous étions résolus à trouver du travail là où nous passerions, ou plutôt, à rester là où nous trouverions du travail.

Jean était en train de s'enthousiasmer pour la Motte-Beuvron et je commençais à m'endormir un peu sur le canapé : c'est pas un peu idéaliste, et un peu néo bobo cette histoire ? Tout à fait ! C'est du tourisme social, du couch surfing paysan, c'est prétentieux et méprisant, c'est méprisable et mesquin mais, mais, c'est nous qui le ferons, et c'est nous qui en ferons ce que nous voulions que ce soit. Ok, ok, ok, c'est-à-dire ? Moi j'ai pas envie de passer pour un Parisien qui se peint en vert pour mieux

bouffer des cerises dans le pré, hein ! Bien sûr que non, c'est plus que ça : notre voyage est poétique, politique et définitif. Mende est l'horizon mais il n'est pas une fin en soi. Il s'agit de remettre à zéro ce que nous voulons faire de notre vie, y compris du travail. Il s'agit de recommencer à sentir la terre et l'asphalte pour retrouver le désir de vivre, ensemble, de manger, ensemble, de produire, ensemble.
Je crois que je me suis endormi à la fin de cette phrase, et qu'elle m'a somme toute convaincue de l'entreprise. Je nourrissais depuis quelques mois une sévère amertume qui me pétrissait la cervelle, je voulais vivre quelque chose qui avait disparu, je voulais revivre un moment perdu et je m'y enfonçais comme dans un souvenir gluant. Il était temps de quitter cet appartement.

C'est un peu avant la fin de mon contrat à Cujas que j'ai remarqué Hélène sur la place du Panthéon, en train de prendre en photo les décorations de noël façon Napoléon III qui ornaient la mairie du Vème arrondissement. Elle portait un épais manteau rouge qui lui arrivait aux genoux, laissant découvrir ses jambes fines moulées dans un collant opaque. Elle était chaussée de ballerines noires, comme si le froid de décembre n'avait pas d'importance. Elle tenait son appareil photo très près de son visage et je voyais de la buée monter par-dessus sa frange. Il faisait très froid ce matin-là. J'étais en avance pour prendre mon service et j'avais donc du temps pour lui proposer de prendre un café quelque part. Je me décidai à l'aborder et m'avançai vers elle, en essayant d'apparaître progressivement dans le cadre de sa photo. J'ai entraperçu son sourire sous l'appareil et elle m'a salué. Mais que fais-tu là ? Je te croyais retourné en Touraine ! Et bien non, je suis toujours à Paris, je travaille d'ailleurs sur la place, à la bibliothèque Cujas. Je ne commence qu'à 11 heures, tu veux prendre un café au chaud ?
Je voulais éviter le café Soufflot, horriblement cher et trop fréquenté par des gens que je n'avais nullement envie de rencontrer, surtout avec Hélène. Tu es pressée ? Non, pas du tout, je suis sur Paris quelques jours, mon ancienne coloc habite vers Denfert mais elle travaille aujourd'hui alors j'ai tout mon temps. Je voulais prendre des photos dans le quartier latin, et descendre la rue Mouffetard jusqu'à la place d'Italie. Tant mieux, j'ai aussi largement le temps. Je connais un café pas cher et très typique où nous serons tranquilles pour discuter et d'où tu pourras commencer ton shooting photo.

Nous avons marché jusqu'à la place de l'Odéon en descendant la rue Monsieur le Prince et nous sommes entrés dans ce fameux café. Un quadrilatère dépouillé, le bar à gauche, une salle composée de chaises en fer et de tables en mélaminé beige. Un miroir Meteor sur le mur du fond, entre la porte des toilettes et celle de la cuisine. Il y avait déjà deux, trois habitués accoudés au zinc et quelques étudiants attablés. Ce café était tenu par les papi-mamie de la bistroterie parisienne. Autant dire qu'il ne fallait pas être pressé. Nous avons commandé deux cafés et nous nous sommes assis sur la petite table près la porte d'entrée. Dans un coin de la pièce le papi était en train de changer une ampoule qui clignotait. Il était trop petit, même monté sur une mauvaise chaise et son corps mal assuré basculait dangereusement d'avant en arrière. Finalement, il a réussi à stopper le clignotement et nos cafés ont été servis.

Alors comme ça, tu collectionnes les photos des décos de noël les plus moches ? Si j'exceptais la funeste entrevue de septembre, je ne n'avais pas vu Hélène depuis deux ou trois ans, et il fallait bien entamer la conversation. En étant drôle par exemple. Elle m'a souri largement, plus pour le plaisir que pour la blague, bien sûr. Je n'allais pas lui dire qu'elle avait un très beau sourire, ce qui était rudement vrai pourtant, cela paraîtrait tarte, alors je la laissai embrayer doucement. Tu trouves ça laid ? Tu as perdu l'esprit de noël mon cher ! Les guirlandes, les boules et les sapins, c'est toujours beau en décembre, lorsqu'il fait froid. La lumière est si franche, cela tranche bien avec la pierre. J'étais moyennement convaincu, mais bon. Si elle ne voulait pas dévoiler son jeu, il fallait que ce soit moi qui m'y colle. J'avalais une gorgée de café et lui demandais très platement ce qu'elle devenait, si elle habitait toujours sur Lyon et si elle avait réussi à trouver un poste. J'ai déménagé mais j'habite toujours à Lyon, en effet, vers la rue Antoine Charial. Tu vois, non ? Et bien, la rue Paul Bert, au-delà de la Part Dieu ? Ben c'est là, dans le troisième arrondissement. C'est un trois pièces que nous louons avec Maxime, depuis deux mois. Non, tu ne connais pas Maxime. Nous sommes ensemble depuis un peu plus d'un an. J'ai quitté Paul un peu après nos vacances ensemble, tu te souviens.

Si je m'en souvenais, bien sûr. Des vacances au milieu de nulle part. Nous avions loué à plusieurs une grande maison avec jardin et piscine, vers Avignon. Il faisait beau, il faisait très chaud. Nous étions trois couples et c'était la première fois que je voyais Hélène à nouveau. Nous avions décidé de partir en vacances avec Ghislain et Mathilde, qui connaissait un autre couple pour compléter le séjour. Nous étions donc partis sans savoir qui était cette troisième paire. Et j'avais donc revu Hélène, avec

Paul, trois ans après que nous nous soyons séparés. Nous avons fait comme si nous étions de vieux amis, ce qui était vrai car nous nous étions quittés parce qu'elle était partie étudier je ne sais quoi en Angleterre, à Bristol. Nous avions donc passé deux semaines à six, sans voir personne d'autres, à jouer au tarot et à patauger dans la piscine. Sans ambiguïté mais avec douceur.

Bien sûr que je m'en souviens, c'était magnifique. Oui. Enfin, bref, j'ai rencontré Maxime lors d'un stage à la Communauté Urbaine de Lyon, il venait de prendre un poste à la voirie et nous nous sommes tout de suite bien entendus. A la fin de mon stage j'ai un peu galéré mais finalement j'ai trouvé un poste à Feyzin, à la mairie, au service de l'urbanisme. C'est un peu compliqué avec les transports en commun et j'aimerais me rapprocher mais je ne trouve pas de postes à Lyon pour l'instant. Mais voyons, et toi, comment ça va ? Tu travailles à l'université, c'est bien ça ?

J'ai porté la fin de mon café à mes lèvres en fermant les yeux. Je ne voulais pas voir ce sourire et surtout ce regard, tendre et compatissant. Je voulais revoir son premier sourire. Je suis professeur de littérature comparée à la Sorbonne. Non ? Tu déconnes ? Oui, je déconne ! Je suis vacataire à la bibliothèque Cujas, au fond des magasins ! Sinon ça va. Je termine mon contrat à la fin du mois et je déménage. Enfin, je quitte Paris, quoi.

J'avais bien eu son sourire mais là, j'ai eu droit à une grimace. Normal, je m'y attendais un peu. Tu quittes Paris ? Comme ça ? Tu as trouvé du travail ? C'est pas trop difficile après tout ce temps ? Enfin, c'est peut-être mieux après… Je l'ai coupé tout de suite : oui c'est mieux et non je n'ai pas trouvé de travail. C'est pour ça aussi que je pars, pour trouver du travail ailleurs, pour voir un peu de pays, rencontrer des gens, recommencer quelque chose. Tu ne pars pas seul, si je comprends bien, c'est ça ? Je ne pars pas seul, non, et pas la peine de sourire comme ça ! C'est pas ce que tu penses, c'est pas ce que tu penses du tout. Je pars avec Jean qui est chez moi depuis quelques temps. On part vers le sud à la fin du mois. Avec Jean ? Le Jean que j'ai connu ?

Oui, ce Jean-là.

Elle n'a pas du tout voulu sourire à ce moment-là. Elle savait que je ne lui racontais pas une blague et ça ne lui plaisait pas. Je m'en doutais, à l'époque elle n'aimait pas que je voie Jean trop souvent. De toute façon, j'aurais beau expliquer quoi que ce soit, elle ferait toujours ce drôle de sourire ironique, inquiet et méprisant à la fois. J'imagine que Jean n'a plus de travail. Il a démissionné, il s'est fait virer ? Tu ne vas quand même

pas le suivre jusqu'au bout ? Mais quelle idée, Hélène, Jean est simplement en dispo pour cette année, je ne sais plus trop quoi faire à Paris, nous avons décidé de faire un bout de route ensemble pour vivre tranquillement cette année qui vient, c'est tout. Il a beaucoup changé tu sais - c'était un mensonge, je ne parvenais pas à la laisser dans cet état, je voulais qu'elle m'embrasse en partant, que nous nous quittions sereinement. D'ailleurs il ne fume plus, tu sais, ou presque plus - il compensait autrement par la boisson, mais pas la peine de lui en parler.
Et bien, c'est tout de même quelque chose. Moi qui croyais que tu deviendrais un Parisien pur souche, que tu resterais ici avec tes amis. Tu es bien entouré ici, non ? Bien sûr, ce n'est pas la question. Mais j'ai besoin d'autre chose, d'un peu d'air. Je n'osais le lui dire qu'à voix basse, car je trouvais cette expression inadaptée voire galvaudée, j'ai besoin de liberté. Il était l'heure que j'y aille. J'ai réglé les deux cafés à mamie et j'ai embrassée Hélène sur les deux joues : elle sentait bon.

Nous avons vidé l'appartement en deux fois, en descendant pour noël dans nos familles et début janvier à nouveau, une fois les clés de l'appartement rendues à l'agence. Ç'avait été un gros chantier, surtout pour extraire de la cave tout le fatras amassé au fil des rues et des mois. Il y avait un peu de tout, de nombreux câbles, des planches de toute taille, des tubes, des tiges, des plaques en métal, quelques tours de PC, deux macintosh hors d'âge, des outils de menuiserie, des lames de parquet, du tissu, un casier en bois, et plusieurs caisses à vin. J'ai remis sur le trottoir la plupart des objets que j'y avais trouvés, avec un peu de nostalgie mais aussi une certaine satisfaction. Et d'autant plus lorsque je me suis rendu compte que d'autres étaient venus piocher dans le tas pour n'y laisser que les pièces les moins intéressantes. Pour notre voyage j'avais prévu d'emmener les outils dont nous pourrions avoir besoin à tout moment : marteau, tournevis, scie, équerre et serre-joints, un mètre ruban, de la colle, des chiffons, ma visseuse et de la quincaillerie. Et bien sûr, toutes les bouteilles de vin, sachant que le stock était déjà bien descendu.
J'avais annoncé la nouvelle de notre départ à mes parents sans que cela les surprenne outre mesure. J'avais l'habitude d'être largement soutenu par eux et leur réaction ne m'étonnait guère. Contrairement à mes amis, ils aimaient bien Jean, et l'idée de faire un bout de chemin avec lui n'a soulevé aucune question leur part. Ils ont accueilli mon mobilier et hébergé mes cartons de livres avec naturel. Leur attitude, plus réservée

qu'à l'ordinaire était en réalité une certaine forme de tristesse contenue, je m'en rendrais compte un peu plus tard. Ma propre tristesse et pour le dire franchement, mon profond désarroi des derniers mois, leur avaient causé de l'inquiétude. Mais pour éviter d'exaspérer la situation ils avaient préféré taire leurs sentiments et m'apporter leur soutien moral et logistique à tout moment. Je leur en étais reconnaissant même si je ne parvenais pas à surmonter cette tristesse commune que nous avions partagée malgré nous durant tout ce temps.

En tout cas, ils furent adorables de compréhension et d'attention, comme si ce noël fût le dernier que nous passions ensemble. Sachant que nous aurions plus besoin d'essence que d'une cafetière, ils me donnèrent un peu d'argent et des vêtements utiles dont je négligeais l'achat : des chaussettes comme tous les ans, mais aussi une belle veste de charpentier en velours qui remplacerait celle que je portais, et une paire de chaussures neuves. Lorsque nous les avons quittés, début janvier, j'ai aperçu mon père trifouiller dans le coffre grand ouvert de la 309. Plus tard, j'ai compris qu'il nous avait planqué une bouteille de calvados sans étiquette et deux bouteilles d'un chinon tout simple et délicat.

J'avais rabattu la banquette arrière de la voiture pour nous faire un grand coffre. Nous avions emporté deux grands sacs de vêtements, quelques outils donc, de quoi boire, une petite pile de livres – en se limitant à cinq par tête - les documents administratifs essentiels, une tente, des duvets et de quoi cuisiner. J'espérais que nous n'aurions pas à sortir la tente de sa housse car je détestais le camping. La Peugeot, chargée comme à son habitude, levait le nez, assise sur ses roues arrière, prête à lever le camp.

Après une longue exploration de notre trajet sur internet, nous avions opté pour l'achat de plusieurs cartes routières détaillées. J'avais également un GPS mais l'appareil n'était pas très adapté à notre usage. Nous avions passé plusieurs soirées à scruter le dédale des routes départementales, la carte étalée à même le sol. En évitant l'autoroute nous voulions pouvoir nous donner la possibilité de s'arrêter à tout moment, de prendre l'air où nous pourrions, de nous ravitailler directement dans les marchés et commerces des villages, et décider ou non de nous y installer pour un moment. Et bien sûr, nous voulions économiser de l'essence et de l'argent, sachant que nous avions le temps et que la 309 n'était pas très à l'aise sur les voies rapides. Notre première destination serait Montargis. Un de nos amis, Arthur, y habitait depuis la rentrée. Il était

également professeur remplaçant et nous avait invités à passer le voir. Nous avons donc remonté la Loire en direction d'Orléans, par les petites routes.

Jean ne conduisait pas. Il avait été vaguement tenté de passer le permis lorsqu'il avait eu son premier poste mais il n'avait jamais pris de leçons de conduite. Je pensais qu'il ne me serait d'aucune aide pour le trajet mais il s'avéra un excellent copilote. Il lisait parfaitement les cartes routières et les panneaux. Nous avons fini par éteindre mon GPS dont je n'avais jamais fait les mises à jour et qui s'obstinait à recalculer en permanence notre itinéraire. La Loire offre des paysages contrastés et sinueux. Les vignes étaient noires à cette période de l'année et la végétation hésitait encore à troquer le gris pour le vert. Le matin où nous étions partis, une pellicule de glace recouvrait les champs rasés de chaque côté de la levée. Avec le soleil renaissant, une brume fine et entêtante s'était levée, enveloppant la route de nappes fantomatiques. Je conduisais lentement, nous étions bercés par le chant granuleux de la route et de l'autoradio dont sortaient les voix rouillées de Coco Rosie. Nous avons roulé sans rien échanger que des indications routières. Jean nous servait de très petits gobelets de café. Nous croisions de petits villages qui se réveillaient peu à peu, Chargé, Mosnes, Rilly-sur-Loire. De petits hommes à casquettes marchaient lentement au bord de la route. Ils ne se retournaient pas sur notre passage, nous faisions partie du paysage. Les maisons isolées fumaient au milieu des champs. La 309 se conduisait avec aisance, sans caprice, elle avalait le bitume irrégulier sans ronfler. Je sentais la direction se durcir à mesure que nous prenions de la vitesse, les rapports étaient souples, et me semblaient plus longs qu'à l'accoutumée. Nous croisions de solides maisons en pierre blanche, coiffées d'une toiture en ardoises. La région avait dû être riche alors. L'habitat y était dense encore, collé contre la route principale, protégeant les immenses champs qui s'étendaient à l'arrière.

Jean a été le premier à desserrer les dents, une fois que nous avons passé la frontière du département. Je suis déjà passé par ici tu sais. Ah oui ? Avec tes parents ? Non, pas avec mes parents. Jean se taisait à nouveau. Je ralentissais, nous venions d'arriver dans un village. Quelques maisons aux murs de ciment maladroit se massaient sur le côté droit tandis que sur le côté gauche se trouvait une grande maison de notable, une grille d'entrée magistrale, une petite cour, un perron, une marquise bien entretenue, une double porte centrale flanquée de deux grandes fenêtres au rez-

de-chaussée. Sur le muret, trois chats hésitaient à sortir. Le soleil rasait les toits. J'ai cru voir de la fumée sortir de leur museau.

J'étais avec un type. Jean a repris d'une voix râpeuse. Un type que je connaissais du lycée. J'avais dû le rencontrer chez Brigitte. Il avait de l'herbe vraiment excellente que son cousin avait rapportée de Montpellier. J'étais en vacances, nous n'avions rien à faire. Ce devait être à peu près à la même époque. Il était venu me chercher à la maison, avec sa voiture. Il venait d'avoir le permis je crois car il n'était vraiment pas habitué. Il voulait me montrer quelque chose. J'avais beaucoup du temps à perdre et nous étions partis immédiatement. Il roulait lentement, et moi aussi, sur le siège passager, je roulais un joint, c'est assez difficile en voiture ! Nous sommes arrivés dans ce village et il a tourné sur la droite. Je crois que nous sommes passés devant tout à l'heure. Il est rentré dans une cour et j'ai vu une grande maison. Abandonnée. Enfin, abandonnée… pas par tout le monde. Des types sont sortis en entendant le moteur. Ils nous ont salués d'un grand geste. Nous avons passé la journée dans cette grande maison. Les types en avaient fait une sorte de garage et salle de concert. Dans le grand salon, tu vois, ils avaient coupé les pieds d'une immense table à manger pour en faire une estrade et disposé toutes les chaises et les canapés devant. Des tapis recouvraient le sol et l'estrade, c'était épatant. Ils avaient aménagé une sorte de bar avec un vieil établi qu'ils avaient traîné du garage jusqu'ici. J'ai compris que la tireuse à bière, ils l'avaient volée à un cafetier du coin qui leur avait refusé je ne sais quoi. Les types parlaient super vite. Ils étaient contents de nous voir et avaient insisté pour tout nous faire visiter. Nous les avons suivis partout. Quand ils avaient ouvert la cave il y avait encore une énorme bombonne d'eau de vie à moitié pleine, et des casiers remplis de… bouteilles d'Evian. Les gars en riaient encore ! L'eau de vie était imbuvable, trop forte, avec un goût de terre. Il a fallu goûter ! Vous allez en faire quoi ? Je leur avais demandé. Ah bah, y a deux solutions, la revendre aux poivrots du village ou la foutre dans nos mobs ! On s'est bien marrés, c'était des types vraiment sympas. Les chambres étaient en sal état en revanche, les lits défaits, souillés, les murs éclatés et les armoires vidées. C'est pas nous, hein, qu'ils avaient répété des dizaines de fois. Je n'y croyais pas trop, après le coup de la tireuse à bière. M'enfin, dans un coin il y avait un tas de livres. Je t'assure, un tas de livres haut de deux mètres au moins. Tu aurais été fou !

C'est clair ! Deux mètres de livres, putain, mais pourquoi comme ça en pile ? Ah ben, tu vois, ils s'en foutaient un peu des bouquins, mais par contre, les étagères en bois,

ç'avait été bien utile, et notamment pour se chauffer tiens. Car il faisait quand même bien froid dans ce mini manoir ! Y avait bien l'électricité, mais pas de gaz, pas d'eau, rien. Juste de l'eau de vie ! J'ai fouillé un peu dans le tas et j'ai pris une vieille édition de Léon Bloy. Comme par hasard ! Jean a souri : comme par hasard ! Jean m'avait plusieurs fois parlé de Léon Bloy mais je n'en avais rien lu encore. Tu sais, c'est vraiment bien ! Et alors, cette journée, comment ça s'est terminé ? Bourré, défoncé et frigorifié ? Non, pas tout à fait. On a fumé un joint mais les gars n'avaient plus rien à boire. Sauf l'eau de vie ! Tout juste ! Mais personne n'y a touché et les gars sont montés sur scène et ont commencé le show. J'en revenais pas ! Ces types, là, devant moi, se sont mis à jouer rien que pour nous pendant une heure. J'ai cru qu'ils allaient péter la table à manger. Le bassiste, non vraiment, le bassiste, je m'en souviens encore, une tête de repris de justice avec une vilaine mèche de cheveu jaune paille, de gros yeux globuleux, un marcel troué et des chaussures en cuir comme un dandy. Je t'assure, le look ! Et le type, il jouait comme une brute, il donnait tout, tu vois. Jamais revu un type pareil. Ils avaient même pas de nom, en tout cas je m'en souviens plus. C'était si pur, si brutal. Les types, là, ils avaient écouté Nirvana je ne sais pas comment, il y avait des cassettes partout, sur les amplis, sur le rebord de la cheminée. Je ne connaissais pas tous ces groupes, Pearl Jam, Mudhoney, les Melvins. Une heure incroyable, des larsens de dingue, des riffs de guitare qui te tabassent la tête. Non vraiment, j'étais secoué. Ça nous a réchauffés je t'assure ! Et puis mon pote m'a dit qu'on n'allait pas tarder, on avait de la route et tout ça. On a salué les types et on est partis.

Tu les as revus ensuite ? Jamais. Je me suis embrouillé avec mon pote à cause d'une histoire de fric ou de je ne sais quoi. Du coup je n'y suis jamais retourné. Et puis sans voiture, hein, c'est pas facile ! Mais tu veux qu'on y passe ? On a le temps tu sais, Arthur il est pas aux pièces. Jean a plissé les yeux en murmurant, non, non, on continue.

Nous avons traversé la Sologne dans sa grande largeur, découvrant une alternance de bois denses et de petits étangs. Certains étaient encore pris par le gel et une lueur glacée s'élevait au ras de la surface. Nous entrevoyions de très rares maisons cachées derrière une haie d'arbres. Quelques bâtisses carrées avec un toit bombé nous rappelaient que nous étions bien sur un terrain de chasse. Une petite

pluie fine s'est mise à tomber et le ciel s'est couvert. L'autoradio était passé de lui-même à l'un de nos disques préférés, *Kid A* de Radiohead. Musique de dépressif pour paysage sous Xanax. J'avais l'impression de ralentir à chaque fois que j'accélérais. Jean fermait les yeux malgré le café et je me suis retrouvé seul avec Thom Yorke et la route grise qui s'étalait, droite et uniforme, sur des kilomètres. Vers Chaumont j'en ai eu marre de la verdure et j'ai réveillé Jean qui s'était clairement assoupi. Jean, je vais m'arrêter au prochain bled, c'est plus très loin, La Ferté Saint Aubin je crois. Je reprendrais bien un café, au chaud sur une banquette. Et puis je voudrais pisser aussi. Comme tu veux mon pote, ça me va. Désolé, j'ai dormi, non ? J'ai eu un putain de coup de barre tout d'un coup, là. Bon, j'ai rien loupé ? Ah, non, t'as rien loupé, c'est vert, gris avec plein d'étangs sur les côtés. Ça y est, la Ferté, sept kilomètres.

J'ai garé la 309 sur le parking de l'office du tourisme. Je me demandais s'ils étaient ouverts, en plein mois de janvier, pas évident qu'il y ait beaucoup de touristes, surtout en semaine. Nous avons remonté le boulevard principal jusqu'à un petit bistro au rideau rouge. Il faisait froid toujours mais cela me faisait du bien de marcher après avoir conduit. Cette voiture n'était vraiment pas confortable. Les sièges étaient très bas, façon voiture de sport, très mous, trop larges, sans appuis. Le cafetier nous a salués d'un coup de casquette et nous avons pris notre premier café de la route. Il était assez fort d'ailleurs. Jean avait pris la carte routière. On en est à combien de Montargis ? Je sais pas trop, regarde, c'est plus très loin. Je dirais, quoi, une heure et demi, deux heures ? On va quitter la verdure des feuillages pour la plaine agricole, ça devrait aller plus vite. On va retrouver la Loire avec, tiens c'est marrant, encore un bled qui s'appelle Sully-sur-Loire ! Bon, ça me va. On prévient Arthur peut-être ? On va arriver plus tôt que prévu, non ? Pas tant que ça, et puis on trouvera bien un truc à faire. On lui avait pas dit pour déjeuner ? Si, si, c'est ça, pour déjeuner. Et ben on s'arrange pour traîner jusqu'à treize heures. On lui prendra des fleurs !

On est donc repartis de la Ferté, caféiné comme il faut, avec le dernier album des Kills, *No Wow*, qui donnait l'envie de fumer un paquet de Gitanes en buvant du Gin. La voix rocailleuse de VV nous a accompagnés jusqu'à ce qu'on traverse la Loire, à Sully donc, et nous avons filé jusqu'à Montargis sans nous arrêter. L'idée était d'arriver suffisamment tôt à Montargis pour trouver un supermarché, remettre de l'essence dans la voiture et acheter quelques bricoles pour Arthur : de la bière, de la charcuterie et j'insistais, quelques légumes, car j'avais envie de faire une bonne grosse soupe d'hiver. Nous avons trouvé sans mal et nous sommes arrivés à treize heures chez

Arthur. Montargis, c'est assez beau, avec tous ces canaux, ces maisons de grosses pierres blanches et ses toits en ardoise.

Arthur nous a ouvert la porte en ouvrant les bras, comme dans n'importe quel film de retrouvailles. Il s'était laissé pousser les cheveux et arborait une superbe crinière bouclée légèrement rousse. Nous nous sommes serrés dans les bras comme si nous ne nous étions pas vus depuis dix ans, et il nous a fait entrer pour nous réchauffer. Il habitait dans un très grand appartement d'un immeuble avec une petite cour intérieure. Depuis le salon on voyait un bout du canal et de l'autre côté le château de Montargis. Poutre apparentes, tomettes, cheminée, moulures et doubles portes, c'était assez luxueux bien qu'il n'y ait pas beaucoup de meubles. Mais comment tu as trouvé cet appartement, Arthur ? C'est l'appartement des grands-parents d'un collègue. C'était trop grand pour eux alors ils le louent. C'est vraiment grand, non ? Mais tu vis seul là-dedans ? Presque, Julie y passe quasiment tout son temps car elle n'a cours que deux jours par semaines. Où donc ? A Fontainebleau, dans un collège. C'est pas tout près mais pour l'instant c'est très bien. Et attendez, vous n'avez pas tout vu ! Arthur nous a conduits dans la cuisine, meublée à l'ancienne, avec une grosse cuisinière campagnarde en émail marron. Vous voyez cette porte, sur le côté ? C'est une porte de service ! Elle donne sur la cour, dans le coin droit, et donne aussi accès aux combles. C'est fou, non ? Bon, c'est pas tout mais vous avez sans doute faim, non ? On décharge la voiture et on s'y met ?

J'étais content de revoir Arthur, cette apparente vie bourgeoise n'avait pas entamé son esprit de franche camaraderie associé à un sens pratique toujours à l'affût. Un reste de son activité scout, probablement. Nous avons donc monté nos affaires, vidé le coffre de la 309, y compris les cartons de vin, et nous sommes remontés manger un gros poulet rôti qui nous a réchauffé. Nous avons ouvert du vin, le Chinon de mon père et un Touraine vieille vignes, râpeux sur la langue et tendre sous la dent.

Alors, que comptez-vous faire ? Jean, tu as pris une dispo d'un an, vraiment ? Tu n'as pas démissionné ? Et toi, tu l'accompagnes dans son trip, comme ça, sur un coup de tête ? Pas sur un coup de tête j'ai répondu, j'en avais marre de Paris, je voulais changer quelque chose dans ma vie. Jean était là, nous avons décidé d'un point de chute et nous avons pris la route. En arrivant ici, avec la voiture, du vin et des amis, je me dis que c'était tout simple en fait. Jean a ajouté qu'il avait été déçu du changement de bahut, qu'il n'avait rien non plus qui le retienne à Chartres. A ce moment-là, lorsque Jean expliqua à Arthur pourquoi il avait demandé sa disponibilité, j'ai perçu dans ses

mains la même hésitation que lors de notre première discussion. Je me rendais compte que Jean tentait de fuir quelque chose ou plus probablement quelqu'un, qui était resté à Chartres. C'était peut-être une part de lui-même dont il tentait de se séparer mais je soupçonnais une histoire d'amour avortée. Jean était le célibataire de la bande, et pourtant l'éternel romantique. Je l'avais bien vu avec une fille lorsque nous allions au lycée, mais plus jamais ensuite on ne l'avait vu avec quiconque. Pourtant, il était à l'affût, il plaisait aux filles, il cherchait leur compagnie, il leur parlait avec facilité. Il avait même poursuivi une fille dans le métro, juste pour lui dire qu'il la trouvait belle. Et il était reparti sans rien dire de plus, la laissant interloquée, mi flattée, mi agacée.

Et vous allez jusqu'où alors ? Mende. Mende ? Mais pourquoi Mende ? Pourquoi tu de-Mende Arthur ? Arthur a haussé les épaules, je crois qu'il n'approuvait pas tellement cette idée. La question de l'argent devait arriver inéluctablement et il était évident que nous n'avions pas vraiment de réponse car ni Jean ni moi-même n'avions évoqué le sujet ensemble. J'avais de l'argent, Jean en avait sûrement un peu lui aussi de côté et nous comptions rapidement trouver du travail pour payer notre séjour. Votre séjour ? Vous voulez rester à Montargis ? J'ai cru tout d'abord qu'Arthur ne souhaitait pas nous avoir à ses côtés. Mais j'ai compris ensuite qu'il n'attendait que ça. Pourquoi pas ? Tu y vis bien, toi, non ? Oui, oui, bien sûr ! Mais on peut vous héberger alors ! Il y a de la place n'est-ce pas, et vous trouverez bien de quoi vous occuper. Julie et moi on pensait que vous ne feriez que passer mais si vous restez c'est encore mieux ! Il n'y a pas forcément grand-chose à faire par ici alors nous serons toujours contents de passer du temps avec vous. Surtout cet hiver ! Jean m'a jeté un regard d'approbation, merci Arthur, mais on ne veut pas vous déranger. On va voir ce qu'on peut trouver à faire pour gagner un peu de blé. On s'est tous serrés la main comme des hommes d'affaires, on a trinqué et on s'est embrassés, c'était une bonne chose de faite !

L'après-midi, Arthur nous avait fait visiter Montargis et Julie nous avait rejoints dans la soirée. Nous étions tous de la même bande, Jean et moi la connaissions depuis longtemps. Elle était avec Arthur depuis trois ans et je crois qu'au début c'était Jean qui l'avait attirée dans notre groupe. Nous avons repassé la soirée à boire et bavarder, sans cesse, sur le monde que nous voudrions habiter et sur l'origine du mal dans la société. Il fallait soutenir un point de vue et nous n'étions pas trop de quatre pour nourrir ce débat artificiel où se mêlaient les références cinématographiques, les citations littéraires, les approximations philosophiques et les groupes de rock.

Finalement, nous sommes allés nous coucher, Arthur nous ayant laissé chacun une chambre avec un matelas à même le sol.

Bien que nous ne voulions pas jouer aux touristes, nous avons profité des premiers jours à Montargis pour arpenter les ruelles, les bords du canal, les ponts qui jalonnaient la ville. Il faisait moins froid mais l'humidité nous transperçait en permanence. Nous nous arrêtions longuement dans les bistrots de la ville à boire du café, et uniquement du café. J'étais très préoccupé déjà par notre avenir financier car je ne voulais pas me retrouver à demander de l'argent à ma famille ou à des amis. Jean semblait beaucoup plus détaché mais m'écoutait avec intérêt et nous cherchions des hypothèses. Les vitrines des boîtes d'intérim nous rappelaient à quel point nos ultra diplômes littéraires étaient inutiles sur le marché du travail. Même si nous étions prêts à entamer un travail de manutention ou à la chaîne nous ne trouverions pas : les patrons ne prennent pas le risque de voir débarquer dans leur entreprise un ancien prof et un bibliothécaire manqué.

Nous avons quand même tenté notre chance dans une agence qui cherchait aussi bien des étudiants que des secrétaires et nous avons été drôlement reçus. En disponibilité de l'enseignement ? Mais alors, si vous êtes payés, pourquoi cherchez-vous du travail ? Mais non, je ne suis pas payé puisque je suis en dispo, a tenté d'expliquer Jean, mon contrat est suspendu pour un an ou deux et durant cette période je suis libre de travailler où je veux. Enfin, où vous pourrez, a laissé échapper le type en cravate. Voyons, vous étiez professeur de français et vous cherchez du travail dans le tertiaire, du boulot de secrétariat ? Oui, ou bien de la manutention, travailler sur les marchés, sur les chantiers, je ne sais pas, vous devez bien chercher de la main d'œuvre, c'est écrit sur la vitrine. Oui, c'est écrit sur la vitrine. Mais c'est aussi écrit « avec expérience » et avec vos diplômes, là, personne ne vous prendra. Vous êtes *trop qualifié*. Profitez de votre année sabbatique et retournez enseigner, croyez-moi, tout le monde n'a pas la chance d'avoir réussi un concours comme le vôtre.

Pour moi ce fut à peine différent. Je vois que vous avez surtout travaillé en bibliothèque après votre maîtrise de lettres, c'est bien ça ? Oui, tout à fait, je travaillais dans les magasins, je m'occupais un peu de la logistique aussi. Vous savez conduire un Fenwick ? Non, mais je peux apprendre, et puis je sais me servir d'un transpalette. Le type, là, en face de moi, a largement souri : moi aussi, tout le monde d'ailleurs, sait se

servir d'un transpalette. C'est utile en effet, mais pas autant que conduire un Fenwick. Je suis désolé, je veux bien prendre vos dossiers mais honnêtement, nous n'aurons rien pour vous. Vous le savez, c'est la crise, l'emploi se faire rare, les entreprises ont besoin de personnel qualifié. J'ai dû hausser les épaules et nous sommes sortis. J'étais un peu en colère d'avoir perdu du temps à l'écouter aussi inutilement et j'étais aussi rassuré de constater que nous ne pouvions finalement compter que sur nous-mêmes et non pas sur ce type qui travaille dans une boîte, qui dépend d'une entreprise qui dépend d'une autre entreprise, qui dépend elle-même d'un autre donneur d'ordre. Dehors, le vent soufflait doucement. J'ai respiré une grande bouffée d'air humide et j'ai écouté mon cœur palpiter. Il ne s'affolait pas. Ce râteau de plus, sincère et réaliste, le rassurait sans doute : c'était foutu.

Soulagé alors ? Jean m'a souri : il avait joué le jeu pour ne pas me contrarier mais au fond, il s'en foutait pas mal. L'argent, c'était une chose, il nous en faudrait tôt ou tard, mais le travail, on n'avait qu'à faire sans. Ce qui compte au fond, c'est de pouvoir continuer à vivre ici, ou là, et d'aller jusqu'à Mende, tu te rappelles ? Allez, t'as raison Jean, on va pas déprimer si les patrons veulent pas de nous, c'est pas comme si on en voulait, hein, des patrons… Rentrons chez Arthur, j'ai soif !

Nous savions donc que le soi-disant marché de l'emploi nous serait inaccessible et que le fantasme de trouver un poste double, comme un couple d'enseignants, était une belle idée fatiguée par la réalité. Nous sommes donc rentrés à l'appartement. Julie corrigeait des copies dans le bureau du fond et Arthur n'était pas rentré. Elle nous a rejoints dans le salon avec un sourire fatal, la main sur les hanches, une cigarette entre les lèvres. Alors les gars comment ça s'est passé, vous avez trouvé quelque chose ? Pas franchement, putain, c'est pas à ce rythme qu'on va pouvoir repartir vers le sud. Oh, a-t-elle rétorqué, repartir tout de suite ? Non, les gars, on n'est pas pressés. Avec Arthur on est contents que vous restiez. Et puis samedi on organise une soirée avec des collègues, des amis, il faut que vous restiez, on va bien s'amuser. Et il y aura même des célibataires : à vous de leur plaire ! Et elle est retournée dans son bureau finir de s'estropier les neurones sur des copies rédigées dans un novlangue inquiétant, sans syntaxe ni orthographe.

Arthur n'a pas tardé à rentrer, le sourire aux lèvres lui aussi. Je ne dirais pas qu'il était fatal, mais doucement ironique. Finalement, c'était ça l'homme fatal : l'ironie virile comme équivalent de la femme fatale. Julie et lui sont revenus dans le salon, nous avons ouvert une nouvelle bière au pélican jaune et Arthur a commencé. J'imagine

sans mal que vous n'avez rien trouvé pour vous occuper les bras et rapporter quelques piécettes dans le tronc commun, non ? Sinon j'espère bien que vous auriez prévu autre chose à boire pour la suite, non ? Je ne comprenais pas trop où il voulait en venir. Jean dégustait son ironie, en spectateur. Allez, je vais pas vous faire mariner. Vous savez, là, le collègue dont les grands-parents me louent l'appartement, il m'a confirmé aujourd'hui qu'ils souhaiteraient aménager les combles de l'immeuble et améliorer un peu l'escalier de service pour pouvoir louer les chambres. J'ai dit que vous deux vous cherchiez du travail pour quelques mois et on s'est dit que ce serait le bon plan. Tu sais faire tout ça, non ? On montera là-haut tout à l'heure, mais si j'ai bien compris, c'est isolation peinture, un peu d'électricité, peut-être de la plomberie. Si vous êtes d'accord, vous pouvez commencer dès demain ! Pour le salaire, c'est du black bien sûr, et ils vous proposent environ mille euros chacun, peut-être plus en fonction du travail et de la finition. Ça vous dit ? Jean m'a regardé de ses petits yeux brillants : fatal, non ? Ouais, fatal, mec, carrément fatal. C'est d'accord, c'est carrément mieux que de bosser pour un foutu contre-maître dans l'usine de PQ de Montargis !

Il y avait une bonne trentaine de personnes à leur soirée du samedi. Arthur avait invité tous ses jeunes collègues du collège du Grand Clos et du Chinchon où il était remplaçant ainsi que d'autres amis qui gravitaient dans les mêmes cercles. La taille du double salon prenait enfin tout son sens. Plusieurs groupes se faisaient, se défaisaient. Autour de la chaîne hifi, autour du buffet, autour du canapé ou près de la porte de la cuisine. C'était très agréable. Je me sentais au chaud parmi tous ces profs, cette profession que j'avais frôlée, qui m'aurait presque accueillie si je n'avais pas choisi d'aller m'acharner à passer les concours de bibliothèque que je n'aurais jamais. Je ne m'étais pas retrouvé à une si belle soirée depuis longtemps. Depuis avant son opération sans doute. Nous sortions et nous recevions beaucoup à l'époque. A Paris les appartements étant petits, les Parisiens que nous connaissions préféraient inviter leurs amis dans un bar plutôt que chez eux. J'avais toujours trouvé ça un peu triste. Et puis, dans un bar, je n'entendais jamais rien et les consommations me semblaient toujours trop chères. Nous, nous préférions inviter à domicile et notre petit salon était devenu un rendez-vous certain pour tous nos amis. La nourriture y était abondante et bien meilleure que dans n'importe quel troquet, le vin jamais acide et bien moins cher, la musique n'était pas trop forte et nous n'étions jamais obligés de parler à tue-tête

pour couvrir le bruit de la rue. Ce soir-là, je retrouvais un peu le parfum de ces années, je buvais, j'écoutais les paroles de chacun, j'observais Jean qui se resservait encore et encore. Il était une sorte de pôle pour tous ces gens : le fantasme de la dispo, l'allégorie de la liberté guidant les enseignants !

A un moment j'ai saisi mon téléphone et j'ai envoyé un texto à Hélène, je ne sais pas trop pourquoi, le sauvignon blanc sans doute, pour lui dire que nous étions à Montargis pour quelque temps, chez Arthur, et que je serais content de la revoir si elle passait par ici. C'était un peu stupide mais je voulais sans doute recommencer quelque chose. Julie s'est approchée de moi, tout doucement. Tu t'ennuies ? Non, non, bien sûr que non. Je suis content d'être là, de voir tout ce monde. Ça me rappelle de bons souvenirs. Allons, tu es triste, là. Tu devrais arrêter de boire maintenant, sinon tu vas devenir complètement sinistre. Et à qui tu écrivais un texto, je peux savoir ? Elle souriait toujours *fatalement*, elle savait. Elle était sans doute la seule à savoir que j'avais revu Hélène. Je ne veux pas m'en mêler mais tu ne devrais pas, avec Hélène. Ce n'est pas dans l'ordre des choses. Je sais bien ce que tu cherches. C'est du passé maintenant, Hélène. C'est trop loin. Hélène ne pourra pas la remplacer. Il faut vraiment que tu passes à autre chose. Et cette chose ce n'est pas le verre que tu tiens, là, tout seul dans ton coin. Elle m'a pris dans ses bras car elle avait senti que j'avais une larme à écraser. J'ai mouillé son cou parfumé et elle s'est redressée : viens avec moi maintenant, j'ai quelqu'un à te présenter.

Caroline était dentiste dans un cabinet de Montargis. Elle portait une robe courte, zippée par derrière et sur les manches, un motif imprimé gris clair, une petite ceinture nouée autour de la taille. Nous étions dans la cuisine avec Julie et nous découpions des parts de tarte très lentement. Du moins j'ai eu l'impression que c'était très long. Caroline parlait de ses parents. Ils vivaient dans un tout petit village, vers Vichy, ils tenaient un café à l'ancienne, comme ses grands-parents. Elle ne savait pas qui reprendrait l'affaire, car maintenant qu'elle était partie, il n'y avait plus personne dans le village qui soit en âge de racheter le lieu. Jean et toi, vous pourriez, n'est-ce pas ? Julie a éclaté de rire : avec Jean en tenancier, tu es certain de l'avoir plus souvent en dessous qu'au-dessus du zinc ! Jean s'était en effet à moitié endormi sur le canapé, ce qui ne gênait aucunement une fille, Maud je crois, qui lui parlait encore en lui déposant de petits baisers dans l'oreille.

La soirée s'est étirée encore jusqu'au très petit matin, de la buée couvrait les vitres du salon et de la cuisine. J'avais discuté avec Caroline pendant deux heures sans doute,

peut-être plus. A lui raconter le but de notre voyage, le principe de notre action. J'inventais des justifications écolo-marxistes à tout ce que nous faisions. Elle m'écoutait un peu, riait beaucoup, me trouvait toujours des contre arguments, des contradictions, des situations. Elle se moquait habilement de moi, me retournait à mes théories d'un autre temps. J'en étais au principe de dictature du prolétariat appliquée à l'économie domestique lorsqu'elle m'a glissé un baiser dans le cou et d'une voix fatiguée : j'ai envie de te revoir, alors tu vas me donner ton numéro de téléphone avant qu'on oublie complètement de le faire. Et elle est partie peu après, en pinçant Jean qui ne s'est même pas réveillé.
J'avais oublié de l'embrasser.

Pour aménager les combles de l'immeuble il fallait d'abord vider l'étage et tout nettoyer. Les pièces avaient servi jusqu'ici à stocker des vieilleries : meubles bancals, chaises trouées, des caisses remplis de paperasse dont une collection entière de Géo, de la vaisselle dépareillée, des téléviseurs démontés, des cartons de draps, des caisses en bois de toutes tailles, des bocaux, un immense tapis élimé… Un vrai capharnaüm qu'il a fallu descendre dans la cour, par l'escalier exigu. Le premier jour a été particulièrement intense, pour nos bras comme pour nos narines, rapidement encombrées par cette poussière grise et collante qui recouvraient à peu près tous les objets. Avant de charger le coffre de la 309 nous faisions un tri sommaire afin de sauver quelques bricoles pour l'appartement d'Arthur. Nous avons donc entassé dans nos chambres les quelques meubles qui tenaient debout et notamment un petit bureau en bois avec un maroquin vert usé. Jean a voulu conserver la collection des Temps Modernes et j'ai opté pour un vieux poste radio en bois avec un haut parleur troué. J'envisageais le revendre à un brocanteur, ce que je n'ai jamais pu faire car l'appareil était en trop mauvais état. Nous avons redescendu toute la vaisselle dans la cuisine d'Arthur qui n'a pas vu la pile d'un aussi bon œil qu'on l'espérait… de même pour un immense tableau d'au moins deux mètres de haut représentant une bataille équestre. Tout le reste est parti s'écraser au fond des bennes de la déchetterie municipale, dans un nuage de poussière et de regrets. Dans une autre vie j'aurais volontiers gardé la plupart de ces objets incomplets et dépareillés mais je voulais absolument me désintoxiquer de cette morbide manie accumulatrice. Le nettoyage des quatre pièces et du long couloir nous a pris beaucoup plus de temps que j'aurais pensé, car des

infiltrations du toit ajoutées à la crasse avaient causé des marques récalcitrantes sur le parquet et sur les murs.

Jean était d'une redoutable efficacité, dur à la tâche, et nous formions un tandem improbable, moi le gringalet donneur de consignes et lui, le costaud taiseux. Les propriétaires sont passés plusieurs fois nous rendre visite. C'était un couple de petits vieux très aimables, vêtus comme des bourgeois mais se comportant comme des paysans gênés dans leur costume de ville. J'ai fini par comprendre que ces travaux n'étaient pas de leur initiative mais étaient voulus par leurs enfants, que nous ne verrions jamais, et qu'eux-mêmes ne voyaient pas l'intérêt de transformer ce grenier en appartement. C'était des gens honnêtes, dépassés par leur amour filial qui leur imposait de constituer une rente immobilière sur laquelle ils n'avaient jamais comptée. Lorsqu'ils nous ont versé une avance de la moitié du mois, le petit vieux, René, nous avait amené un carton de vin, des bourgogne du siècle dernier nous a-t-il dit dans un sourire, inutile d'en parler à nos enfants, vous gardez ça pour vous, et vous le boirez à notre santé. J'ai senti dans sa voix toute la complexité des héritages modernes et la mesquinerie des fils face à l'argent du père, la rente obligée et nécessaire, l'assurance de son versement sur la place du cimetière.

Le midi, nous prenions généralement notre repas dans un coin de la cour ou dans le grenier dès que ce fut possible. Nos repas étaient roboratifs, lentilles-saucisses, manchons de canards-petits pois, cassoulet, petit salé-carottes et nous l'arrosions d'un vin rouge de table très convenable qui nous reconstituait. Grâce aux propriétaires qui nous avaient donné des plaques chauffantes et une cafetière italienne, nous terminions par un café serré qui nous propulsait vers la suite du chantier. Jean s'était remis à fumer, une cigarette après le repas, qu'il roulait très finement. J'admirais la précision du geste et sa façon d'exhaler la fumée bleue. Jean, tu te plais, ici, à Montargis ? Oui, pour l'instant ça me plaît. Le travail, en soi, je m'en fous tu vois. Mais ce que cela me procure en revanche, c'est une satisfaction inédite. Je n'avais jamais trop utilisé mes mains jusqu'ici et ça, c'est quelque chose qui est puissant. Je sens quelque chose au creux de mes paumes que je n'avais jamais senti, comme une force intérieure qui se révèle peu à peu. Je l'ai interrompu en riant, oui, je comprends, c'est une sensation qui se situe au croisement du mythe de Prométhée et du poil dans la main ! Jean a souri, rigole, rigole, je te l'ai dit, je n'ai jamais rien fait de mes mains c'est vrai, mais j'aime ça, prendre le réel et le modifier, c'est ça. Alors que les gosses, dans la classe, même si tu penses leur apporter quelque chose, même de construit, une

phrase, un concept, une idée, tu n'es même pas certain de les changer. Ici au moins je sens que je suis capable de réaliser, et j'utilise le verbe dans son sens intransitif : réaliser, rendre réel. Je rigole, Jean, mais je suis d'accord, ce chantier, là, j'aime me lever pour trier des déchets, reconstruire une cloison, gratter le sol et percer des trous. C'est fou, je n'y aurais pas cru il y a de ça quelques semaines. J'aime cette idée de terminer une journée en regardant exactement ce qu'on a bâti dans la journée. Tu as raison, c'est puissant.

Nous sommes devenus les rois du Bricorama. Jean connaissait les allées par cœur et tutoyait certains vendeurs de notre âge. Nous avions un compte chez eux qui nous permettait de prendre tout ce qu'il nous fallait sans avancer les frais, directement prélevés sur le compte des propriétaires. Nous aurions pu en abuser mais ce n'était pas nécessaire. Un vendeur en particulier, Rémi, nous avait à la bonne, et nous proposait parfois de passer le soir, juste à la fermeture, pour récupérer des invendus, des produits déclassés, cassés qu'il nous mettait de côté. Je ne sais plus pourquoi, mais un soir, nous sommes allés ensemble boire un verre dans un bar du centre, au Gambetta. Nous nous sommes attablés et avons commandé chacun une pinte de Stella, pour commencer.

Rémi avait vingt-cinq ans, il travaillait au magasin depuis un peu plus d'un an et ne comptait pas y rester. Il habitait dans un appartement en bordure de Montargis mais il prenait la route tous les week-end pour retrouver sa copine qui vivait à Blois. Sa mère habitait aussi sur Montargis, il la voyait souvent en semaine. Elle était séparée de son père qu'il ne voyait jamais. Ce qu'il voulait, c'était partir à Blois et trouver du travail dans le commerce ou mieux, s'installer en tant que plombier, qui était son métier. Mais pour se lancer il faut de la maille, ou en emprunter, et on peut dire que je suis un peu *persona non grata*… Car le bricolage, il en avait marre. Il nous avait déballé tout ça immédiatement, sans qu'on lui ait posé de question. Et vous les gars, qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'êtes pas du coin ? Si, si ça se voit ! Mais pourquoi venir à Montargis ? C'est Jean qui lui a répondu, non, on n'est pas du coin, et on ne va pas rester non plus ! On est chez un pote pour quelque temps, et on travaille pour gagner un peu d'argent avant l'été. Et cet été, on repart en direction du sud. Mais vous faisiez quoi avant ? Jean était prof à Chartres et moi je travaillais sur Paris. On a décidé de faire une pause et de partir ensemble.

Vous avez tout abandonné alors ? Dans sa question j'ai tout de suite senti une pointe de désir. C'était bien la première personne qui ne soit pas immédiatement terrifiée par

notre annonce… Tout abandonné, c'est beaucoup dire… On n'avait pas grand-chose à abandonner non plus. Je dirais plutôt qu'on était déjà à l'abandon et que ce départ est l'occasion de retrouver ce qui nous manquait. Enfin je ne sais pas trop encore, tu crois pas Jean ? A l'abandon, ok, c'est ça oui, on était abandonnés. Mais dire qu'on va retrouver quelque chose, non, je ne crois pas du tout. C'est impossible tu sais, enfin tu vois ce que je veux dire ? Non, on va trouver quelque chose. Cette chose ne nous manque pas, on ne la connaît pas encore. Cette chose c'est peut-être le sud, c'est peut-être le travail manuel, c'est peut-être l'amour… J'ai ajouté rapidement : ou l'alcool, hein ? Je l'ai coupé dans sa lancée, inutile d'effrayer Rémi, et nous avons trinqué tous les trois comme dans un film.

Jean avait raison, je ne pourrais jamais retrouver ce qui me manquait vraiment, mais trouver quelque chose, oui c'était sans doute possible. Nous avons continué à discuter jusqu'assez tard. Rémi parlait beaucoup, de sa copine, Marine, de son père qu'il aurait aimé revoir, des soirées organisées dans la vieille usine du nord, des voitures qu'il aimerait conduire, de sa passion pour le cinéma chinois et de l'escalade dans le Vercors.

C'était un petit brun de quelques années plus âgé, il portait une fine moustache qu'il lissait de son index droit. Il n'avait pas fait beaucoup d'étude, contrairement à nous et à quasiment tous nos amis. A ce moment précis, ça n'avait pas d'importance alors que jusqu'ici, nous avions toujours pris soin dans nos relations communes de porter la conversation et l'amitié sur un plan élevé que seule l'université pouvait donner. C'était des conneries.

Nous avons recommandé une pinte et de quoi manger. Il faisait toujours froid à Montargis mais le jour se faisait plus long, plus suave, même en soirée. Cet étirement du temps c'était un sentiment que je ne connaissais pas. Une sorte de plaisir à s'ennuyer, à être spectateur de soi-même par intermittence et à s'en satisfaire.

Le chantier avançait vite. Nous avions terminé l'isolation du toit et des murs et nous attaquions déjà le sol. J'étais content de voir le changement des pièces. Avec le premier coup de peinture les mansardes qui étaient noires de crasses semblaient élargies d'un bon mètre. Les propriétaires étaient contents du résultat. J'étais un peu inquiet pour les travaux de plomberie mais je n'osais pas trop en parler, pas même à Jean qui me faisait confiance sur à peu près tout. Lui-même était satisfait de l'avancée

du travail, il maniait la scie circulaire et le coup de rouleau comme un pro, sans traces, sans bavures, alors qu'il avait véritablement découvert l'existence de ces outils quelques jours auparavant. Le soleil commençait à réchauffer l'ardoise de l'immeuble et nous en ressentions l'effet sur nos organismes. L'hiver prenait le chemin du printemps et cela nous donnait du cœur, vraiment, à l'ouvrage. Mais pas uniquement. Nos journées étaient donc bien remplies et nous ne voyions pas souvent Arthur et Julie. En revanche, nous nous retrouvions invités à tout un tas de soirées et d'apéros avec leurs amis. Notre numéro en duo lors de la première soirée chez Arthur avait conquis le public montargois. Jean s'affalait dans un canapé alcoolisé et je débitais pendant des heures des considérations humoristiques et marxistes devant un auditoire hilare. Pour cet aréopage de profs, de fonctionnaires et de jeunes ingénieurs et autres professions dites supérieures, nous étions le fantasme collectif de l'intellectuel ouvrier. Les années soixante et soixante dix admiraient les prêtres ouvriers et le mouvement des établis, les années deux-mille marquaient un désir plus animal, plus radical, des intellectuels souhaitant abandonner le travail de l'esprit pour se consacrer à une activité manuelle et productive. C'était le fantasme du travail contemplatif, accompli dans le calme, loin du bruit de la ville, des élèves, loin de l'informatisation à outrance des métiers du tertiaire, loin du dictat permanent de l'agenda et des horaires, loin de la logique de projet, loin des statistiques et de l'obligation de résultat, plus près de la terre, plus près du vivant, proche des gens mais sans promiscuité. Comme tout fantasme, cette vision du renouveau manuel s'enracinait dans une illusion tenace. L'intellectuel du vingt-et-unième siècle se sentait piégé par son époque et pensait fermement que l'activité manuelle permettrait une libération de l'esprit dans le travail. Illusion donc, car le travail ne libérait pas totalement l'esprit bien sûr, il l'aliénait à son tour dans d'autres contingences, très matérielles cette fois, qui obsédaient l'intellect au point de le paralyser.

Je n'analysais pas encore la situation de la sorte et j'étais encore incapable de démystifier notre posture devant tous nos admirateurs. Et je n'aurais sans doute pas souhaité le faire. Jean encore moins. Car nous avions besoin du regard de ces gens pour nous encourager à continuer notre route. Nous ne voulions pas rester à Montargis et nous établir en ouvriers du bâtiment ! Mais nous recherchions tout de même à nous libérer l'esprit d'une aliénation ancienne. Nous étions en somme dans un entre-deux du fantasme, nous le touchions du doigt, nous le caressions du creux de la paume sans y pénétrer complètement. Nous prenions du plaisir sans épuiser le désir que nous

avions de pousser l'expérience au bout. Car nous ne voulions pas, au fond de nous, tout changer.

En attendant, je m'en tenais à la lutte des classes et au rapport de force antagoniste qui existait entre l'employé et l'employeur pour agrémenter mes discours de soirée. Je voyais souvent Caroline, mais toujours en groupe car j'avais peur de me retrouver seul avec elle. J'étais rassuré qu'elle ne fût pas pressée de se jeter sur moi car j'étais bien incapable d'envisager ma réaction. J'étais sentimentalement rouillé, grinçant à chaque fois qu'une tentative de séduction me parvenait. Julie avait dû, en sous-main, lui raconter un bout de mon histoire. Pas de compassion pour autant mais une douce prudence, étudiée pour me mettre en confiance. Je n'étais pas contre, bien au contraire ! Je ne voulais pas la décevoir, et en même temps je n'avais rien envie de changer.

Un dimanche, Caroline nous a emmenés au nord de Montargis, parmi les étangs qui bordent le Loing. C'était un drôle de paysage, très humide, très épais, très brumeux. Nous étions cinq dans la 309 : Jean, Caroline, Arthur, Julie et moi-même. J'avais mis un album un peu triste de Rickie Lee Jones, c'était encore plus lent que si nous avions marché sur le chemin. Caroline, c'est pas un peu déprimant ton idée de promenade ? Tu trouves ? Moi je trouve ça superbe, les champs, l'eau, cette lumière. Ça, pour être vert, c'est vert, a répondu Julie. Elle faisait la gueule mais ça n'avait rien à voir avec les lacs ou les grenouilles. La veille, Arthur et Jean s'étaient complètement soûlés devant un match de foot et ils avaient été exécrables toute la soirée, à crier, sauter dans l'appartement. Dans la voiture Arthur ne disait rien mais je voyais dans le rétroviseur qu'il était vraiment pâle. Caroline, je vais où là ? Y a plus de route, non ? C'est quoi, c'est un chemin ? Oui, oui, continue, on va longer cet étang sur la gauche et on va retrouver la route un peu plus loin. C'est un petit chemin, je le prends souvent, ça évite un long détour et comme ensuite on tourne sur la gauche, c'est plus rapide. Il avait plu toute la semaine et la terre était lourde, gonflée d'eau. Je roulais lentement, sans accélérer et sans freiner non plus. Ah oui, je la vois la route, là-bas, on est à quoi deux cent mètres à peine. Ça n'a pas manqué, la voiture a fini par se figer dans une bande de terre bien collante. Et ben voilà, on y est les gars, on sort de la voiture et on cherche de quoi mettre sous les roues avant. Putain Caro, tu fais vraiment chier ! Oh, ça va, ça va, les filles vous allez pas vous prendre la tête ! Ta gueule Arthur, tu fais chier aussi, tiens ! On pouvait pas prendre la route comme tout le monde, non ?

On est sortis avec Jean chercher des branchages pendant que Julie réglait ses comptes avec Arthur et Caroline. Tu la trouves comment ? Qui ça ? Julie ? Mais non, Caroline voyons… tu fais exprès ? Pourquoi tu n'acceptes pas de sortir avec elle au moins une fois ? Ouais, je sais pas, j'ai pas envie, ça fait arrangée cette histoire, non ? Jean m'a souri : tu connais vraiment des histoires sans arrangement ? Le coup de foudre, hein, franchement, c'est beau comme tout dans un film mais là, à Montargis, t'es vraiment trop con. Mais toi, Jean, tu y crois bien à l'amour instantané et au coup de foudre ! C'est toi, le type qui est capable de faire trois allers-retours au bout de la France pour chercher une fille que tu n'as vue qu'une fois ! Et ça me réussit peut-être ? Le coup de foudre, c'est un coup de foutre, j't'assure, c'est comme ça, vite fait, t'as un flash, une passante, un clin d'œil, même pas, un éclair, le frottement d'une robe, une odeur, une oreille, un détail et t'es accro. Mais après, il me reste quoi ? Une belle photo, un souvenir, une sensation et pfffiiou, ça repart comme c'est venu. Tu débandes ton cœur, Cupidon te montre ses fesses, il va tirer son coup ailleurs, et toi tu restes tout seul. Putain, le coup de foudre ça fait mal. Et je suis désolé pour hier soir, là avec Arthur on a un peu déconné. Ouais, Julie est vraiment pas contente, c'est à elle que tu devrais présenter tes excuses. Pour Caroline, j'en sais rien, elle est drôle, elle m'écoute mais au-delà, j'en sais foutrement rien. T'es vraiment con, moi je te le dis, t'es foutrement con, même !

On est revenus vers la 309 avec un morceau de palissade en bois qu'on a calé sous les roues avant. Tous les trois s'étaient calmés, chacun avec sa cigarette, j'ai accéléré et la voiture est repartie un peu de travers, un petit coup de volant à droite, à gauche, et on a glissé tant bien que mal jusqu'à la bordure de la route. Comme il y avait de la boue sur les vitres et qu'on y voyait plus trop, il a fallu s'arrêter à nouveau pour essuyer. J'ai fait un peu la gueule en regardant la voiture : on aurait dit un Jackson Pollock !

Finalement on a continué tranquillement sur la route jusqu'à Nemours, charmante bourgade devenue très tendance grâce au renouveau d'intérêt pour la Nationale 7. On s'est arrêtés dans un café pas tendance du tout et on est repartis vers Montargis. Arthur et Julie s'étaient visiblement réconciliés, Caroline n'arrêtait pas de plaisanter sur un de ses patients, Jean riait comme s'il connaissait le métier, j'avais changé de disque pour un bon vieux Kill the young, *Follow, follow, follow*, et j'avais le sentiment de rouler plus vite dans ma 309 maculée de boue.

Pendant que je terminais l'électricité, Jean avait entrepris de monter les quelques meubles en kit que nous avaient apportés les propriétaires. La veille, j'avais reçu un texto de Caroline pour m'inviter – seul – à prendre un verre dans le centre. J'avais été tenté de me défiler mais ça n'avait guère de sens. Jean, je vais boire un verre avec Caroline ce soir. C'est bien, mec, t'inquiète pas, ça me gène pas de boire tout seul. Oui, je sais, c'est pas ça que je voulais dire. Jean, ça fait combien de temps que t'es pas allé à un rendez-vous ? J'en sais rien, mec, je vais jamais chez le dentiste ni chez le coiffeur. Très drôle, non, sérieusement, ton année à Chartres, t'as rencontré personne ? J'ai senti que Jean, dans l'autre pièce, s'était arrêté de travailler. Il hésitait à passer à autre chose, à blaguer. Il est finalement venu me rejoindre et s'est apputé contre le mur.

Tu veux de l'aide pour remettre les interrupteurs ? Non ? Ok, à Chartres si tu veux savoir, j'ai rencontré quelqu'un. Une fille de la cantine, Alloua. On plaisantait poliment, chacun d'un côté du plateau repas. Bref, rien d'excitant. Je l'ai revue en ville, à la FNAC, un jour où il pleuvait. La pluie a joué un rôle important. J'étais venu à pied pour acheter une place de concert et il s'est mis à pleuvoir à grosses gouttes. Je traînais dans le magasin quand j'ai vu Alloua dans un rayon. On a discuté un peu, et elle m'a proposé qu'on boive un verre. Tu vois, j'ai pas refusé, j'ai dit oui tout de suite. Elle m'a dit qu'elle connaissait un endroit sympa mais c'était pas tout près. On a donc pris sa voiture et on s'est retrouvés devant un bar qui était finalement fermé. Je sais pas si elle avait fait exprès tu vois, de m'emmener là-bas en sachant que ce serait fermé, mais du coup, elle m'a proposé de venir chez elle, c'était pas loin. Pour boire un coup, je suis toujours d'accord. Et de toute façon il continuait à pleuvoir, j'allais pas rentrer à pieds. Chez elle c'était pas très grand, deux pièces, très décoré. Je me souviens d'une affiche au mur, la Tordue je crois. On a pris une bière. Enfin, deux pour moi, on a continué à parler. Elle était sur Chartres depuis deux ans, elle avait suivi son mec ici mais en fait elle était de Rodez. Elle allait souvent sur Paris voir des amies même si elle cherchait à redescendre dans le sud pour se rapprocher de sa famille. A la cantine, tu vois, on s'en rend pas bien compte, mais avec la blouse, la charlotte, les gants, derrière le comptoir, je la voyais pas aussi jeune. Elle avait quoi, vingt, vingt deux, des cheveux noirs frisés extravagants, des yeux allongés perçants, vraiment, perçants. Non, pas persan non plus… Au bout d'un moment en tout cas, il était trop tard pour que je rentre chez moi. On avait trop picolé pour qu'elle me raccompagne. On a grignoté un bout et je suis resté chez elle. MAIS, il ne s'est rien passé. Enfin, on s'est

embrassé, tout ça, un peu excité, et puis j'ai dormi sur le canapé du salon. De toute façon, j'avais trop bu. Le lendemain, c'était un peu flou, on n'a pas trop parlé, on s'est embrassé de nouveau, et elle m'a emmené au bahut. Ben voilà, c'était la dernière fois qu'on m'a invité. Donc mon conseil, pour Caroline, c'est toi qui choisis le bar, sinon c'est un traquenard ! Allez, j'y retourne, moi. Quoi, mais c'est tout ? Tu l'as pas revue ensuite ? Jean était déjà dans la pièce d'à côté, le quart d'heure de confidence était clos, si, si bien sûr que je l'ai revue : le midi à la cantine.

Le soir, Caroline m'attendait dans la cour de l'immeuble. Elle portait un manteau rouge mi long et je l'imaginais avec une robe assez courte en dessous car je ne voyais que ses jambes. Elle s'était coiffée un peu différemment, indice essentiel que je me devais de remarquer. Salut ! Ça te va bien cette coiffure. Et je lui faisais la bise tout à fait naturellement. Merci ! On va où ? Place Victor Hugo ? On y est allé à pied, le soleil du printemps nous réchauffait le dos, j'observais chacun de ses mouvements, depuis le léger frottement de nos épaules jusqu'au bruit de ses chaussures sur le goudron. J'étais plus détendu que je n'aurais cru, Caroline me parlait de la journée qu'elle avait eue avec une vieille mamie ultra bavarde et donc ultra pénible qu'elle avait due pincer légèrement avant de lui introduire la roulette sur la langue, pour l'éviter de la remuer. Je lui ai dit que je devrais aller la voir, depuis le temps que je n'avais pas consulté un dentiste. Elle m'a jeté un regard d'experte, sans que j'ai à ouvrir la mâchoire, j'étais bon pour un rendez-vous, dentaire et nécessaire.

Le bar était bien ouvert et nous nous sommes installés en terrasse. Nous avons commandé chacun un demi et Caroline s'est allumée une cigarette. Ça avance bien vos travaux ? Oui, ça avance bien. L'électricité est quasiment terminée, les murs sont propres, Jean a commencé à monter les meubles. Il reste encore la plomberie mais je ne sais pas faire. Je crois que je vais demander à Rémi, le vendeur de Bricorama, de nous donner un coup de main. Si tout se passe bien, dans deux semaines, trois semaines maxi, on a terminé. Et ensuite ? Ensuite, on ne sait pas trop, mais on va sans doute repartir. On aura gagné suffisamment pour continuer à descendre. Le serveur nous a apporté les demis. Caroline m'a souri en écrasant son mégot : mais toi, tu veux pas rester ? Elle m'a pris la main pour me dire : moi ça me ferait plaisir que tu attendes un peu. C'est un peu court pour se connaître. Tu restes quoi, trois mois, et tu repars ? C'est ça que tu veux ? Montargis, je te l'accorde, c'est pas le Pérou, mais l'été c'est autre chose. Attends au moins fin juin, que les vacances arrivent. Tu comprends ce que je te dis ou bien ? Oui, je comprends. Je comprenais super bien

même. Mais j'avais pas envie de me sentir coincé à notre première étape. Et puis merde, on avait un projet, tous les deux, avec Jean, et j'avais un discours et des idées, des putains d'idées. Coincé, c'était pas ça non plus, fallait pas exagérer, mais s'arrêter déjà, à la première ville qu'on croisait, c'était pas ce que je voulais. Ecoute Caroline, je ne me sens pas prêt, avec Jean on a décidé de continuer à descendre, on a besoin de mettre un peu d'espace avec notre « ancienne » vie. C'est pas ce que tu veux entendre, je sais. Tu me plais bien, Caroline, je suis bien avec toi, je n'ai pas dit ça depuis longtemps, je suis presque détendu avec toi…

Mais quoi ? Tu penses toujours à elle c'est ça ? Elle m'avait posé la question sans aucune agressivité, très doucement, en me caressant la main. Oui, j'y pense tout le temps. Sa pensée me parasite complètement l'esprit. Je n'arrive pas à la surmonter. Je me sens incapable d'agir autrement, pas maintenant. Personne ne te demande de l'oublier, personne ne pourrait le faire. Tout le monde ici tu le sais, Jean, Arthur, Julie et moi aussi bien sûr, on te voit si triste à certains moments… on voudrait que tu sois heureux, tu ne veux pas essayer ?

Je crois que je me suis mis à pleurer ensuite et Caroline m'a pris dans ses bras. J'étais dans un drôle d'état encore après tous ces mois. Bien sûr qu'ils avaient raison, bien sûr. Nous sommes repartis chacun de notre côté. Je lui ai envoyé un texto pour m'excuser et la remercier de sa tendresse. J'ai dormi d'un bloc cette nuit-là.

Sans problème. C'était la réponse, toute la réponse de Rémi lorsque je lui avais demandé de l'aide pour terminer la plomberie. Jean venait tout juste de réaliser qu'on ne pouvait pas s'improviser maître des tuyaux. Il avait tenté un simple raccordement machine et nous avions passé deux heures à éponger le sol. Nous avions quasiment tout terminé, les trois chambres de bonnes crasseuses étaient devenues un petit deux pièces coquet : poutres apparentes, de la lumière franche qui se reflétait sur les murs, un parquet chaleureux, de la lumière et quelques meubles neufs, c'était réussi. L'escalier de service avait été repeint, on avait aussi égalisé certaines marches un peu usées et refixé la rampe.

Rémi est passé un dimanche matin avec une camionnette Bricorama pleine à ras bord. On avait pris un café rapidement et c'était parti. En trois heures à peine, Rémi nous avait sauvé la mise : raccordement eau et évacuation. Pour les WC, il suffirait de l'installer définitivement demain, une fois que tout serait sec. Dis, Rémi, vraiment,

merci. Avec Jean on aurait été incapable de le faire. Combien il te faut pour ça ? T'embête pas, le matos je l'ai mis sur la note des proprios, comme d'habitude. T'as vu, c'est nickel, non ? Oui, c'est super, mais pour la main d'œuvre ? Cent cinquante, deux cent ? J'en sais rien moi, c'est dimanche en plus, ça t'as obligé à rester ici. Rémi a souri, t'emmerde pas à compter, c'est déjà oublié. Vous me payez un resto la semaine prochaine et ça ira bien comme ça. Mais t'es sûr que tu veux pas d'argent ? On peut pas te donner grand-chose, mais quand même, on te doit au moins ça ! Non, non, gardez votre fric pour l'essence, avec le prix du baril qui ne cesse de monter, vous allez en avoir besoin. Moi ça me va comme ça, j'ai pas souvent l'occasion de pratiquer, ça me fait réviser les bases et puis vous êtes sympas.

Sympas. C'était réconfortant d'entendre ça. Lui aussi était sympa d'ailleurs, et pas uniquement parce qu'il nous avait bien dépanné sur ce coup-là, non, Rémi respirait cette générosité bienveillante, sans arrière-pensée, toute en rondeur, que j'avais oubliée. Il a jeté un œil périphérique sur l'appartement. C'est fini maintenant, non ? Vous repartez bientôt alors ? J'ai lu dans ses yeux une pointe d'inquiétude et d'envie, c'est Jean qui a répondu rapidement : oui, on repart bientôt, on termine, on nettoie le chantier et ensuite on taille la route, comme prévu. Et bien les gars, ça va me faire quelque chose… Vous êtes pas restés longtemps mais je vous assure que vous m'avez ouvert les yeux. Je ferais bien comme vous, hein, mais Marine j'ai pas envie de la perdre. C'est une belle chose, votre désir. Venez chez moi, on va bouffer de la barbaque, on a prévu un gros barbecue.

Nous avons passé l'après-midi ensemble, Rémi, Marine, Jean et moi. Il faisait encore un peu frais mais nous avons pu manger sur leur terrasse. J'avais pris deux bouteilles du vieux bourgogne que nous avons débouchées à la santé des propriétaires. Jean était particulièrement calme, il parlait avec Marine, une petite blonde discrète, de la forêt de Brocéliande, ce qui la faisait rire à gorge déployée. C'était un bel après-midi de printemps, le vent soufflait doucement. Rémi me montrait sur une carte routière les endroits où il aimerait se rendre pour pratiquer l'escalade. Il aurait sans doute aimé qu'on lui propose de nous rejoindre lors de ses prochaines vacances, pour profiter de notre longue escapade. Je n'avais de toute évidence aucune idée précise de notre prochaine destination, nous n'avions encore rien décidé avec Jean. Et je n'envisageais pas ce « voyage » comme des vacances. Nous avons prolongé le repas jusque très tard, bien après les deux bouteilles, nous avions bu un peu du calvados sans étiquette qui raclait les narines et déliait les langues. Rémi et Marine nous ont raconté leur

première rencontre, pas si banale, lors d'un covoiturage un peu foireux. Ils avaient été pris par un vieux type baba cool qui conduisait une camionnette en très mauvais état. Un faux baba cool, tu vois. Le genre de type avec des cheveux sales, qui chante tout le long du trajet, et qui ne t'écoute pas un seul moment. Le type qui n'a pas rangé son camion mais qui te dit « vas-y, fais comme chez toi ». Si j'étais vraiment chez moi j'aurais balancé son bordel dans une poubelle ! Le type qui est tellement cool qu'il te taxe tes clopes en souriant, et qui te finit le paquet sans te dire qu'il va t'en payer un autre. Et surtout, le genre de type mesquin qui te fait une note de route ultra précise, qui te compte l'essence, le péage, l'huile, l'assurance… Enfin, c'était pas le principal du voyage, on était trois voyageurs dans le van, Marine, un type qui semblait son copain, et moi. Mais c'était pas mon mec ! Peut-être, Marine, mais je pouvais pas savoir, il te regardait avec des yeux ! Il t'aurait bouffé la poitrine si tu lui avais adressé la parole, pas vrai ? Et toi alors ? En tout cas, à la dernière pause sur l'autoroute, le type du van a tenté une approche assez lourdingue sur Marine, du genre « si tu veux payer moins, y a moyen de moyenner » et elle s'est jetée sur moi en m'embrassant férocement. J'avais rien compris mais j'étais assez d'accord alors j'ai joué le jeu. Le type a fait la gueule en haussant les épaules. Quand on est arrivé à destination, on est rentrés ensemble comme si nous l'étions depuis toujours. Et nous y sommes encore ! Rémi et Marine formaient un joli couple, complice et tendre, comme deux personnes qui se seraient rencontrées sur les bancs du lycée et non pas sur une banquette de camionnette un peu douteuse. Cependant, Rémi et Marine avaient aussi leur part d'ombre et leur mode de vie n'était qu'un pis-aller qu'il supportait assez mal en fin de compte.

De mon côté, j'étais un peu inquiet. Notre étape montargoise s'achèverait d'ici quelques jours : nous allions partir d'ici une semaine et je n'en avais rien dit à Caroline. Elle devait s'en douter, car elle était venue plusieurs fois nous retrouver à l'étage. Mais par lâcheté, je ne lui avais pas donné de réponse définitive. Je ne voulais pas rester sur Montargis jusqu'à l'été. Nous avions passé quelques moments ensemble, à prendre un verre à la terrasse du café de la Cantine, à nous promener le long du Loing. Un soir où elle était venu me chercher au chantier, nous avions pris sa voiture, une vieille Clio noire, et nous avions roulé jusqu'à Nogent-sur-Vernisson. Dans ce village du gâtinais, nous avions passé une soirée très tendre dans un petit restaurant. Caroline m'a demandé si je préférais rester la nuit ici, car le restaurant avait des chambres à l'étage. J'étais un peu surpris mais las, j'ai dit oui, timidement. Nous avons

pris une bouteille de Brouilly pour accompagner le repas. Nous étions gais lorsque nous sommes montés dans la chambre. C'était une pièce avec un parquet à l'ancienne, des chevrons inégaux qui sentait la cire. Je me suis assis sur le lit et je l'ai regardée qui se lavait le visage dans le lavabo. Ses longs cheveux touchaient le bord et lorsqu'elle s'est relevée, les pointes étaient luisantes. Dans la faible lumière de la pièce, je ne voyais briller que le bout de ses mèches, ses lèvres humides et ses petits yeux noirs. Tu es très belle dans cette lumière, Caroline. Elle a passé sa main droite dans ses cheveux et m'a souri. Et sinon ? Je te plais suffisamment pour te convaincre de rester ? Ou bien es-tu toujours décidé à partir ? Je suis toujours décidé à partir, oui. Nous partons la semaine prochaine. J'aurais voulu te le dire avant. J'ai hésité, reculé. J'ai merdé. Désolé.
Je le savais, tu penses… Julie m'avait dit que vous repartiez. Et sinon, on serait déjà passés à autre chose, non ? Elle s'est assise à côté de moi, nous avons esquissé un baiser qui n'était pas authentique. Nous avons recommencé une ou deux fois. Finalement, nous nous sommes couchés l'un à côté de l'autre. Elle m'a murmuré des mots doux auxquels je n'ai pas répondu. La nuit était douce. Malgré la fatigue je n'ai pas dormi, j'étais rempli de bruits imperceptibles, j'entendais toutes les respirations du village, les graviers de la route lorsqu'un véhicule passait, l'eau qui gouttait dans le lavabo de la chambre d'à côté, le murmure d'un homme que j'imaginais barbu, le vol d'un moucheron perdu dans les rideaux. Lorsque j'ai été certain que Caroline se soit endormie, j'ai embrassé longuement sa chevelure.

Nous avons fait nos adieux à la société montargoise lors d'une gigantesque soirée chez Arthur. Nous partions deux jours plus tard. Le trajet n'était pas encore complètement déterminé mais l'idée était de descendre dans l'Allier. Nous avions un ami commun chez qui nous pourrions nous arrêter du côté de Moulins et nous avions repéré sur google maps une zone rurale isolée où nous voulions nous arrêter, du côté de Gilly. Mais pour lors, il n'était pas question d'en parler car nous voulions garder pour nous-seuls la destination. Les propriétaires étaient venus voir l'appartement terminé et étaient très contents du résultat. Ils nous ont payé le dernier mois avec un supplément et surtout un carton de vins, du bordeaux cette fois-ci. Jean était très excité par le départ, il n'avait rien préparé pour la soirée, se considérant avant tout comme un invité perpétuel, et avait passé la journée à traîner dans Montargis. Il était revenu avec des

sacs de courses énormes. Je ne lui avais jamais connu de périodes d'achats frénétiques, si ce n'était chez les disquaires, et le voilà qui ramenait des fringues, neuves, une paire de chaussures, du matériel de camping, un couteau, un stylo plume, des gants, un sac à dos… C'était bien vrai qu'il en avait besoin, car son équipement était à la limite de l'indigence, mais quel changement !

Arthur avait vu les choses en grand, nous avions réorganisé le salon, ne gardant que les deux grands canapés, la table contre le mur, la chaîne hifi en bonne place, et quelques chaises disposées contre les murs. Il n'avait pas voulu nous dire qui était invité, Jean n'en avait de toute façon rien à faire. Je savais que Caroline serait là et cela suffisait à me perturber. Je ne savais pas s'il faudrait reparler de notre dernière première nuit. J'avais passé la matinée avec Julie à faire des courses. Nous étions passés chez un producteur de vin où nous avions acheté plusieurs bibs de blanc et de rouge. Un rouge clairet très nature à base de gamay et de cabernet et un blanc sec pur sauvignon. Le vigneron nous avait accueillis dans sa cave, humide et terreuse, la casquette de travers, l'air jeune malgré les traits tirés et les mains calleuses. Julie le connaissait bien, un ami de sa famille, ils ont plaisanté sur un cousin maladroit, sur la route glissante qui menait jusqu'à la Crédentière, la ferme de ses parents. Julie lui a dit que nous partions avec Jean dans le sud de la France, à la recherche d'un idéal rural et manuel, quittant la ville, son bitume et ses angoisses. Le vigneron m'a souri, il n'a rien dit mais je sentais de la défiance ironique dans sa poignée de main. Alors comme ça, vous quittez tout. C'est la mode, non ? Et vous voulez faire quoi alors ? On verra bien. On travaillera, on vivra. Vous vous faites des idées, hein, vous les citadins. La campagne c'est pas tous les jours le calme, la verdure, le soleil et l'insouciance. C'est la terre qui est dure, l'isolement, le froid l'hiver, toujours, même par là-bas. Enfin, vous verrez bien. Après tout, j'ai bien vécu à Orléans pendant dix ans avant de revenir ici. Mais je suis né ici, et pour moi comme pour les autres, ça compte. La campagne ça s'hérite vous voyez, c'est une graine qui germe en vous, c'est pas un pied de tomate élevé sous serre ! Enfin, je vais pas vous décourager, hein, c'est bien que les jeunes ils sortent de leur ville. Mais faut pas trop rêver ! Allez, on va goûter celui-ci, là, le 2005. Il est encore très vif.

Il nous a tendu deux verres : en effet, le vin était vif et même à neuf heures trente, il m'a donné un bon coup de fouet. On en a pris à peu près trente litres de rouge et vingt de blanc, dont un bib pour notre trajet, il ne faudrait pas être pris au dépourvu…

Combien étions-nous dans cet appartement ? Vingt, trente, cinquante peut-être ? Arthur et Julie avaient invité tous leurs collègues, les anciens amis de la fac, les amis d'amis, les amis de la famille. Nous avions tous entre vingt et quarante-cinq ans pour les trois ou quatre vétérans, à écouter de la musique (*I am kloot, King Crimson, 4 non blonde* et d'autres groupes aux noms imprononçables), boire du vin, ouvrir des bières et grignoter tout ce que nous avions préparé dans l'après-midi. Les fumeurs allumaient leurs cigarettes sur le balcon et revenaient s'asseoir sur le canapé si bien que la fumée se massait en un nuage bleu au-dessus de nos têtes. Caroline était là, jupe à motifs gris-vert, petit débardeur noir avec une rangée de strass, lèvres peintes et dormeuses pendues à ses oreilles. Nous nous sommes embrassés franchement avant même de se dire bonjour. Et bien, c'est la dernière, n'est-ce pas ? La dernière ici en tout cas ! Encore que, nous reviendrons peut-être, par ici ? Caroline m'a regardé d'un air un peu triste, mais tu crois qu'Arthur et Julie resteront ? Arthur a obtenu sa mutation pour l'année prochaine. Ah oui ? Je ne le savais même pas. On ne s'est pas beaucoup vus ces derniers temps avec la fin du chantier. Oui, bien sûr, tu avais autre chose à faire de tes soirées, non ? Bien sûr Caroline, tu veux un verre ? Je veux !

Jean était déjà en train de conférencer sur l'état du monde d'un point de vue amoureux, jouant avec les références musicales et littéraires comme avec des arguments de politicien rompu aux meetings. Il était entouré d'anciennes copines de la fac, qu'on n'avait pas revues depuis. Elles riaient, elles le chahutaient aussi. Il avait trouvé un foulard en soie rose qu'il s'était mise autour de la tête à la façon d'un bédouin de l'amour, un cupidon des sables. N'importe quoi… Caroline était en grande discussion elle aussi avec un type que j'avais connu chez Arthur il y a plusieurs années : un ancien scout machiste et égoïste. Je me rapprochais du clan des fumeurs, pour prendre un peu d'air frais mêlée à la nicotine.

Elle était là, elle aussi, accoudée au balcon, une cigarette à la main gauche, penchée en avant sur la cour. Hélène ! Tu es venue ! Elle s'est retournée et m'a embrassé franchement, elle aussi. Et bien, vous vous êtes données le mot ou quoi ? Hélène n'a pas eu l'air de comprendre et m'a bredouillé : mais oui ! J'ai reçu un mail d'Arthur pour me dire que vous partiez, qu'il organisait cette soirée en votre honneur, alors j'ai pris ma voiture avec Marc et Jérôme pour vous voir une dernière fois. Vraiment, il faut arrêter de dramatiser, c'est pas un enterrement, notre départ ! A vous entendre, on n'en reviendra jamais ! Elle m'a souri avec malice avant de m'embrasser dans le cou, très doucement, et de me glisser, mais bien sûr, c'est pas un enterrement, mais un

peu quand même, non ? vous enterrez votre vie de garçon, en somme. *New life, new bride* ! Elle m'a offert une cigarette que j'ai posée sur mes lèvres sans l'allumer. Allez, reste pas comme ça, on va boire un verre !

Rémi était là bien sûr, un verre de bière à la main. Il connaissait Caroline pour avoir consulté son cabinet. Quand je suis revenu dans le salon, ils discutaient en me montrant du doigt. Alors comme ça vous parlez dans mon dos ? Et comment ! Vous êtes nos héros ! Marine n'est pas avec toi, Rémi ? Et non… elle ne voulait pas venir. Pas à cause de vous, hein ! C'est moi qui ai merdé je crois. C'est grave ? Grave ? Non, je crois pas, je l'ai déjà rappelée pour m'excuser. Pour des conneries. Bah, t'embête pas, ça va s'arranger, ça s'arrange toujours, j'aurais dû fermer ma gueule et puis c'est tout.

La soirée a duré jusqu'au matin, avec une inertie lamentable pour certains, dans les vapeurs pour beaucoup, et pour moi dans la chambre d'Arthur, recroquevillé dans ma veste en velours. Quand je me suis réveillé, la chaîne hifi jouait en boucle *Karma Police* de Radiohead, Jérôme et une fille dormaient encore à côté de moi. Le salon était grand ouvert mais l'odeur âcre du vin renversé et du tabac imprégnait tout. Jean était vautré sur le canapé avec Maud et une autre fille. Il y avait des verres en plastique partout, des serviettes en papier chiffonnées contre les murs. J'ai rincé un verre rapidement dans l'évier et j'ai bu un fond de bière déjà ouverte. Et puis un verre de café tiède que quelqu'un avait préparé tard dans la nuit. Je me suis accoudé sur le balcon et j'ai allumé la cigarette qu'Hélène m'avait offerte la veille. Dans les volutes de fumée je voyais Montargis s'agiter tranquillement. Des types en survêtement promenaient leur chien, achetaient du pain et traînaient leurs enfants. A moins que ce ne soit l'inverse. Je consultai machinalement mon téléphone, deux messages m'attendaient. Caroline et Hélène, quasiment d'une même voix, me signaient un au revoir électronique mêlant désirs et regrets. Parfait pour pleurer. Jean s'était réveillé : ça va ? tu pleures, mec ? T'inquiète, c'est la cigarette, avec le vent j'ai pris la fumée dans l'œil. Mais tu fumes maintenant ?

Le surlendemain nous avons chargé la 309 avec ce que nous avions décidé d'emporter : du vin, des vêtements, de quoi camper donc, et le matériel de bricolage. Arthur et Julie ont joué aux parents inquiets, nous demandant de les appeler à notre arrivée. Jean avait pris sa place, il tripotait déjà l'autoradio pour mettre une clef usb qui

contenait sa playlist. Il avait passé trois heures à squatter le PC de Julie pour y caser le maximum de titres improbables. J'ai allumé le GPS, Arthur m'a redemandé où nous allions, au cas où, sans trop croire que je lui répondrais. On va passer chez Philippe, à Moulins. On vous appellera quand on y sera, promis ! J'ai embrayé doucement sur les graviers de la cour et nous sommes sortis de Montargis en direction de Saint Germain des Prés. Jean m'a fait remarquer en regardant la carte que Saint Germain des Prés était situé rive droite cette fois-ci : on nous aurait donc menti ?

Nous avons traversé le village sans quasiment nous en rendre compte, en écoutant *Modern music* des Black Mountain. J'entendais le vent siffler dans les garde-boue avant et la direction me secouait les épaules car la route était accidentée. La lumière évoquait plus l'automne que le printemps, les arbres étaient encore noirs et rouge. Nous longions une voie ferrée que je pensais désaffectée car elle était à peine balisée, envahie par des broussailles. Je m'imaginais en train de faire le trajet à pied, à la place de la locomotive, zigzagant entre les arbres longilignes et m'arrêtant dans tous les villages. Nous avions de nouveau opté pour un itinéraire à l'écart des grands axes de circulation. Nous roulions au milieu d'une suite ininterrompue de champs variés dont les couleurs et surtout le sens des sillons ondulaient avec la route. La route était étroite et la voiture avançait prudemment, nous croisions de rares automobilistes et quelques tracteurs. Arrivés dans une forêt clairsemée à la limite du Loiret et de l'Yonne, Jean s'endormait presque en écoutant un titre de Devendra Banhart. Je repensais à ces quelques mois passés loin de Paris. Je m'y étais senti plus léger, moins pressé peut-être mais pas fondamentalement changé. J'éprouvais toujours, sinon plus, cette langueur triste qui me collait aux tempes. De plus, en habitant chez Arthur, nous n'avions pas modifié nos habitudes : nous étions toujours avec nos amis, à parler, boire, fumer et rigoler. Et Caroline alors ? Finalement Jean ne dormait pas. Il devait lire dans mes pensées, ce qui ne m'étonnait guère. J'avais peut-être parlé à voix haute, cela m'arrivait souvent en voiture.

Caroline ? Et bien, rien. On n'a pas couché ensemble si c'est ça que tu penses. Est-ce que je pense à elle ? Oui, je pense à elle. Est-ce que je suis amoureux d'elle ? Sans doute autant que d'Hélène. Si l'amour est une forme sophistiquée du regret et de la tendresse, alors peut-être. Mais est-ce que je serais prêt à faire demi-tour, ça non, je suis terrifié. J'ai besoin de fuir encore, de quitter le monde connu, de disparaître en somme. J'ai vu qu'Hélène avait été très proche de toi avant-hier soir. C'est avec elle… ? Non plus ! Jean, voyons, non ! Enfin, je n'aurais pas pu. J'ai aimé son baiser

plus que je n'aurais aimé lui en donner un. Ouais, je sais, c'est égoïste, c'est contradictoire, mais j'ai toujours l'impression de devoir être plus fidèle que jamais. A.T.P.T., tu sais, la dédicace de Paul Eluard à Gala : A Toi Pour Toujours. C'est facile et c'est lâche, de s'attacher comme ça à un principe idéologique. Ça me rassure, je ne veux pas en sortir, je crois que c'est clair. Ouais, c'est assez clair que c'est embrouillé. Mon gars, faudra bien que tu fasses le prochain pas. Oui, Jean, le prochain pas, on verra bien. Et toi alors, le prochain pas ? Je voulais renvoyer à Jean sa pseudo leçon de courage donjuanesque, lui qui préférait s'alcooliser outre mesure plutôt que de faire le semblant d'un minuscule pas de séduction avec une fille qui lui plaisait. Tout va bien, merci. J'ai manqué de temps avec Maud, vois-tu, On aurait dû se voir un peu plus en dehors de chez Arthur. Et puis elle était un peu bizarre, non ?

Je n'ai rien répondu. Nous avions fière allure tous les deux : des menteurs sentimentaux. Un partout la balle au centre. La fuite, c'était notre réponse aux femmes. La peur ? Même pas sûr. Le passé, plus certainement. Il nous fallait un sacré changement pour nous secouer le crâne et soulever nos cœurs. En attendant, nous avons continué la route, l'autoradio a diffusé la playlist éclectique : Mattafix, Eels, Rubin Steiner, Isobel Campbell, Syd Matters, Sigur Rós… Je me suis arrêté à Clamecy pour boire un café et me dégourdir les jambes.

Nous avions opté pour le café Beauséjour. Il fallait monter une petite volée de marches pour y parvenir. Une porte simple, en bois, et une vitre à peine plus grande, sur la droite. Il faisait sombre à l'intérieur et je n'ai pas réussi immédiatement à situer le comptoir. Ni en face, ni à gauche. Le cafetier se tenait dans un recoin à droite, devant une sorte de bahut qui cachait une cuisine dont on voyait la faïence usée et l'imposante cuisinière émaillée. La pièce était petite, quatre tables carrées, en bois foncé et tâché. De vieilles affiches recouvraient le mur de droite, et ce mur uniquement, les autres étant d'une couleur jaunâtre. Nous avons commandé deux cafés et on s'est assis à la seule table de libre. Des petits vieux étaient attablés, chacun avec son journal et un verre de rouge. On nous a apporté lentement deux petits bols fumant. C'était la première fois que je prenais un café à l'ancienne car là-bas, pas de percolateur, pas de tasses, mais un café noir traditionnel, passé à la casserole avec patience et savoir-faire. Un vieux chien au pelage brun est venu se coucher à nos pieds, sur un dallage d'un autre âge, inégal mais propre. Nous avons bu notre café brûlant sans échanger un mot, les yeux occupés à lire ce mur de papiers collés : fête de la musique 1984, concours de pétanque organisé par le patronage, une affiche de Coluche, l'annonce

du bal des pompiers de 1963, des coupures de presse sur la répression de l'alcoolisme. J'ai fini mon bol en regardant Jean qui fermait les yeux. C'est bien ici, non ? Il a relevé la tête vers moi. Ses yeux étaient très clairs. C'est calme, oui, si c'est ça que tu veux dire. Il y a un petit côté musée, photo sépia. Tout est étonnamment patiné. Si je sortais mon téléphone maintenant, pour écrire un texto, j'ai l'impression que tout s'évanouirait en un instant. Allez, il faut y aller, on n'a pas l'âge de rester ici. Je crois que nous sommes anachroniques.

Nous sommes passés devant une boulangerie, en contraste absolu avec le café : avec une machine automatique pour rendre la monnaie. Une telle sophistication dans cette ville aux vieux murs de pierres… J'ai fait part de mon indignation à Jean en en sortant. Je me demande comment on peut avoir l'idée d'installer une pareille machine dans son commerce ! Pour moi c'est vraiment le signe que le boulanger a passé la frontière qui le séparait encore du patron : ce moment mesquin où il affirme avant tout son bénéfice net et sa défiance envers ses employés et par ricochet, ses clients. Tu dis vraiment n'importe quoi, c'est juste une foutue machine, tu vas pas nous en faire un symbole de je ne sais quelle division sociale du travail, non ? Jean m'avait coupé dans mon élan. J'avais une petite diatribe qui me restait collée au fonds de la caboche. Ça va, Jean, ça m'énerve, c'est tout. On va où ensuite ? Je prends quelle direction ? Nevers, Brinon ? Brinon, c'est plus petit.

C'était parti pour Brinon. Une petite route qui tournait beaucoup, avec un coteau noir sur la gauche, un petit cours d'eau sur la droite. Je ne sais pas si la région était particulièrement riche ou prospère, ou si elle l'avait été, mais nous étions entourés de petits châteaux, quelques manoirs assez cossus. La route était assez monotone, et nous avons passé un bon moment à trouver des jeux de mots graveleux sur les noms des villages que nous passions. Tiens, Mussier, Jean, sur la droite ! (c'était après Rouy, dans la Nièvre). Comme mes grands-parents dis donc ! Ah ouais ? Tes grands-parents s'appellent Mussier ? Exactement, Georges et Marcelle Mussier. G.M.M. ! Ils habitaient du côté de Vernou, dans une maison basse très longue, avec un jardin immense et un petit cours d'eau en contre bas. On allait souvent les voir, car on n'habitait pas loin. Mon grand-père avait été arrêté par la Police quelques jours avant la Libération. Il vendait des poulets au marché noir et il s'était fait coincer, dénoncé par un voisin. Ma grand-mère disait que c'était par vengeance, Georgio, c'était son nom dans la famille, lui avait vendu une vieille poule. Bref, il s'était fait coincer mais avait été quasiment immédiatement relâché après l'annonce de la Libération. Il s'était fait

passer pour un prisonnier politique car il avait des tracts à la maison et il était sorti blanchi, tout le monde avait oublié ses affaires au noir. Et ils sont morts il y a longtemps ? J'avais seize ans, c'est con, ils sont morts tous les deux en même temps, dans un accident de la route.

Nous sommes arrivés à Moulins en fin de journée car nous avions traîné sur la route. On s'était notamment arrêté à Decize pour casser la croûte et faire un tour dans cette ville qui nous intriguait. En effet, la route y faisait un sacré crochet et se présentait à la confluence de la Loire, de l'Aron, de la Vieille Loire et du canal. Que d'eau, que de ponts dans une si petite commune ! Nous avions l'embarras du choix pour déjeuner et nous avions fini par entrer dans le Paris-Saïgon, un nom de restaurant vietnamien mais à l'apparence de brasserie-PMU. Il était trop tard pour le service de midi mais le type qui tenait le comptoir, un jeune asiatique métis, nous a proposé une sélection de plats qu'il pourrait nous réchauffer. Jean s'est commandé une pinte de bière, et pour moi un verre de blanc. Comme il faisait bon, nous nous sommes placés une sorte de terrasse qui donnait sur le rond-point et sur la Loire. La 309 était garée juste en face, ce qui permettait de garder un œil dessus. Depuis quelques jours je ne parvenais plus à fermer la porte avant gauche, la clef tournait dans le vide et même de l'intérieur il n'était plus possible de la verrouiller. Tu as prévenu Philippe que nous arrivions vers quelle heure ? Je lui ai dit qu'on passerait à sa boutique, avant la fermeture. Il n'a pas grand monde en ce moment, il m'a dit qu'il fermerait un peu plus tôt. Il tient la boutique tout seul en ce moment ? Non, avec la vente sur internet il a embauché Anna pour l'aider à répondre aux demandes et continuer à tenir la boutique ouverte. Il a moins de monde mais plus de travail. Anna ? Il bosse avec sa copine ? Sa femme, Jean, sa femme ! Ils sont mariés depuis un peu plus d'un an maintenant. Ouais, je vois ce que tu veux dire… Philippe, marié, patron d'une librairie, c'est étonnant, non ? Oui, tu te souviens, il était infoutu de prendre son train à l'heure ni de payer sa facture téléphonique à temps. Et il est libraire. Mais qu'est-ce qu'on a foutu ? Comment on s'est débrouillés pour que Philippe soit libraire et nous deux, à Decize, dans ce resto hybride à ne pas savoir quoi faire de notre putain de vie !

Jean avait le regard lointain. Nous nous sommes tus un instant. Il a fini sa pinte et en a recommandé une autre. J'ai ajouté, comme pour le préparer : je ne serais pas étonné qu'Anna soit enceinte. Là, Jean a carrément pâli. Ça va, Jean ? Tu devrais manger un

peu, là, tu peux pas boire sans grignoter, reprends un truc. Ça va, ça va. Putain, Philippe va être père. J'en sais rien, hein, mais c'est probable, ils sont bien installés tous les deux, ils veulent rester sur Moulins, il n'y a pas de raison. C'est pas prêt de nous arriver, non ?! La phrase de trop. Jean s'est à moitié étouffé avec sa bouchée. Maintenant, il avait le visage tout rouge, un vrai clown. Bon, tu me dis ce qu'il y a ? Je vais finir par croire qu'elle est enceinte de toi, Anna ? J'avais dit ça pour rire, pour qu'il se reprenne. Tu ne crois pas si bien dire. Quoi, quoi, quoi, mais comment tu as fait pour mettre Anna enceinte ?

Pas Anna, voyons. Et puis comment ? Comment ? Et bien comme tout le monde depuis des millénaires. Je vais pas t'apprendre comment on fait. Non, pas avec Anna. Avec Alloua, à Chartres. Et bam, comme ça.

Après la soirée chez elle, on s'est revus plusieurs fois, et pas qu'à la cantine. On s'est vus quasiment tous les soirs pendant un mois. J'étais assez bien avec elle. Je dis « assez bien » parce que je n'étais pas complètement à l'aise non plus, et je sentais une certaine réserve chez elle aussi. C'était pas une question de différence socio-bidule, tu vois, c'était plutôt une sorte de défiance mutuelle : est-ce qu'on s'arrête ou est-ce qu'on continue ? En tout cas je me posais tous les jours la question. J'avais pas envie d'arrêter de la voir, de la toucher, de l'embrasser et de lui parler de tout et de rien mais j'avais pas envie de m'engager. Oui, c'est la crainte typique des connards de mon genre et de mon époque. L'engagement. J'avais pas envie de passer au moment où il faudrait rencontrer ses parents et elle les miens, où tout le monde *saurait*. Je voulais qu'elle reste mon intimité, mon secret. Stupide. D'autant que tous les collègues avaient fini par le remarquer et nous sommes parfois sortis tous ensemble, au ciné, dans un bar et même chez Véro, la prof de sport. L'idée de former un couple public, je sais pas, ça me terrifiait. Ça me terrifie encore. Et elle aussi, enfin je crois. Je sais pas comment, elle est tombée enceinte. Enfin, je sais comment, hein, mais je sais pas pourquoi. Elle prenait la pilule pourtant. Enfin, toujours est-il que la voilà enceinte. Je ne sais pas si ça la rendait heureuse, mais ça ne l'a pas abattue. Moi, j'ai été un vrai connard. Non, vraiment, un connard immensément con. J'ai dit non. Je lui ai fait la gueule pendant des semaines. Elle m'a hurlé dessus. Mes collègues ont fini par le savoir et son venus me chercher chez moi, un soir. J'étais complètement soûl quand j'ai ouvert. Véro, Yannick, Alex et Jean-Claude m'ont pris par les bras, m'ont traîné jusqu'à chez Véro en m'engueulant comme c'est pas permis. Alloua était assise dans un fauteuil. Ça commençait à se voir. Et ça se voyait aussi qu'elle avait pleuré.

Ils m'ont laissé avec elle. J'ai pleuré comme un con pendant une heure. Alloua voulait le garder. Je lui ai dit que j'étais *incapable*. Incapable d'être père, incapable de rester. Alloua s'était préparée à mon obstination. Elle s'est levée, m'a toisé de son regard le plus noir et m'a dit qu'elle le garderait quand même et que je serais obligé de le reconnaître, un jour ou l'autre. Elle se foutait de mon attitude de gamin, de mal élevé, mais il n'était pas question de me faire ce cadeau. Elle m'a giflé, presque gentiment, et elle a quitté la pièce. Je suis resté assis, comme un con, vraiment, je me répète mais y a pas d'autre mot. Incapable. Incapable de me lever, incapable d'embrasser Alloua, son ventre, incapable de m'excuser, incapable d'envisager un futur à trois, incapable. La fin de l'année a été assez pénible. Mes collègues m'ont tourné le dos. En même temps, c'est logique, hein, je ne traînerais pas avec un salaud de mon espèce. Je n'ai pas revu Alloua bien sûr. Même à la cantine. Elle a dû m'éviter les premiers temps et se faire arrêter par la suite. Et elle n'a pas cherché à me contacter. Elle a dû se dire que c'était à moi de faire le premier mouvement et que de toute manière j'avais déjà tellement tout gâché que c'était inutile. Je me sentais ultra lamentable, mais impossible de revenir sur ma non-décision. La seule chose que j'ai décidée alors c'est de me barrer. J'ai fait ma demande de dispo pour institutionnaliser ma fuite. Vers la fin mai, je l'ai appelée. Je pensais qu'elle allait bientôt accoucher et en effet, l'accouchement était prévu pour la première semaine de juin. Elle n'était pas fâchée de m'entendre. Elle allait bien, malgré la fatigue. J'ai tenté de m'excuser mais elle n'a pas voulu accepter mes explications fumeuses. Comme elle avait raison, je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose pour elle avant de partir. Le jour de la naissance je suis donc venu à la maternité, et j'ai déclaré l'enfant comme elle me l'avait demandé. Elle avait sans doute pensé que je changerais d'avis. Mais non, j'ai signé en bas de la feuille, je suis revenu avec les papiers, je l'ai embrassée sur le front. Des larmes ont coulé le long de ses joues. Et je suis reparti. Aujourd'hui, tu vois, le gosse va avoir un an et il faudrait que je fasse quelque chose. Je n'ai pas cessé de penser à eux. Mais je ne parviens pas à m'imaginer avec eux.

Putain, Jean… comment tu fais pour vivre avec ça ? Il s'appelle comment ce gamin alors ? Tu voudrais la revoir maintenant ? J'ai gardé toutes ces questions pour moi car j'ai réalisé que ce n'était pas du tout le moment. Jean était de nouveau très pâle, à regarder le fond de sa bière comme un nouveau-né. Je l'ai pris dans mes bras, il a pleuré contre mon épaule. Par solidarité lacrymale, j'ai pleuré aussi. On a repris la

route et changé de discussion. J'ai taillé la route jusqu'à Moulins où nous sommes arrivés comme prévu en fin d'après-midi.

Vous voilà ! Entrez ! ça va ? ça me fait hyper plaisir de vous voir ici. Je vais vous montrer la boutique et puis on ira à la maison. Anna y est déjà, elle est partie plus tôt. Venez par ici, je viens de racheter un lot quasi complet de livres de poche, du numéro un – *Koenigsmark* de Pierre Benoit – jusqu'au numéro cinq cent ou six cent, c'est formidable l'effet que ça donne sur une étagère ! C'est bariolé, c'est vivant. Les dos ne sont même pas abîmés ! Si je pouvais trouver la même chose dans la collection Idées de Gallimard !

Philippe était visiblement très en forme. Sa boutique était une ancienne échoppe traditionnelle, sous des arcades de pierres recouvertes de livres. Son père lui avait laissé le magasin en l'état, plein à ras-bord, sans inventaire, avec cette pièce carrée dont les murs avaient disparu derrière des étagères immenses, chargées d'ouvrages classés selon un ordre mystérieux. L'arrière-salle était plus impressionnante, un vrai capharnaüm de livres, de brochures, de cartons. Tout était un peu mélangé, disposé en tas au fur et à mesure du temps. Il y avait bien une fenêtre dans le fond mais impossible d'y accéder. Dans un coin il y avait une véritable pyramide de livres posés à même le sol et qui montaient jusqu'au plafond dans un équilibre… poussiéreux ! Son père avait été un des piliers de la salle des ventes où il raflait tous les lots possibles. Il en extrayait généralement une petite dizaine de titres et remisait le reste dans ce coin de la pièce. Philippe avait choisi de ne pas modifier brutalement l'apparence du magasin car la clientèle aimait cette ambiance surchargée. Il tentait simplement de mettre en valeur et d'organiser l'extraordinaire stock tout en rachetant des bibliothèques à des collectionneurs.

A la vue de ces rayonnages sans fin, mon radar à titres s'était enclenché, sans même que je le veuille consciemment. Les dos défilaient devant moi à une vitesse vertigineuse, je lisais à la volée tout ce qui était accessible au regard, à la recherche du volume manquant, du titre intéressant, de l'édition rare, qui serait venu compléter ma propre collection. Seulement, je n'avais plus alors, à proprement parler, de collection. Tout était emballé chez mes parents, rangé au grenier, dans des cartons où le critère déterminant avait été celui du format et non pas l'auteur ni le thème. En y repensant, une angoisse aiguë est montée en moi, celle de ne pouvoir reconstituer de

tête cet assemblage minutieux que j'avais réalisé durant ces dernières années. L'angoisse aussi de ne pas pouvoir la rassembler à nouveau tout entière dans une bibliothèque. Je repensais compulsivement aux textes de Sartre, à ma collection de Modiano éditée à la NRF, aux œuvres complètes de Molière de l'imprimerie nationale, aux œuvres choisies de Lénine en deux volumes reliés en toile bleue que m'avait offerts Jean. … tu ne crois pas ? Philippe me jetait un œil interrogatif. Croire quoi ? Désolé Philippe, j'étais en train de penser à autre chose. Et bien, à cette édition du théâtre d'Aristophane : c'est relié en demi basane avec un beau papier marbré. Je me dis que je peux en tirer trente euros pour les deux volumes, tu ne crois pas ? J'en sais trop rien, en tout cas moi je n'achèterais jamais ça à ce prix-là. C'est que tu n'y connais rien, va ! Allez, j'ai plein d'autres trouvailles à vous montrer.

Philippe était quasiment en transe. J'ai cru un instant qu'il allait nous montrer toutes ses plus belle pièces. Jean n'écoutait pas, il feuilletait une revue parisienne du début du vingtième siècle. Je me sentais un peu obligé de suivre notre libraire de copain dans tous les recoins de sa boutique. Il faut dire que ça m'intéressait, les vieux livres ou plutôt : ça m'avait toujours intéressé. Jusqu'à ce jour-là. Les dos ronds, le papier vélin, l'exemplaire numéroté, les planches d'illustration, les nerfs un peu frottés, les petites rousseurs… au bout d'une demi-heure, j'en avais déjà assez. Heureusement, le téléphone de Philippe a sonné. Oui, Anna, on est encore à la librairie. Quoi, déjà ? Non, non, enfin, j'avais encore des bricoles à leur montrer. Mais ça peut attendre demain. Du pain ? Ah, oui, ok, j'en prends chez Briat. A tout de suite ! Bon, les gars, on va fermer la boutique, Anna nous attend à la maison. Vous auriez dû arriver plus tôt ! On l'a aidé à rentrer les trois bacs de livres qui étaient à l'extérieur et à rabattre les grilles sur la vitrine. Puis il nous a guidé jusqu'à chez eux.

Philippe et Anna habitaient dans une maison modeste à moins de deux kilomètres du centre-ville. Nous sommes rentrés dans une grande pièce au rez-de-chaussée qui donnait sur la cuisine et sur un jardin carré. Contrairement à la boutique, l'espace respirait : une seule étagère de livres, tous bien alignés, deux ou trois cadres au mur dont une gravure sur bois très sombre, deux immenses canapés beiges et deux fauteuils clubs dépareillés. Le parquet était clair, neuf, recouvert en partie par un vieux tapis iranien, représentant un oiseau au plumage abondant. La table à manger était mise dans le fond de la pièce avec des serviettes blanches dans les verres à pied, comme dans les maisons bourgeoises. Philippe a disparu dans la cuisine et Anna en est sortie immédiatement pour nous embrasser. Je n'étais pas certain qu'elle soit

enceinte, Anna était toujours aussi mince, très souriante aussi, mais c'était peut-être un signe. Philippe voulait vous garder pour lui seul, à la boutique ! Je suis content de vous voir ! Vous avez fait bon voyage ? Philippe m'a dit que vous ne preniez pas l'autoroute ? C'est pourtant bien pratique, surtout entre Montargis et Nevers parce qu'après, de toute façon, c'est la route à Pépé ! Alors comme ça, vous vous installez dans la région ? J'ai hâte que vous nous racontiez ce que vous comptez faire ! Qu'est-ce qu'il y a ? Philippe ? Ah, oui, le rôti, attends, j'arrive. Je vous laisse, je ne veux pas que Philippe touche au repas !

Anna était ravissante. Lorsque Philippe est réapparu, Jean lui a demandé si on pouvait vider la voiture quelque part. On n'a pas grand-chose, mais la portière avant ne ferme plus, ce serait bête de… J'ai un garage ! Je vais sortir ma voiture et vous vous y mettrez ! Anna ! On va au garage et on revient ! Faites-vite, le repas est presque prêt. J'ai regardé Jean d'un air circonspect : je ne me souvenais pas qu'ils fussent tous les deux aussi volubiles et fatigants. Jean a haussé les épaules en me glissant : s'ils nous proposent de rester une semaine, un mois, tu refuses : je n'ai pas envie de les avoir tous les jours sur le dos ! Nous sommes arrivés au garage où Philippe était déjà dans sa voiture, une vieille Alfa Romeo noire des années 1980. Mais pourquoi tu t'es acheté cette voiture, Philippe ? On dirait une voiture de banquier… Ta ta ta ta, écoute ce son ! C'était la voiture du père d'Anna, il nous l'a revendue car il voulait s'acheter une décapotable à la place. C'est ultra confortable, c'est la classe, mec ! Et tu transportes tes cartons de livres sur le siège avant ? Mais non, patate, j'ai un petit utilitaire. Alfa Romeo aussi ? T'es vraiment trop con ! Allez, rentre ta caisse moisie dans mon garage qu'on aille s'en jeter un !

J'ai pris une bouteille de Pomerol 1998 que le propriétaire de Montargis nous avait refilée et je l'ai tendue à Anna quand nous sommes revenus dans le salon. Merci, fallait pas ! 1998, bigre, t'as vu ça Philippe ? Château Clinet 1998 ! Asseyez-vous. Vous voulez quoi ? J'ai mis du Sancerre au frais, ça vous dit ? Jean et moi avons acquiescé de concert : qu'on boive enfin ! Une fois assis, Anna et Philippe ont fini par se calmer. C'est Jean qui a surtout parlé de nous. Il leur a expliqué pourquoi nous étions partis de Paris et de Chartres, enfin, les raisons officielles bien sûr, pourquoi nous avions quitté nos boulots, ce que nous avions fait, ce que nous voulions faire. Quand nous avons terminé la bouteille de blanc, nous sommes passés au rôti de canard arrosé d'un superbe Châteauneuf-du-Pape et à la suite des questions. Je voyais bien de la curiosité dans les yeux d'Anna et de Philippe mais aucune envie ni aucune réprobation

non plus. Ces deux-là étaient bien installés, amoureux qui plus est, ils ne voulaient rien changer à leur existence. Ils étaient vraiment contents de nous voir, de nous avoir à dîner, de nous montrer leur maison, leur boutique. Et de nous écouter, de comprendre, de parler. Nous leur avons dit que nous voulions trouver un endroit pour nous poser. Loin de la ville. Philippe a desservi la table, Anna s'est levée aussi pour chercher quelque chose à l'étage. Ça va, Jean ? Ça va. Tu veux encore du vin ? On la finit, non ? Vas-y, ils ont le dos tourné ! Finalement, le repas s'était très bien passé, beaucoup plus reposant que notre arrivée à la librairie. Si nous étions soûlés, c'était bien plus à cause du magnum de Châteauneuf que de la conversation qui avait roulé tranquillement, sans logorrhée. Je me sentais particulièrement reposé et serein, le vin aidant bien sûr, par la perspective de la prochaine étape. Jean s'était levé aussi de table, me laissant seul avec mon verre et mes réflexions. Il tripotait l'ordinateur à la recherche d'une chanson, qu'il a fini par mettre : *We suck young blood* de Radiohead. Philippe et Anna sont revenus en même temps, sympa l'ambiance, Jean, pour de la complainte, c'est réussi, ce brave Thom Yorke, toujours bien déprimant… J'ai de la poire, vous en voulez ? Il nous a rempli notre godet d'un alcool transparent qui nous traversé l'esprit sans qu'on y porte les lèvres. Nous nous sommes écroulés sur les canapés du salon. Anna avait ouvert un album photo sur la table basse. C'est quoi le bled que vous avez repéré déjà ? Gilly, c'est un peu au hasard, sur la carte. Tu connais ? Non, je ne connais pas, mais je me suis souvenu que j'allais souvent vers Dompierre avec mes parents, c'est un peu avant Gilly, à l'ouest. Mon oncle connaissait un type qui lui vendait du vin, des légumes. Je sais pas trop pourquoi on y allait parce qu'en fin de compte mon père disait toujours que le vin était imbuvable. Enfin, regardez, ça ressemblait à ça, sur les photos. Vous voulez que je demande à mon oncle ? Non, Anna, c'est gentil, on va bien se débrouiller. C'était un peu con de refuser, je me suis dit un peu après que j'avais parlé trop vite. Je ne voyais pas trop comment on allait pouvoir se pointer à Gilly, entrer dans un café et demander s'il y avait du boulot dans une ferme. Mais ce n'était pas le moment en tout cas, les vapeurs de la poire ont eu raison de nous, et Radiohead enfin : « *It's a drunken punch-up at a wedding yeah* ».

Le lendemain matin, Anna et Philippe étaient déjà partis lorsque je suis descendu dans la cuisine. Il n'était pourtant pas si tard. J'ai préparé du café, j'entendais la douche du premier. Jean n'allait pas tarder. Sur la table, Anna avait laissé un petit mot. « J'ai

appelé mon oncle au sujet du fermier. C'est Amédée Rempart, Les Courladiers, sur la route de Diou, après Dompierre. Allez-y de la part de Charles Vasserre ». J'ai ouvert la double fenêtre du salon, la cour était encore sombre, j'ai bu ma tasse. Etait-ce une bonne idée ? Je craignais d'être redevable, d'une manière ou d'une autre, à Anna, son oncle, Philippe, son père aussi, et que nous nous retrouvions finalement dans une situation semblable à celle que nous avions quittée. Tu crois que c'est loin ? Jean avait lu le message d'Anna et s'était servi une tasse, lui aussi. Je sais pas trop, une grosse demi-heure peut-être. Ça te fait chier ? Non, enfin, je me dis que c'est peut-être pas une si bonne idée. Ecoute, on s'en fout, on va le voir, ce vieux, on voit ce qu'il peut nous proposer, nous rencarder, et puis on avise, ok ? Il sera toujours temps de se barrer à nouveau. Et Jean ajouta, lugubrement : la fuite, ça nous connaît, non ?

Nous avons donc pris la voiture de façon à rencontrer cet Amédée en fin de matinée, avant le déjeuner. J'ai trouvé sans difficulté la direction de Dompierre puis, à la sortie, la route de Diou, première à droite et un chemin mal goudronné jusqu'à une grille, fermée. J'ai stoppé la 309 et nous sommes sortis. Un corps de ferme assez imposant à gauche, une maison en pierre sur la droite, un chien noir attaché, un engin agricole au milieu. Il y a quelqu'un ? J'ai fait du bruit en secouant légèrement le portail. Le chien noir s'est finalement redressé sur ses pattes arrière et a péniblement jappé. J'arrive. Le son venait de la maison. Un homme s'est avancé très lentement. Il portait une de ces indémodables casquettes bleu foncé et arborait une grande moustache. Le chien s'était tu, le vieux s'est approché du portail et l'a ouvert en grand : entrez donc, restez pas dans le chemin. J'ai donc avancé la 309 dans la cour, en la garant à côté d'un vieux tracteur Porsche. Amédée nous a fait signe d'entrer chez lui. Il s'était assis dans la cuisine, devant une grande table en bois brut.

Qu'est-ce que vous voulez ? On vient de la part de Charles Vasserre. Nous sommes des amis d'Anna, elle nous a parlé de vous. Le vieux a grimacé : qu'est-ce qu'ils me veulent encore les Vasserre ? Son visage ridé est devenu extrêmement dur. Il a tendu la main dans ma direction, sa paume ridée grande ouverte. Vous prendrez bien un verre ? Il m'a fait signe de prendre trois gobelets dans l'évier et s'est penché pour saisir un litre de rouge dans le bas du bahut.

Monsieur Rempart, on cherche à s'installer dans la région. Je vous le dis tout de suite, on est des gars de la ville. Mais on veut travailler ici. On ne connaît personne, on s'est dit, sur les conseils d'Anna, que vous pourriez nous donner un coup de main pour trouver. Vous connaissez peut-être une exploitation qui aurait besoin d'un coup de

main ? D'un endroit où dormir ? Le vieux n'écoutait pas : et Anna, comment elle va ? Qu'est-ce qu'elle devient ? Elle travaille avec un ami, Philippe, libraire à Moulins. Ah… et pourquoi vous ne travaillez pas avec lui, alors ? ça vous irait bien, non ? Justement monsieur Rempart, on cherche à changer, on cherche quelque chose de plus… rural. Il a avalé son verre d'un coup et s'est resservi : rural, j't'en foutrais oui, du rural. Paysan, campagnard, c'est pas rural ! Rural c'est bon pour les urbains, tiens ! Vous êtes urbains, ou villageois, bourgeois peut-être ? Le « monde rural » vous emmerde ! Vous voulez de la terre ou du terrain ? Vous voulez une ferme ou une exploitation ? Vous voulez des poules ou un élevage ? Monsieur Amédée, l'a coupé Jean, on veut rien du tout, on veut pas de tout ça, on veut vivre ici. On a quitté la ville, c'est pas pour posséder un lopin de terre, c'est pour le vivre, le sentir et le tenir sous ses pieds. S'arracher au béton. Comment tu t'appelles mon garçon ? Jean. Et bien Jean, c'est de la belle parole, ça. C'est comme une tapisserie de petites fleurs dans mon étable : ça sert à rien. Suivez-moi.

Amédée s'était levé d'un bond, sans difficulté cette fois-ci, grâce au vin rouge, certainement. Il a traversé la cour et nous a ouvert l'étable d'un coup de pied maîtrisé. Il faisait plutôt sombre, j'ai mis du temps à m'habituer à la demi-obscurité. L'étable semblait vide, mais j'entendais une vache meugler. Et un cochon couinait dans son auge, sur la droite. J'ai levé les yeux et je l'ai vue : la tapisserie de petites fleurs qui couvait le pan de mur de l'étable. Un peu vieillie, écornée dans le bas, mais toujours claire, lumineuse, presque phosphorescente. Je peux rien vous donner d'autre, mais si vous le voulez, vous pouvez dormir ici. J'ai plus la force de m'occuper de tout. Je vous apprendrai, vous m'aiderez. Mais attention, plus question de parler de Vasserre avec moi. Vous le laissez à Moulins où Dieu sait où. Qu'il crève !

PARTIE DEUX

Muets comme des cailloux blancs

Nous avons passé plusieurs mois à retaper l'étable d'Amédée. Elle avait besoin d'un grand nettoyage et il avait fallu refaire l'électricité ainsi que les enclos réservés aux animaux. Il voulait séparer les bovins des porcins, et ç'avait été un gros travail que de déplacer la porcherie dans le bâtiment d'à côté. Nous n'étions pas trop de deux pour ce chantier car Amédée, du haut de ses soixante-quatorze ans, peinait dans les activités de force. Il ne voulait pas l'admettre, mais en plus, sa vue baissait considérablement. Il ne pouvait presque pas travailler le soir et je me demandais comment il ferait cet hiver pour nous accompagner dans l'étable.

Nous logions tous les trois dans la grande maison en pierre qui faisait face à la ferme. J'avais une chambre assez vaste qui donnait sur un grand champ de céréales et Jean une plus petite de laquelle il pouvait regarder la basse-cour, ou plutôt ce qu'il en restait. Nous avions chacun un lavabo dans la pièce et la salle-de-bains, très rudimentaire, se trouvait au rez-de-chausée, à côté de la chambre d'Amédée. Le matin, nous nous levions très tôt, avec le soleil qui brillait généreusement cet été-là, et nous nous retrouvions dans la cuisine pour prendre un café et un solide petit-déjeuner. Nous partions ensuite au travail, Jean et moi à l'étable, surtout les premiers temps, pour la nettoyer et effectuer les travaux d'amélioration tandis qu'Amédée soignait les poules. Amédée nous avait appris à travailler sans perturber les animaux, car il connaissait les gestes qui apaisaient et les paroles rassurantes si bien que je pouvais très naturellement me pencher sous une vache pour récurer une bonde d'évacuation obstruée sans perdre mon sang-froid ni regarder toutes les cinq secondes en direction de la sortie la plus proche. Pour le moment, Amédée n'avait plus que deux laitières en bonne santé. Elles passaient la journée dehors mais nous les rentrions tous les soirs, comme des canards, par peur des voleurs. Cette crainte du vol nous avait paru assez normale même si nous ne voyions quasiment jamais personne autour de l'exploitation. Le lait, c'est Amédée qui le revendait à la ville, dans sa camionnette brinquebalante. La trayeuse n'était pas de première jeunesse mais Amédée en prenait soin et nous avait montré comment la dépanner, la flatter elle aussi, pour qu'elle fournisse ce précieux jus blanc qui écumait. Vers midi nous nous retrouvions à nouveau dans la

cuisine, Amédée avait eu le temps de faire quelques courses et de préparer un repas. Comme il avait fait très chaud cet été, nous prenions notre temps pour boire le café et, il faut bien le dire, cuver le vin rosé qu'il nous servait généreusement. Un vigneron passait une fois tous les trois mois nous déposer un ou deux tonneaux de vin et quelques bouteilles choisies, pour les grandes occasions. La maison disposait d'une cave immense, voutée et très basse, difficile d'accès. Il fallait sortir par l'arrière et descendre des marches en pierre adossées à un ancien puits, se pencher et pousser la lourde porte en bois. Il n'y avait qu'une ampoule centrale pour tout éclairer et on entendait en l'allumant le bruit des mulots se carapater sous les caisses en bois. Le vin était stocké sur des grumes, à mi-hauteur, et les casiers à bouteilles étaient également suspendus. La cave était régulièrement inondée et avec les bestioles qui y vivaient, il était difficile d'y remiser autre chose. L'après-midi, nous le passions à retaper la porcherie, une construction basse en pierres et moellons dont le toit en tôle s'était effondré l'année passée. Nous avions consolidé les poutres, recomposé un toit de tuiles et reconstruit des boxes à l'intérieur, pour que les cochons retrouvent leurs aises avant l'hiver. Amédée soignait les bêtes et nous montrait comment faire pour nourrir ses pensionnaires. Le soir, enfin, nous prenions un verre dans la cour, avec des glaçons, en prenant quelques notes pour le lendemain. Nous étions restés des urbains de ce point de vue-là : nous continuions à avoir un agenda, des listes et des priorités, comme dans n'importe quel métier de bureau.

Alors les gars, ça vous convient comme travail ? Amédée nous astiquait tous les jours avec cette phrase qu'il jetait ironiquement. Nous lui répondions invariablement : et vous, Amédée, ces nouveaux pensionnaires, vous les soignez bien ? Nous étions plutôt satisfaits de nous voir installés si facilement et que la cohabitation ne pèse à aucun de nous. Je ne ressentais pas les contraintes liées à l'isolement ou au rythme, somme toute assez dense, de notre activité. Jean ne se plaignait pas, nous parlions assez peu sinon pour échanger des informations utiles. La ferme était grande et il arrivait que nous ne nous voyions pas de la matinée ou de l'après-midi. En effet, lorsque Jean s'occupait de remettre en état la porte de l'étable et de nettoyer la paille, je me chargeais de tirer les câbles électriques pour installer de nouveaux néons dans la porcherie. Nous travaillions chacun dans notre coin, dans un silence laborieux et réparateur.

Amédée avait été très malade l'hiver précédent et il s'en était remis difficilement durant le printemps. Il avait dû se séparer de quelques vaches, vendre une bonne partie de

ses poules et surtout, il n'avait pu labourer ni semer le grand champ de céréales que je voyais en jachère depuis la fenêtre de ma chambre. Avec l'argent des vaches et des poules, il achèterait du fourrage en prévision de l'hiver prochain. Il faudrait néanmoins faucher les herbes folles et disparates qui avaient poussé pour les remiser en meules dans la grange. En plus du vieux tracteur Porsche qui ne servait plus qu'à lever et transporter la paille, Amédée avait un gros tracteur pour le labour. Alors qu'il n'avait jamais conduit de véhicule à moteur, c'est Jean qui en prit les commandes, sur les conseils avisés d'Amédée. J'étais en train de fixer les bardages sur le toit de la porcherie quand je les ai vus sortir de la grange pour la première fois. Jean était plus sérieux que jamais et jà ses côtés Amédée jubilait, debout en équilibre sur le rebord du véhicule. Quelle équipée ! Après quelques tours et demi-tours, Amédée laissa Jean seul à bord et repartit rafistoler la grille de la basse-cour. Jean se débrouilla tout seul et très rapidement réduisit le champ d'herbes en morne plaine. Je l'aidais alors à rentrer dans la grange, ravi de cette nouvelle possibilité. Alors Jean, on prend goût au volant ? Tu l'as dit ! C'est formidable, tu es si haut dans la cabine, tu vois la poussière dans le rétroviseur et au loin devant les herbes qui s'agitent au soleil. Par contre il fait une chaleur à crever là-dedans… Tu sautilles sur le siège mais malgré les trous, les bosses, je t'assure, c'est loin d'être aussi plat que ça en a l'air, tu maintiens le cap. Tu vas pouvoir passer essayer la 309 un de ces jours, c'est une sorte de tracteur aussi, version mais au ras du sol !

Lors de notre première rencontre à la ferme nous avions conclu un arrangement avec Amédée : nous l'aidions, il nous logeait et pour le reste, nous ferions en fonction des recettes. Amédée vendait ses œufs et son lait à un fromager du bourg, et quand il avait autre chose, légumes, céréales, volaille, lapin… il s'adressait à des voisins pour en tirer un peu d'argent. Sur le chemin du retour vers Moulins, j'étais un peu hésitant encore, car la ferme n'était pas en bon état et je craignais que nous ne nous engagions dans une parenthèse agricole très, trop précaire. Tu as vu l'état de la maison, Jean ? Tu crois qu'on pourra y vivre sans trop regretter le confort minimal auquel nous sommes habitués ? Et cette basse-cour, tu t'y vois en train d'aller chercher les œufs ? Ecoute, on verra bien, il faut qu'on s'installe, qu'on voit à quoi ça ressemble. Le vieux est un peu bizarre mais on arrivera toujours à s'en accommoder. Ce qui me plaît c'est qu'il y a du travail et que je vois où ça va nous mener. La grange, là, je sais pas trop à

quoi ça ressemble dans d'autres exploitations mais je comprends facilement ce qu'elle ne doit pas être : sombre, sale, en désordre. Le bâtit, donc, on peut l'améliorer, je le sens, et le vieux a besoin de nous, ça crève les yeux. Pour les animaux, la volaille, les champs, c'est sûr, j'y connais rien mais c'est ce vieux qui va nous apprendre. Avec son air bougon, ses manies de paysan taiseux et aigri, mais en fin de compte il va nous transmettre ce qu'il a accumulé de savoir-faire pendant toutes ses années. Il n'a plus le choix et ça se voit dans ses yeux. C'est sa fierté qui est en jeu, tu vois, il peut plus tenir sa ferme comme il voudrait alors qu'il *sait* encore comment faire.

Quand nous étions rentrés chez Philippe, Anna était déjà là car elle avait expédié les colis de la journée. Alors les gars ? Vous êtes allés chez Amédée ? Il vous a donné des conseils ? Des conseils, pas encore, mais on y retourne demain, pour aménager un peu l'étage de la maison. Pourquoi l'étage ? Vous… vous allez faire des travaux chez lui ? Des travaux, un peu, et surtout il nous a proposé de venir travailler dans sa ferme, l'aider à la maintenir en état, s'occuper de bêtes, préparer les semis, que sais-je ? On a trouvé, quoi ! Merci Anna, je ne crois pas qu'on aurait pu trouver plus simple. Et il vous paye ? J'ai hésité un peu à lui répondre car je savais d'avance que ma réponse n'allait pas lui plaire. Non Anna, il nous loge, on l'aide, on partage. Mais ? comment vous allez vivre ? comment… ? Je peux appeler mon oncle, le vieux Amédée il est plein aux as, il peut bien vous payer quelque chose, c'est incroyable, d'être aussi… Anna, ça va très bien comme ça, tu n'en dis pas un mot à ton oncle. Ou plutôt si : tu le remercies bien de notre part. A l'occasion, tu nous donneras son adresse qu'on lui envoie un petit mot mais surtout tu ne lui dis rien à propos d'Amédée. Tu n'as qu'à lui dire qu'il nous a trouvé du travail dans le coin, pas la peine de préciser qu'on bosse chez lui.

La discussion a continué dans la soirée, Philippe et Anna avaient beaucoup de réticences à nous voir partir sans contrat, sans filet, sans salaire surtout, dans une expérience aussi étrangère à leur mode de vie. J'ai compris que leur bienveillance de la veille avait disparu et qu'ils prenaient notre décision non plus pour un passe-temps sympathique voire touristique, mais pour une entreprise de démolition de leur propre existence, une menace contre leur confort urbain. Jean a tenté de les distraire en se moquant de leurs habitudes mais son initiative a eu l'effet inverse et nous avons fini par nous assaisonner copieusement au dessert avant de nous réconcilier devant un verre de marc de champagne. Parce qu'après, c'est plus du marc de champagne que

vous aurez, mais de l'eau de vie à la couleur trouble et au goût terreux ! Le ton était donné…

Le lendemain nous sommes retournés à la ferme. Amédée nous attendait dans la cour, feignant de retaper le portail. Il était clairement impatient de nous installer et j'ai vu dans ses yeux comme un soulagement lorsque j'ai engagé la 309 dans son allée. Il ne croyait sans doute pas tout à fait que nous reviendrions. Il avait un peu dégagé les pièces de l'étage, balayé la salle du bas. Nous avions chacun de notre côté réussi le test de l'autre. Jean et moi étions passés outre son attitude bourrue et lui, il avait fait l'effort d'adapter un peu son logis à notre arrivée. Nous avions rapidement vidé la voiture, investit les grosses armoires de nos chambres et, d'un geste machinal, tâté les matelas. Comme si on pouvait tester un matelas en pressant sa main dessus… En tout cas nous avions l'air réjoui et Amédée nous a appelés pour prendre un café dans la cuisine. Puis nous avons discuté toute la matinée des différentes occupations qu'il souhaitait. Il avait lui-même préparé une liste de son écriture maladroite, sur bout de papier de brouillon. Et bien, vous nous avez bien préparé le travail ! J'aurais dû rajouter une ligne, jeune homme, en tout premier : tu me vouvoies encore et je te tue ! Et il s'est fendu d'un rire de tuberculeux qui nous a également entraînés. D'accord Amédée, comme tu veux, et on commence par quoi ? Le gros chantier de l'été, c'est la réfection de l'étable et de la porcherie, pour que les bêtes passent l'hiver au sec. Mais on va commencer par un tour de ferme, on prendra le tracteur pour aller jusqu'au pré des Vernes, je vous montrerai comment nourrir les poules, et il sera temps de donner à manger aux cochons et de traire les vaches. Comme ça vous aurez un aperçu du quotidien. Ça vous va ?

Nous avons donc fait un tour complet de l'exploitation. L'étable qui était sombre et venteuse, la porcherie dont le toit s'était écroulé suite à la tempête de l'année précédente, la grange où était stocké le foin et le tracteur, un petit silo à grains, le puits avec l'abreuvoir pour les vaches, la basse-cour avec le poulailler un peu délabré dont une partie n'était plus utilisable, et les clapiers à lapin, en béton, qui étaient vides. Pendant tout ce petit tour, le chien d'Amédée, nous avait péniblement suivis. Il s'appelle comment ton chien ? S'appelle César, mais il répond pas à son nom : l'est complètement sourd maintenant. Il a quoi, quinze ou seize ans. Il a vieilli lui aussi. Tu aimes les chiens, Jeannot ? Jeannot ? Tiens, je me demandais combien de temps Jean accepterait de se faire appeler comme ça ! Oui, enfin, j'en ai jamais eu. Je te dis

ça, Jeannot, parce qu'il faudra bien en trouver un autre, c'est important un chien, pour la ferme.

Crevard.

C'est le nom qu'on lui a donné. Pour s'amuser, le soir où on est allé le chercher, et ce qui devait n'être qu'une plaisanterie n'a pas cessé de coller à la réalité. C'était dans une ferme au nord de la nôtre, une ou deux semaines après notre arrivée. Amédée avait eu vent d'une portée. Trois chiots noirauds, bruyants et rustiques. On avait pris la 309, Amédée à l'arrière, et je conduisais sur ses indications laconiques. Dans un coin ombrageux de l'étable, une chienne luisante gardait ses petits qui jouaient dans la poussière de l'été. Le fermier qu'Amédée connaissait voulait lui vendre mais Amédée s'est débrouillé je ne sais comment pour repartir avec le chiot en l'échangeant contre une poule vivante et un litron. C'est Jean qui m'a raconté : il l'a eu à coups de bavardages, t'as vu ça ? Il l'a pris dans un coin, et il l'a assommé de questions et d'anecdotes. L'autre a voulu s'en débarrasser, il a dit ok pour le vin et la poule et Amédée a gagné. On est donc repartis chez nous avec le plus noir de la portée. C'est Amédée qui l'a choisi et on l'a laissé faire. J'imagine qu'il voulait perpétuer une tradition.

Notre chien-sans-nom a sauté de sa caisse dès l'arrivée à la ferme et a foncé vers César qui l'a reniflé d'un air triste. Il avait compris que son remplaçant arrivé, il ne lui resterait plus longtemps à traîner par ici. Mais il savait sans doute qu'il aurait désormais droit de dormir à l'abri, laissant la garde à l'impétueux que nous avions rapporté. Le soir, nous avons discuté du prénom. Amédée avait un principe : un nom court, deux syllabes qui claquent pour l'appeler et le retenir. Pollux ? Noiraud ? Staline ? Bonne idée, Jean, ou Musso, peut-être ? Cerbère ? « un chien d'enfer ». Astor ? et pourquoi pas Castor ? Hulac ? Pompée ? Astrée ? Milou ? Non, trop noir. Jean-Paul ? Pas de noms humains, car quand on gueule dessus, faut pas vexer le voisin ! Blacky ? Pas de nom anglo-trucs, ou alors je vote pour Starsky ! A la fin de la deuxième bouteille, Jean s'est énervé un peu tout seul, comme ça lui arrivait quand il était soûl, il s'est approché de la porte et a crié : crevard, crevard, CREVARD ! La nuit était encore chaude, noire à l'extérieur, des moustiques à l'intérieur. Le chiot a accouru immédiatement, en sautant sur Jean. Crevard, crevard, crevard ! Le chien, déjà costaud, a renversé Jean dont l'équilibre éthylique était fragile, en lui lapant le visage

à grands coups de langues. Crevard, crevard, crevard ! Amédée, qui avait d'abord pris peur en voyant Jean se lever et se mettre à crier, riait désormais à pleine gorge en criant à son tour : crevard, crevard, crevard !

Avant la fin de l'été, la porcherie fût prête à accueillir les cochons. Nous étions émus de les faire sortir de leurs anciens quartiers et les voir prendre leurs aises dans les nouvelles loges rénovées. Il y en avait quatre dont trois étaient vides pour le moment. La prochaine foire, les gars, faudrait penser à vendre le gros, là, et à prendre une paire de truies, un verrat aussi. On va pas laisser la porcherie à moitié remplie. Amédée regardait les boxes en se frottant la tête, fierté retenue. Il bichait. Et moi aussi j'en étais fier.

Après ça, Jean et moi avons continué la remise en état de l'étable. Je voulais récupérer l'espace dédié aux cochons pour agrandir l'endroit qui servait à soigner les vaches et à stocker le lait en attendant qu'il soit récolté. La pièce actuelle était exiguë, propre mais usée, la faïence rayée par les sabots et les étriers était d'un autre temps. Un jour que nous cassions les anciennes loges des cochons, j'ai demandé à Jean s'il se faisait à ce nouveau métier. Un métier, tu dis ? Pour moi c'est bien plus que ça : c'est un état. On est là, au milieu des bêtes, et on regarde la terre comme une promesse. Quand je regarde le ciel aujourd'hui, je vois le lendemain : du vent, de la pluie, l'odeur des poules ou le goût de la luzerne qu'on va ramasser. Et les gens, ça te manque ? Les gens, non. Les amis, un peu. Enfin, je dis pas ça pour toi. J'ai reçu un texto d'Arthur avant-hier : c'est la rentrée dans quelques jours. Il pense à nous. J'ai répondu qu'on avait trouvé du travail dans une ferme. Il faudrait qu'on l'appelle un de ces jours. Et toi ? Tu as des nouvelles de Caroline ? Elle m'a appelé avant-hier elle aussi, c'est marrant, non ? J'étais à la fontaine, en train de remplir l'auge. J'étais en plein soleil et j'avais la Gudule qui me poussait pour boire. C'était pas trop le moment alors j'ai pas dû être grandiose. Elle m'a semblé un peu inquiète, je sais pas, j'ai eu l'air énervé. Je lui ai dit qu'on avait trouvé une bonne place dans un village. Mouais. Mouais, pas de quoi leur donner envie de passer nous voir ! Carrément !

Rémi était le plus fidèle de nos amitiés téléphoniques. Il avait le chic pour nous appeler au bon moment, dans un repli de l'activité, tombant alternativement sur Jean ou sur moi-même. Nous discutions de bonne grâce et toujours très sincèrement, de nos existences chamboulées. La nôtre, nouvellement agricole, humide et fertile, mais aussi la sienne, assombrie par sa séparation d'avec Marine. Il ne cherchait pas à nous mentir et nous racontait, sans honte ni fierté, à quel point il était ingrat avec elle, rentrant tard,

parfois éméché, souvent énervé, gueulant contre elle qui ne l'avait pas mérité. Tu comprends, Jean, enfin, je ne sais pas, je me comporte comme un connard avec elle. Je le sais pertinemment, je tiens à elle pourtant, et voilà que je fous tout en vrac, pour des conneries. Je crois qu'elle ne voulait pas partir pour ne pas me laisser cette facilité. Alors quand je lui ai dit que je me cassais, elle m'a souri faiblement, soulagée, mais pas pour elle, non, j'ai vu de la pitié dans ses yeux. Tu vois, de la pitié. Et ce regard, là, je le porte encore dans mon cœur, quel con je fais.

Au fond, pourtant, je crois que j'aurais bien aimé voir Caroline, ou Arthur, ou Hélène, enfin n'importe qui, venir au portail de la ferme, et passer une journée avec nous. Mais les inviter, leur dire de venir, pas question. Déjà, nous n'étions pas chez nous. Amédée nous laissait toute la place dont nous avions besoin, et il y en avait, mais nous restions des locataires ou plutôt des domestiques. Avec tout ce que cela comportait de servitude et de proximité. Ensuite, nous avions du travail, beaucoup de travail. On verrait cet hiver, mais pour l'instant, il fallait travailler dur pendant qu'il ne pleuvait pas, que la terre était meuble, que la paille était sèche. Je ne l'ai pas dit à Jean, mais j'avais renvoyé un message à Caroline pour m'excuser de la sécheresse de notre conversation. Je ne ressentais plus la même angoisse en pensant à elle. La pensée, douce, de notre dernier rendez-vous, me donnait envie de le reproduire et non plus de le fuir. Je ne me sentais plus retenu par un fantôme amoureux et désastreux. Dans les yeux de Caroline, je voyais désormais un coucher de soleil plutôt qu'une flamme vorace. Je rêvais moins, et surtout moins douloureusement. Je ne pleurais plus en y repensant, je me couchais épuisé, les muscles brûlants, je lisais peu et m'endormais mollement. Pourtant, j'avais l'occasion tout au long de la journée, seul à la tâche ou à peu près, de penser, repenser à ce que nous étions devenus, à ce que j'avais perdu, retrouvé, à ce qui me rattachais à avant, à ce que j'aurais pu faire de plus ou de moins. En rentrant dans la cuisine pour me rafraîchir aux côtés de Crevard et de César, le soir tard, lorsqu'Amédée était déjà rentré faute d'y voir suffisamment clair dehors, mon esprit était labouré, retourné, sans plus une trace de culture qui ne soit réduite en pièces. Je m'asseyais sur le banc qui faisait face à l'entrée, je me servais un verre de rosé en silence et je demandais à Amédée s'il avait vu Jean. Je buvais et je ne pensais déjà plus à rien.

La plupart du temps, c'était Amédée qui partait faire des courses. Il avait un circuit bien rôdé, passant de fermes en petites épiceries, il savait où un cochon était abattu, où les fromages étaient bon marché, si la fermière lui devait un service ou si le garçon de la quincaillerie lui avait promis des pommes de terre. Il terminait par prendre de l'essence dans une grande surface et achetait ce qu'il n'avait pas trouvé. De ses longues pérégrinations il revenait avec la camionnette chargée à ras bord. Nous mettions les cagettes de fruits et de légumes au frais, dans une partie de la cave que j'avais réaménagée pour la protéger des rongeurs. Mais quelques fois, nous devions descendre nous-mêmes au village pour prendre un peu de beurre ou du café. Nous avions pris l'habitude de nous arrêter dans un troquet de la grande rue. Une salle rectangulaire classique, le comptoir massif au milieu et sur le côté une porte qui donnait sur la terrasse bétonnée à l'arrière de la boutique. C'était un bistrot de famille, tenu par Jean-Mi depuis la mort de son oncle, et qui allait bientôt laisser la place à son fils, Medhi. A part lui, nous étions la plupart du temps les plus jeunes de l'assistance, et cela nous avait rapprochés. Les vieux qui tenaient le comptoir ne parlaient pas à Medhi, trop jeune, trop arabe pour eux, et préféraient leur Jean-Mi. Mais ils oubliaient que Jean-Mi était un pied-noir juif qui s'était marié avec une arabe d'Oran. La belle Samira, dont on voyait une photo encadrée au-dessus de la bouteille de Pastis, lui avait donné Medhi et Salima, avant de mourir d'un méchant cancer des poumons il y avait de cela quatre ou cinq ans. Medhi savait que ces mêmes petits vieux acariâtres et rétrogrades ne feraient plus la fine bouche lorsqu'il s'agirait *d'en reprendre, un, juste un verre* et qu'il serait le seul à les servir. Bref, nous étions les nouveaux de la bande et s'il n'était pas question d'un bonjour, nous faisions leurs choux gras. Sachant que nous étions chez ce « vieux fou d'Amédée », il y avait de quoi alimenter leurs digressions d'après-midi.

Medhi, tu nous sers deux demis bien frais ! Comme nous ne buvions plus de bières depuis que nous étions à la ferme, venir au bistrot était toujours l'occasion de s'humecter les lèvres de mousse légère et se tapisser le palais du liquide blond et amer d'une Pelforth. Humm, cette foutue première gorgée, quel effet… On a encore eu une bonne journée, non ? On ira chercher l'attelage du père Michon demain, c'est ça ? Ouais, c'est ça, car la foire c'est la semaine prochaine. Comme il n'y avait presque personne ce soir-là, Medhi s'est approché de nous : les gars, vous allez à la foire ? Si vous avez la place, vous me ramèneriez une paire de poules ? Je vous laisse choisir, me faudrait deux pondeuses pour chez moi. Ok, Medhi. Au fait, c'est pour bientôt,

non ? Ouais, mon paternel termine son trimestre et il me laisse la baraque ! Il en a marre de toute façon, et il a mal au dos donc il risque pas de remettre les pieds derrière le comptoir tous les quatre matins. Vous avez discuté un peu, pour changer des trucs, la déco, les prix ? Ouais, j'aimerais bien changer un peu la terrasse, et proposer à manger aussi, on me le demande, tu vois, et à part des sandwichs, on n'a pas grand-chose. Je voudrais rajouter des plats de charcuterie, de fromage, quelque chose de simple, pour attirer des jeunes, et surtout pour qu'ils restent un peu plus longtemps au bar. D'ailleurs, je vous remets ça ?

Medhi nous a resservi chacun un demi et s'est servi un galopin pour lui-même. De toute façon, faut pas changer tout de suite. Les habitués, ils me connaissent mais ils m'aiment pas. Je vais en baver au début, alors vaut mieux pas les bousculer. Sinon, avec leurs langues de, ouais, leurs langues de pute, ils vont dégoûter la clientèle. Un an, donc, et après je verrais. D'ailleurs, j'aurais peut-être besoin d'un coup de main. On m'a dit que vous bossiez bien, non ? Amédée est content de vous on dirait… Il a l'air rajeuni, je sais pas ce que vous lui faites, mais quand il vient ici, il papote, tranquille, finie l'histoire de sa femme, Georgette, il en parle presque plus. Faudrait peut-être lui dire de changer de veston et de casquette, l'aurait l'air moins péquenot. M'enfin, je dis ça, je vais pas me marier avec lui, hein !

Amédée avait l'air moins usé que lorsque nous étions arrivés chez lui, c'était vrai. J'avais mis sur le compte de l'été le fait qu'il ait pris des couleurs, mais c'était vrai qu'il marchait d'un pas moins lourd aussi. Et il était plus bavard, plus enjoué de manière générale. Quand nous sommes rentrés du bistrot, il nous avait préparé un gros gratin de fenouil avec du lard. A table, les gars ! Jean, sors les assiettes, et toi, va chercher un pichet de rosé. Il ne nous avait jamais parlé de sa femme, et il n'y avait plus aucune trace de présence féminine dans la ferme. Quand je suis revenu, j'ai osé poser la question : dites, Amédée, vous avez eu une femme, non ? Elle était comment ?

Ah. Oui, j'ai eu une femme, merveilleuse. L'est morte trop tôt, vraiment. Elle m'a laissé bien con, le cul dans la terre, un putain de matin d'hiver. Il prononçait ces mots durs qui ne lui ressemblaient pas avec amertume mais sans violence. Elle avait chopé une infection, un sale truc, à nourrir les poules un soir de grêle. Elle a glissé dans une flaque d'eau gelée, je l'ai pas entendue tomber, elle a dû rester une bonne demi-heure, va savoir si elle était consciente. J'étais à l'étable, avec la trayeuse, j'entendais rien du tout. Quand je suis ressorti, la grêle s'était arrêtée mais il pleuvait encore dru. Je l'ai vue étendue de tout son long, le fichu de travers, la blouse souillée, ah, j'ai bien cru

qu'elle était morte. Je l'ai traînée dans la cuisine, elle a ouvert les yeux, avec la chaleur, ça allait mieux. On a cru que ça allait, elle s'est remise au travail le lendemain, elle toussait, mais c'était l'hiver, alors, tout le monde toussait. Ça a été très vite ensuite, le médecin est venu quand même, il a dit que c'était un virus, une grippe, je sais pas. Elle avait toujours froid, une fièvre à te brûler les sangs. Et puis des plaques rouges sur tout le corps. Mais ça, elle l'a dit trop tard au médecin. Enfin, la toux est devenue insupportable, et elle s'endormait toute seule devant le feu. Un matin, ce putain de matin, elle ne toussait plus. Je me suis dit, c'est con, c'est justement ce matin qu'il vient, le docteur. J'avais deux fois plus de travail alors je suis pas monté la voir, je suis sorti traire les vaches et voir les poules. Quand je suis revenu, le médecin était déjà là et il m'a dit qu'elle respirait plus du tout. Que c'était fini. Ah je m'en suis voulu ! La laisser comme ça, mourir dans sa toux, et toute seule. Alors après, évidemment, c'était plus pareil. Enfin, c'est la vie qui continue. Vous êtes jeunes, allez, vous avez bien le temps de connaître tout ça.
Jean m'a regardé doucement en resservant un verre de rosé à Amédée. A votre santé et à son souvenir alors…

A trois dans sa camionnette, avec la remorque qui grinçait et le cochon qui couinait pendant tout le voyage, je m'en souviendrais… Mais le retour avait été pire encore car nous étions chargés davantage avec les truies, le verrat et les quatre cages à poules, le jour tombant et notre Amédée un peu éméché par les « discussions » avec les forains. Nous avons fini par nous arrêter sur le bord de la route et j'ai pris le volant car il faisait vraiment trop sombre. Amédée s'est endormi profondément pendant la petite heure qui nous restait. La journée avait été éprouvante et j'étais content de retourner à la ferme même si je savais que nous ne pourrions réellement nous coucher que très tard, il fallait encore traire les vaches et surtout installer notre nouveau bétail dans la porcherie. Les poules en revanche pourraient attendre un peu, avec du grain jeté dans leurs cages. Pour me maintenir éveillé, Jean me parlait doucement. Tu sais, j'ai commencé à écrire un roman. Un truc un peu décousu sur une jeune fille à la robe légère et qui passerait de villages en hameaux à la recherche d'un beau jeune homme dont elle aurait vu une photo jaunie dans le grenier de ses parents. Une sorte de conte fantastique en somme. J'ai bien avancé mais c'est encore trop tôt pour te le faire lire. Et puis c'est pas ça le plus important. Comment ça t'es venue, cette idée ? Justement.

L'idée. J'ai trouvé dans ma chambre, dans le fond de la grosse armoire, une énorme valise de souvenirs. Elle était cachée sous une planche dont je voulais me servir pour me faire une petite table d'écriture. La planche était d'un bois plus clair, c'est pour ça qu'elle avait attiré mon attention. C'est quand je l'ai ôtée que j'ai vu la valise. A l'intérieur, il y a plusieurs paquets de photographies, parfaitement ordonnées mais qui n'ont rien à voir entre elles, des papiers d'identité qui datent de la guerre, mais aucun au nom de Rempart, des chapelets, une petite bible, des bijoux en fer argenté, rien de valeur. Il y a aussi un carnet écrit en allemand je pense, mais très difficile à déchiffrer, c'est une écriture longue, très serrée et le papier est tâché. Je devrais demander à Amédée ce que c'est mais j'ai peur qu'il refuse de rien m'en dire, ou pire, qu'il le prenne mal car j'ai fouillé un peu plus que je n'aurais dû. Tu crois, Jean ? Enfin, c'était dans ta chambre, c'est pas comme si tu l'avais trouvé sous son lit à lui. Oui, enfin, c'est-à-dire que j'ai bien inspecté la valise en question et que j'ai arraché le fond car j'avais l'impression que quelque chose y était caché : trois liasses de billets d'époque !

J'avais dû dériver légèrement sur la bande de gravillons car la camionnette a dérapé lorsque j'ai redressé le volant. L'attelage a grincé, les cochons ont grogné et on entendait les poules battre des ailes à tout rompre. Amédée en revanche n'avait pas bougé d'un poil, il écrasait lourdement, à moitié courbé dans son siège inconfortable.

C'est dingue ! Il faudrait quand même lui demander, peut-être discrètement, s'il sait d'où elle vient, cette valise. Oui, mais c'est pas tout : dans le fond de l'armoire, il n'y a pas que cette valise. C'est ça qui m'a mis la puce à l'oreille : il y a de chaque côté deux sacs en toile de jute avec dans l'un des grenades et dans l'autre un pistolet, un Luger, emballé dans un papier journal. Ah, en effet, ça se complique…

Nous sommes arrivés sans encombre à la ferme, Amédée s'était réveillé un peu avant Dompierre, l'air de rien, et me donnait des indications comme s'il n'avait pas fermé l'œil du voyage. J'ai débarqué les cochons qui se sont rués sur leurs auges tandis qu'Amédée est allé traire les vaches avec Jean. Les poules ont rejoint leurs congénères, sauf celles promises à Medhi.

Le lendemain matin Jean et moi devions nous occuper de labourer le champ à l'arrière de la ferme pour le préparer à l'hiver. Amédée repartait à la ferme des Michon pour leur rendre l'attelage et faire une tournée chez les épiciers des villages avoisinants : les poules avaient été généreuses ces derniers temps. Jean m'a montré la valise et les deux sacs de toile. Notre imagination sautait de photos en photos, tentant de déduire l'une de l'autre. Pourquoi Amédée avait-il une arme, vraisemblablement

allemande, dans cette armoire ? Les photos étaient très variées et certains visages revenaient sur plusieurs clichés, à différentes époques. Il y avait au moins deux mariages, un baptême ou une communion, plusieurs scènes dans un grand jardin ensoleillé, des photographies officielles, le sabre à la main, ou scolaires, devant un pupitre pour les enfants. Aucun papier d'identité ne portait le même nom. C'était plutôt de jeunes gens, tous nés entre 1921 et 1936, domiciliés à Nevers, Moulins, Vichy ou d'autres villages de Bourgogne. Maintenant que je partageais avec Jean ce secret, je me sentais comme lui dans une drôle de disposition. J'avais l'impression de trahir Amédée tout en voulant en savoir davantage. Je voulais connaître la réponse sans lui poser la question, l'amener à tout nous raconter sans faire allusion à la valise. Ecoute, Jean, il faut le lui demander, ce soir. Sinon, de quoi on aura l'air dans une semaine, un mois ? On lui dira : au fait Amédée, j'ai fait du rangement dans l'armoire il y a un an et j'ai trouvé une valise, avec des photos, une arme de poing et des grenades, ça te dit quelque chose ? Non, vraiment, on va lui demander ce soir, qu'est-ce tu veux qu'il nous dise ? Qu'on n'avait pas le droit de ranger cette armoire ? Allez, retournons au hangar, faut atteler le tracteur.

Grosse journée de labour pour Jean qui pilotait le tracteur avec une bien meilleure précision que moi, tandis que je terminais de nettoyer le sol de l'étable. J'avais consolidé les boxes existants pour les deux vaches et ajouté trois cloisons supplémentaires dans l'alignement, en prévision de la venue de nouvelles pensionnaires. Le soir venu, nous avons entamé la discussion avec Amédée, autour d'une grosse omelette aux champignons et au lard. En rangeant des affaires, j'ai trouvé une valise dans le fond de l'armoire. Avec des photos.

Amédée n'était pas surpris. Il esquissait un sourire confiant, très serein et comme soulagé. Une valise tu dis ? Avec des photos et c'est tout ? Non, avec un Luger et des grenades aussi. Ah, oui, bien sûr, je vois. Vous vous demandez ce que ça fout chez moi, c'est ça ? Ben voilà, oui, on se pose la question. Ça va être un peu long à vous raconter mais on a le temps n'est-ce pas, la table n'est pas louée ! Cessez de me regarder comme ça ! On dirait des merlans frits ! Je vais pas vous dire que j'ai fait exprès, ça vous vexerait peut-être, mais quand j'ai préparé votre venue je suis retombé sur la valise. Je l'avais pas vraiment oubliée, non, mais je ne savais pas quoi en faire. Elle était en haut de l'armoire alors. Je l'ai replacée dans le fond, sous cette planche. Et j'y ai placé les grenades et le pistolet que j'avais gardés à la cave. Vous les avez trouvés, c'est l'essentiel.

C'était vraiment une sale année, je vous le dis, mais vous le savez aussi bien que moi, une sale époque même. On vivait déjà ici, mes parents, mon frère, moi et notre petite sœur. La guerre avait frappé dur, d'un seul coup. Mon père avait été mobilisé tardivement, démobilisé quasi immédiatement et réquisitionné pour aller travailler dans une usine à Clermont. Le bout du monde. Avec mon frère on restait à la ferme pour aider ma mère. On était dans la fameuse zone libre, mais surtout libre de dire oui aux gendarmes. Car par ici, c'était une bande de voyous qui nous menait la vie impossible en raflant toutes les provisions. C'était facile pour ces jeunes d'arriver toutes sirènes hurlantes dans les fermes, au volant d'un camion bâché, de sortir leurs fusils bien huilés et d'impressionner les femmes et les vieillards qui tentaient de maintenir les exploitations en état. Ils prenaient tout, les volailles à peine plumées, les sacs de grain, le lait, le beurre : pour la cause nationale ! Des petits merdeux plein d'arrogance, grisés par le mauvais vin qu'on leur refourguait et par le sentiment, le petit sentiment malsain que leur procurait le pouvoir de l'uniforme. Ils étaient fiers d'eux, de leurs armes luisantes, de leurs cheveux courts, des femmes qu'ils séduisaient brutalement. Leurs moustaches suintantes me dégoutaient et quand ils arrivaient en riant bruyamment, si ma mère ne m'avait pas retenu, j'aurais foutu le feu à leur camion. Nous n'avions pas la radio et les informations nous arrivaient tardivement. Notre mère ne voulait pas que nous allions au village, on n'avait plus de nouvelles de notre père et elle avait peur de perdre ses fils. Notre petite sœur, Sarah, souffrait de carences alimentaires plus que nous autres et nous faisions notre possible pour la nourrir au mieux.

Un soir, alors que des coups de feu retentissaient au loin, nous avons entendu du bruit dans la cave de la maison. Des bruits de pas et de verre pilé. J'ai pris la barre en fer qui servait à fermer la porte d'entrée et je suis sorti par l'arrière. Il fallait être prudent dans le noir, ne rien allumer pour ne pas se faire voir, et voir sans lumière, avant que l'autre ne vous voit. Les bruits se sont étouffés lorsque je me suis approché de la cave. Qui êtes-vous ? En réalité, j'avais la gorge nouée et je crois qu'aucun son n'est sorti de ma bouche. La seconde fois j'ai crié : sortez d'ici ou je tire dans le tas ! C'était du bluff complet car je n'avais pas d'arme. J'avais plus peur qu'eux mais l'un d'eux m'a dit de ne pas tirer. Il est sorti, un grand type, d'à peu près mon âge. Il m'a expliqué à voix basse qu'ils étaient un groupe de prisonniers arrêtés par la gendarmerie et qu'ils avaient réussi à s'enfuir à la faveur d'une attaque. On entendait encore des tirs

sporadiques et de temps à autres le vrombissement d'un avion. Il fallait faire vite et je les ai menés à la grange. Ils étaient cinq, trois garçons, deux filles. Ils portaient chacun une petite valise comme celle que tu as trouvée.

Je suis retourné à la maison. Je ne sais pas ce que j'ai raconté, mais je ne leur ai pas dit tout à fait la vérité. La confiance, alors, n'était pas une vertu, mais un risque bien plus grand que le courage. Ma mère m'a remercié en me serrant l'épaule d'un air fier et courageux tandis que mon frère m'a jeté un regard noir de jalousie. Le lendemain, les cinq étaient toujours là. Je leur ai apporté quelques vivres, pas grand-chose car nous étions à sec et qu'il fallait rester discret. Ils m'ont dit qu'ils avaient été arrêtés à différents lieux, je ne sais même pas s'ils étaient juifs, communistes, déserteurs, réfractaires… Le surlendemain, un convoi de la gendarmerie épaulé par deux soldats allemands en moto sont entrés à grand bruit dans la cour. Ils ont ouvert la porte de la grange avant même qu'on ait eu le temps de leur dire un mot. J'ai vu le grand type sauter du haut du toit et s'écraser dans un tapis de paille. Mes oreilles ont explosé dans la minute qui a suivi : ils ont fait feu sans sommation et l'ont abattu d'une rafale. Les autres se sont rendus sans rien dire et sont montés dans le camion bâché. Ils ont transporté le corps et l'ont balancé à leurs pieds en ricanant. Un des deux soldats allemands est venu vers nous quatre et nous a demandé nos papiers. Il les a regardé lentement, puis, dans un français excellent, m'a demandé de les suivre.

J'ai attendu plus de cinq heures avant qu'on ne m'interroge. Je préfère pas vous dire ce que j'ai entendu ce jour-là. La gendarmerie était comme un poulailler, ça piaillait dans tous les sens, ça piétinait, il y avait de la poussière partout. Nous avions été dénoncés, probablement par un voisin. Sur les murs sales du couloir il y avait des affiches de propagande et des avis à la population. Aider un fugitif c'était risquer la prison. Héberger des prisonniers c'était se condamner à mort. Pourtant, lorsque j'ai enfin été reçu par un officier de gendarmerie, on m'a expliqué que je pouvais rentrer chez moi, cette fois-ci. Le type ne comprenait visiblement pas la décision qu'il était en train de me lire au regard de ce qui m'était reproché. C'est quand je suis retourné, à pieds, à la maison, que j'ai compris. Ma mère était effondrée, en larmes, dans la cuisine. Elle a fini par me dire que des gendarmes venaient de prendre mon frère pour l'enrôler. Je n'y comprenais rien… Mon frère, avec ces voyous ?

Elle a fini par reprendre son souffle et m'expliquer que nous avions été dénoncés. Pour sauver ma peau et laver l'honneur de la famille, un ancien ami de mon père, un notable de Moulins, M. Vasserre, était intervenu auprès de la milice pour *arranger* les choses.

En échange du recrutement d'Armand, toutes les poursuites seraient abandonnées. En apprenant ça, j'étais furieux. Je lui ai crié dessus : et tu les as laissés faire, ces sagouins, ces salopards, ces ordures de bas étage ! Que va-t-il devenir, ton fils ? Une pourriture brune ? Un charognard comme ces… Je n'ai pas pu continuer longtemps, elle pleurait trop et j'ai senti que j'aggravais la situation plutôt qu'autre chose. Sarah pleurait aussi, assise dans un coin de la cuisine.

Nous n'avons eu aucune nouvelle d'Armand pendant plusieurs semaines, ni des prisonniers d'ailleurs. Nous avions repris le travail à la ferme, c'était dur, mon père était toujours à Clermont, il nous faisait savoir par courrier qu'il allait bien mais ne parlait ni d'Armand, ni de M. Vasserre. Ma mère ne parlait quasiment plus et l'ambiance à la maison était pesante. Un soir pourtant, Armand est arrivé à la maison, dans une voiture poussiéreuse qu'il a freinée brutalement dans la cour. Il arborait un uniforme brun et un calot. Il bombait le torse de ses dix-sept ans avec fatuité. Ma mère était ravie et l'a accueilli avec des effusions de joie. Nous nous sommes serrés dans les bras, sans beaucoup de chaleur, mais fermement. La fine moustache qu'il portait le vieillissait légèrement mais on sentait dans son regard quelque chose de naïf et de fuyant. Il nous a raconté par le menu en quoi consistait son nouveau *travail*. Il en était fier d'ailleurs, d'aller chez les gens, fouiller leurs armoires, sous les matelas, trouver des tracts, des indices insignifiants mais forcément suspects. Il prenait goût à l'esprit de camaraderie virile qui régnait dans leur compagnie. Je lui demandai si cela ne le gênait pas d'être si jeune parmi ces gens-là. Il m'a dit alors qu'il n'était même pas le plus jeune, qu'il se débrouillait bien, que son chef était si fier de lui qu'il serait prochainement proposé à l'avancement. Il pourrait alors mener de petites missions *punitives*, c'était le mot qu'il avait employé, contre les criminels du marché noir et les traîtres à la nation. Je reconnaissais difficilement mon frère et j'avais du mal à réprimer un haut-le-cœur permanent. Comment Armand, mon frère, avec qui j'avais jusqu'ici tout partagé, était-il devenu un pareil monstre ? Comment pouvait-il trouver du plaisir, car il en parlait avec satisfaction, dans la persécution ?

Il est reparti tard dans la nuit, aussi bruyamment qu'il était arrivé. Pour me montrer qu'il était devenu un homme, un vrai qui s'était affranchi de la tutelle féminine de ma mère, il avait bu son pichet de vin en fanfaronnant. J'étais stupéfait. Ma mère ne disait rien. Elle est redevenue mutique après son départ et nous n'avons jamais parlé vraiment de ce qu' il était devenu. Par les échos du village, j'appris ensuite qu'Armand et ses copains écumaient la zone en terrorisant la population. Ils entraient partout, à tout

moment, fouillaient un peu, buvaient beaucoup, raflaient des provisions et se comportaient en brutes avec les femmes qu'ils rencontraient. J'avais honte d'entendre son nom dans les conversations et de peur de le rencontrer au village, j'évitais d'y aller. Un jour cependant que j'étais allé à la pharmacie pour Sarah qui était tombée malade, je le vis dans la rue, à moitié soûl, et tenant par les épaules une femme plus âgée que lui, violement fardée. Ils sont entrés dans l'établissement Bernou, un bistrot sombre devenu le repère de la milice. Le pharmacien a haussé les sourcils en me voyant détourner la tête et m'a soufflé : ça ne peut pas durer, ils vont foutre le feu à la ville.

Un soir d'hiver, Armand est revenu à la maison. Il était très tard, ma mère était déjà couchée et Sarah aussi. J'étais sur le point d'aller en faire de même lorsque j'ai entendu sa voix m'ordonner de lui ouvrir. Il était déjà soûl quand il est entré. Qu'est-ce que tu veux Armand ? C'est toi qu'je veux, mon frère, assieds-toi avec moi et sers-moi un verre ! Pas question, il est tard, tu fais trop de bruit, et tu as suffisamment bu. Il a pointé son pistolet sur moi, d'un geste mal assuré, Amédée, sers-moi ou j'te descends tout de suite. Je lui a donc servi un verre et nous nous sommes assis l'un en face de l'autre, il a reposé le pistolet sur la table, toujours pointé vers moi. Tu vois Amédée, les choses sont ainsi faites. On ne peut pas se mentir, tous les deux. J'ai besoin comme tout le monde, enfin tu vois… Ce qui compte, c'est pas grand-chose, mais la trahison, c'est répugnant. Enfin, je suis venu t'arrêter, si tu vois ce que je veux dire. Moi ? Mais tu es fou Armand ! Et maman, tu y as pensé ? Ta sœur, ton père ? Et pourquoi ? Armand m'a jeté un regard terriblement glacé : pourquoi, pourquoi ! Mais on s'en fout du pourquoi ! J'ai un courrier, là, dans ma poche. C'est signé de tu sais-qui. Maître Vasserre n'a rien pu faire pour toi cette fois-ci. Le rapport de la milice est très clair à ton sujet. Tu me déçois par ta constance dans l'erreur mon frère. Je ne comprenais pas de quoi il parlait : qu'avais-je donc fait pour mériter une arrestation aussi sordide ? Bon, on va pas tarder, Amédée, tu passes devant et on y va. Il braquait à nouveau le pistolet sur moi, en titubant de plus belle. Nous sommes sortis dans la cour, il faisait sombre. J'entendais au loin comme des applaudissements. Tu entends frérot ? Le crépitement des mitraillettes ? Tout le monde n'est pas aussi collaboratif que toi visiblement…

A ce moment-là, je me suis retourné brusquement et je l'ai poussé un grand coup contre le portail de la ferme. Le pistolet était tombé à côté de mon pied. Je l'ai saisi rapidement, je l'ai pointé sur Armand qui peinait à se relever. Il était plein de boue

maintenant et me jetait un regard torve, de défi et de peur. Il a tendu la main, et de son regard le plus noir, ses dents ont sifflé l'insulte favorite de la milice : traitre, chien de communiste. J'ai appuyé sur la gâchette, le coup est parti et je l'ai abattu d'une seule balle en pleine tête. Ce n'était pas un accident. J'ai abattu mon frère. J'aurais pu l'enfermer, le retenir prisonnier jusqu'à l'arrivée des FFI dont on entendait les tirs de mitraillette. J'aurais pu lui viser dans les jambes ou le laisser s'enfuir. J'ai choisi de l'abattre de sang-froid pendant que je l'avais à bout portant.
J'ai eu peur que le coup n'ait réveillé ma mère ou ma sœur alors j'ai traîné le corps jusqu'à la porcherie. Je l'ai basculé dans la loge des verrats et je suis sorti sans me retourner. J'ai caché le Luger sous une planche de l'étable et je suis rentré à la maison. Tout était calme, personne ne s'était réveillé. Les applaudissements des mitraillettes continuaient à résonner au loin. Je me suis servi un verre de gnôle et je me suis endormi sur ma chaise.
Quelques semaines plus tard, l'annonce de la Libération s'est propagée. Personne n'était venu à la ferme pour me chercher, personne n'était venu réclamer Armand. La milice se débandait au fur et à mesure que les alliés gagnaient du terrain. Mon père est revenu de Clermont, affaibli physiquement et moralement. Ni lui ni ma mère n'ont cherché à savoir ce qui était arrivé à Armand. Ils pensaient probablement qu'il referait surface un jour ou l'autre, à la ferme ou directement dans les colonnes d'un journal, à la page des exécutions. J'avais caché ce qui restait de son passage ici, rangé le Luger et la valise à l'étage de la grange. Et j'ai enfoui cette histoire avec. Jusqu'à aujourd'hui.

Notre omelette était avalée depuis longtemps, le noir de la nuit avait rempli la pièce de son obscurité rassurante et nous étions toujours assis autour de la table, un verre de rouge à la main, sous une ampoule de faible puissance. Si j'y réfléchissais de façon factuelle, nous étions face à un criminel, fratricide qui plus est. Si j'y pensais de façon historique, nous étions face à un récit classique, quasi cornélien dans son développement. Si je regardais Amédée avec mes yeux de jeune urbain repenti, pétri de littérature d'après-guerre, je le voyais comme un personnage de roman à la Modiano. Si enfin, je considérais sa confidence comme ce qu'elle était, j'étais submergé de la plus grande sympathie pour ce petit vieux qui avait été ce petit jeune courageux. Amédée avait donc confiance en nous bien au-delà de ce que j'aurais pu croire. Pourtant, nous avions été recommandés, introduits tout le moins, par cet

inconnu, ce Vasserre, dont le père avait joué un rôle pour le moins trouble dans cette histoire. C'est Jean qui a finalement évoqué le personnage : et Vasserre, alors ?
Vasserre ? Cette vieille ordure s'en est sortie comme d'habitude, avec de l'argent et de l'influence. Son rôle actif au sein de la milice a été oublié rapidement car, sentant le vent tourner, il avait pris soin à la toute fin, de fournir quelques armes aux FFI. Grâce, et à cause, de ses réseaux, il a aussi permis, à la Libération, d'arrêter un paquet de collabos qui figuraient sur ses listes. Le père était un avocat véreux si vous voulez, un notable accro au pouvoir local et aux embrouilles de terrain. Mais le fils, comme mon frère, par sa jeunesse sans doute, avait pris le tournant de l'occupation avec un sérieux aussi dangereux que macabre. Il avait pris part aux massacres et aux pillages de la région avec une conviction aussi violente que juvénile. A la Libération, il a été blanchi comme son père, grâce à ces fameuses listes. Mais il savait qu'Armand était venu pour me chercher et qu'il n'était jamais revenu. Ce petit Vasserre, l'oncle de votre amie, est la véritable ordure de l'histoire. Après tout ça, il est revenu me voir plusieurs fois, m'a posé des questions sur Armand, je l'ai même surpris un jour en train de fouiller la ferme. J'ai fini par comprendre qu'il ne cherchait pas tant à me faire chanter qu'à retrouver et effacer les preuves de son implication dans la milice. Jean, va donc chercher le Luger.
Regardez : ce petit imbécile de Vasserre y avait gravé son nom, avec la date. Je ne veux pas savoir à quoi correspondent les coches inscrites sur la crosse. C'est donc le Luger que cherchait Vasserre. Il me faisait chanter discrètement pour obtenir le pistolet mais sans faire de scandale non plus, craignant que je ne révèle aussi son rôle durant ces heures sombres. Il venait me voir tous les mois, les temps étaient durs encore, pour négocier. Cela a duré des années. A la mort de son père, l'ombre de 1943 s'est estompée, et ses visites se sont espacées. Je ne dis pas que nous sommes devenus amis, ça non ! Mais avec le temps, j'avais moins envie de le balancer dans la porcherie que de le voir se fracturer la cheville sur le sol irrégulier de la cour. Enfin, maintenant, nous sommes de petits vieux comme plein d'autres et ces histoires ne sont plus que des histoires. Allez, il est tard les gars, allons-nous coucher, on a du travail demain.

Nous avons repris le chemin des champs au sens le plus littéral : semis de blé et de colza. Les aménagements de la grange et de la porcherie commençaient à rapporter. Les vaches, plus au calme et mieux nourries donnaient un peu plus, et un lait de

meilleure qualité aussi. Les poules, plus nombreuses et mieux choyées, pondaient généreusement de beaux et gros œufs blonds qu'Amédée vendaient à un laitier qui passait désormais tous les jours à la ferme. Enfin, les cochons grossissaient sans qu'on y puisse grand-chose. Les avoir isolés dans la porcherie nous avait surtout permis de gagner un peu de silence et comme les loges étaient plus faciles à nettoyer, l'odeur en était plus supportable. A moins que nous ne soyons habitués à leur fumet ! Depuis que nous avions commencé à travailler, et encore plus depuis que nous étions avec Amédée, j'avais découvert des muscles dont j'ignorais l'existence. Ils se rappelaient à moi notamment dans ses moments d'effort physique et encore plus, évidemment, le lendemain voire le surlendemain. J'avais pris très nettement du poids et mes épaules me semblaient plus droites ou plus larges qu'auparavant. Cette transformation, logique en soi, ne cessait de me surprendre. J'avais toujours renâclé à faire du sport ou même de l'entraînement physique car l'idée de mouvoir mes muscles pour le plaisir ou pour la santé, sans objectif tangible, créatif, me semblait vain et pour tout dire, superficiel. Ce n'était pas du tout le cas de Jean qui, sans être un sportif régulier, avait toujours aimé pratiquer des sports de plein l'air une fois l'été venu.

Lors des vendanges nous étions allés donner un coup de main à d'anciennes connaissances d'Amédée, du côté de Contigny, aux Boutelles. Ç'avait été un moment joyeux, la journée à couper des grappes, les jeter dans la hotte et déverser le tout dans une grande benne en fer. Tôt le matin les vignes transpiraient à fines gouttes la rosée de la nuit. Les raisins étaient gros d'une promesse vineuse et l'odeur de la terre meuble, déjà, préfigurait le bouquet minéral de ce vin simple et rugueux. Ces vendanges qui avaient duré pendant trois jours nous avaient permis de quitter la ferme car nous étions hébergés, à la rude, chez les viticulteurs. Et c'était beaucoup plus raisonnable car le repas du soir, pour récompenser la journée, avait été l'occasion de déguster largement, si l'on peut dire, le fruit fermenté de la récolte précédente.

Sur le chemin du retour, je conduisais la 309 sous une pluie battante, aussi doucement que possible pour éviter d'avoir à utiliser les freins car je les savais en bout de course. Jean regardait la route d'un œil mélancolique et je lui avais fait remarque : tu as la mine triste ce matin, tu regrettes quelque chose ? Regretter ? Non, rien du tout. Et puis si je regrettais quelque chose, je ne l'admettrais pas si facilement, et tu saurais me convaincre de l'inutilité du regret. Non, c'est plutôt que j'ai reçu un message d'Alloua. Un petit message très doux, douloureux, un peu, enfin, le petit a fêté sa première

année en juin et je me rends compte que je ne sais même pas à quoi il ressemble. Elle me dit qu'il est très beau, qu'il me ressemble, enfin, ça c'est pas une garantie de beauté, hein ! Mais voilà, il faudrait que je lui réponde. Je lui ai déjà écrit plusieurs lettres. Sans les envoyer. Je me sens puéril et vieillard à la fois. J'ai l'impression d'agir avec la lâcheté d'un ado négligent, et à la fois d'être un vieux briscard dépassé, un ringard repenti mais fini. Au fait, Jean, tu ne m'a pas dit comment il s'appelle, cet enfant. C'est vrai ? Alloua a choisi Cyril et pour son deuxième prénom, Djibril. J'aurais préféré Djibril mais je me voyais mal argumenter. Appelle-la, Jean, raconte-lui ce que tu fais, dis-lui que tu penses à elle, excuse-toi de nouveau peut-être, je ne sais pas, demande-lui comment elle s'en sort, si elle a trouvé quelqu'un, si elle travaille toujours à la cantine, bref, il faut que tu renoues le contact, tu ne peux pas rester dans ta tête, à rejouer des scènes imaginaires de ta propre vie.

Jean avait changé de sujet pour éviter d'en parler plus longtemps. J'avais peut-être été trop direct, trop incisif, comme si je lui reprochais de m'avoir entraîné dans cette ferme pour l'aider à fuir sa réalité. Ce n'était pas le cas bien sûr, puisque j'avais autant besoin de fuir qu'il en avait eu. Je comprenais qu'il se sentait sans doute moins légitime que moi pour rebâtir sa vie en dehors de ses obligations filiales. A notre arrivée cependant, après avoir salué Amédée, Jean m'a fait signe de monter avec lui dans sa chambre. Il avait étalé des feuilles manuscrites partout sur la petite table, par terre et sur son lit. Je voyais des feuilles déchirées sous le lit, des tâches d'encre sur les draps.

Il faut que tu m'aides : je vais l'appeler, tu as raison, mais avant, je veux lui donner quelque chose. Et pour ça, je veux lui offrir un récit, un conte, des lettres et une histoire pour enfant. Tout ça ? J'ai presque terminé mon récit, les lettres sont rangées dans une grande enveloppe, à la manière d'un journal. J'ai commencé un conte sur un esprit sylvestre, je vais ajouter quelques poèmes et j'ai contacté Philippe pour trouver un imprimeur et un relieur.

Ainsi Jean était sorti de sa carcasse pour esquisser un pas de danse. Et moi qui vivais à quelques centimètres de lui, où en étais-je ? Depuis, des mois, je sentais s'effacer la tristesse et l'abattement moral. Si mon cœur s'enlisait encore dans une syncope douloureuse, mon esprit en revanche, recommençait à frémir. Tout doucement.

A la fin du mois d'octobre, Amédée nous a annoncé qu'il pourrait nous donner un salaire. Le premier depuis notre arrivée. Malgré les sommes qu'il avait déboursées

pour agrandir le troupeau, semer des céréales et rénover les bâtiments, les vaches avaient été plus généreuses, les cochons engraissaient vite et promettaient une bonne vente, tout comme les poules dont la régularité assurait un revenu correct et de qualité. Le bénéfice n'était pas mirobolant, mais c'était une très bonne chose pour nous. Nous n'avions de toute façon quasiment aucune dépense à la ferme, si ce n'était les passages au café, un peu d'essence pour nos déplacements, de quoi se payer un abonnement téléphonique et quelques courses. Avec ce petit pécule, auquel s'était ajoutée la paye de la vendange, je proposais à Jean d'aller à Moulins chercher des fringues neuves et passer chez Philippe acheter des livres.

Nous avons donc laissé Amédée à la ferme pour la journée et nous avons pris la route de Moulins. Nous avons écumé les commerces de la périphérie pour nous préparer à l'hiver. Nous n'avions fait aucun frais depuis longtemps et le travail des champs avait eu raison de nos t-shirts de rock et de nos jeans, sans parler des chaussures. Nous avons donc commencé par nous racheter le nécessaire, des pantalons, des chemises et des pulls dans une grande enseigne de la zone commerciale. Nous avions pris soin de ne pas prendre les mêmes affaires pour éviter de ressembler à un couple de vieux jumeaux un peu tarés. Ensuite, nous nous sommes garés dans le centre de Moulins pour trouver une boutique de vêtements professionnels histoire d'investir utilement dans des chaussures de sécurité et une cote de travail à notre taille. Nous avons rejoint Philippe dans un bistrot vers midi, pour déjeuner avec lui.

Salut les gars ! Mais dites-donc, vous jouez aux flambeurs avec tous ces sacs de shopping ! Rigole, rigole, à ton avis, chez qui on va claquer nos derniers dollars durement acquis ? Chez le libraire de Moulins, vieux voleur ! Allez, j'ai déjà commandé trois plats du jour et un pot de Saint-Pourçain, asseyez-vous, vous allez me raconter comment ça se passe avec le vieux paysan, là-bas. Nous avons pris place sur la banquette, face à Philippe. Le bistrot était bruyant, assez chic tout de même avec un plafond décoré et des moulures rénovées sur les murs. Je n'avais pas mangé dans un resto depuis notre dernière halte chez le Vietnamien de Decize. Jean a attaqué directement le verre de rouge et Philippe par la même occasion. Superbe été, passé dehors à remettre en état la ferme et pas enfermé comme un mari qui attend sa maîtresse dans une garçonnière humide. On a bien bossé, j'ai appris plein de choses, Amédée est un chic type, je te conduis le tracteur comme si c'était un vélo et surtout on ne regarde pas l'heure : j'ai pas porté de montre depuis qu'on est là-bas, je te parle même pas du téléphone qui reste la journée dans la chambre, et encore, je pense pas

à l'allumer tous les matins. Jean avait dit ces derniers mots brutalement, avec une pointe de haine, en regardant froidement le smartphone de Philippe et en accusant la grosse montre ostensiblement coûteuse qu'il portait au poignet. Philippe allait répondre, soufflé par cette insolence gratuite, et gêné sans doute par le décalage dont il se sentait si fier. J'ai préféré détourner la conversation sur un ton plus badin : je suis en rade de lecture, tu m'as mis des choses de côté ?

Ouais, j'ai pensé à toi, j'ai récupéré un lot de NRF toilés de la collection « Soleil », je te les ferais pas cher. C'est pas très coté aujourd'hui mais les papiers sont en bon état et la reliure tient bien. Je t'ai réservé aussi *Hourra les morts* de Venaille, c'est bien ce que tu cherchais, non ? Après, y a un tas de livres qui pourront t'intéresser, j'ai acheté quelques vieux Maspero, des 10/18 des années 70, j'ai aussi plein de poches que je n'arrive pas trop à vendre. Je vous ferais un prix de toute façon. Par contre, Jean, j'ai pas réussi à mettre la main sur Gregory Corso, j'ai toujours *Festin nu* et quelques Kerouac, si tu veux on verra ça ensuite. La conversation a roulé sur d'autres choses et Jean s'est finalement décontracté : on a recommandé un pot de Saint-Pourçain avec les plats du jour. Des rognons de veau fermes et tendre à cœur, sauce au vin rouge et petit champignons. J'ai tenté de savoir si Anna était finalement enceinte, mais toujours pas. J'ai vu dans le regard effronté de Jean qu'il voulait lui demander s'il savait comment s'y prendre mais je lui ai donné un coup dans le genou et nous avons enchaîné sur le climat de la région à cette période. J'avais entendu à la radio qu'il allait pleuvoir méchamment dans le coin et je voulais savoir ce que Philippe en pensait, lui qui était du coin. Mais Philippe n'en savait pas grand-chose, à part que la pluie, c'était désagréable pour venir bosser, pas bon du tout pour les livres et encore moins pour le commerce. J'aurais dû m'en douter et je regrettais presque de lui avoir posé la question. Nous avons terminé par un café et un digestif, Jean était encore très tendu quand il parlait avec Philippe. J'ai fini par comprendre que c'était cette histoire d'imprimeur. Philippe avait dû prendre ça à la légère, et Jean lui en voulait.

A la librairie j'ai effectivement acheté trois ou quatre NRF toilés, le Franck Venaille et quelques recueils de poésies plus ou moins auto-édités, j'ai craqué pour la trilogie de Vallès et pour deux Simenon que je n'avais pas lus. Jean a pris plusieurs bouquins de littérature américaine contemporaine, les poèmes de Leonard Cohen chez 10/18 et un petit lot de livres décadents datés de la fin XIXème. Philippe nous a fait une bonne ristourne c'est vrai, mais il a été suffisamment maladroit pour nous le répéter quatre fois, ce qui a énervé Jean de plus belle. On s'est dit au revoir sous les arcades, la pluie

s'était mise à tomber drue, les pavés ruisselaient. Heureusement nous n'étions pas garés trop loin. Avant de quitter Moulins nous sommes repassés chez le serrurier où nous avions déposé le matin un jeu de clefs à refaire : Amédée avait été pris d'une certaine crainte et voulait que nous fermions à clef le soir, il nous fallait donc des doubles. La pluie a redoublé lorsque nous nous sommes retrouvés sur la route. Je n'y voyais pas grand-chose et j'ai regretté, c'est peu dire, de ne pas avoir profité de la zone commerciale de Moulins pour racheter une paire d'essuie-glace. Les miens étaient complètement usés et peinaient à me dégager la vue. J'ai fini par m'arrêter sur le bord de la route, pas loin de Lusigny, très doucement car avec les freins peu sûrs et les pneus lisses que j'avais, nous aurions pu facilement nous planter dans le fossé. J'ai coupé le moteur et on a attendu que ça se calme.

Il t'énerve à ce point, Philippe ? Ça s'est senti autant que ça ? Ah, ben oui, complètement ! J'ai cru que tu allais lui faire bouffer sa montre ! Ouais, bon, j'avais faim, il m'a agacé avec son petit sourire minable, et sa montre, là, mais t'as vu sa montre ? On ne voyait que ça ! Il fait exprès, le bistrot clinquant, la belle voiture, la montre et le smartphone, sa petite femme qui reste à la maison, il paye le resto en grand seigneur, tout ça c'est pour nous montrer qu'on a fait le mauvais choix. Il veut se rassurer, il a bien fait de se retrouver à Moulins, reprendre la librairie, se plaindre des impôts et déjeuner avec beau-papa. Je suis étonné qu'il nous ait pas proposé un cigare. Ce qui m'énerve c'est que c'était un pote, il était fauché comme nous, il râlait tout le temps et en fait, le voilà tranquillement assis dans le fauteuil de Papa, épaulé par le pouvoir local de beau Papa. Tu vois le tableau ! N'exagère pas non plus, Jean, Philippe nous a emmené dans un bistrot où on a bien mangé, on n'aurait pas pu se le payer, il nous offre le repas, je vois pas le problème. Bien sûr qu'il nous montre ce qu'il a pour nous faire comprendre qu'on n'a pas choisi la même chose que lui. Mais aussi pour se rassurer, pour se prouver que lui, il a pris le bon chemin. On en a déjà parlé de tout ça, il est comme ça Philippe, il voudrait qu'on l'envie un peu, mais c'est pas le cas, on s'en fout de sa montre hors de prix, on s'en fout d'avoir un téléphone sophistiqué. Anna, je dis pas, je l'aime bien, mais son beau-père, faut voir, surtout après ce qu'Amédée nous a raconté. Le fond du problème c'est pas ça, c'est cette histoire d'imprimeur, non ? Ah oui, tiens, une belle connerie que j'ai faite en lui demandant ce service. D'abord, il m'a dit quelque chose du genre, ça va pas être facile tu sais, en ce moment, avec la crise bla bla bla bla. Je lui demandais même pas un prix qu'il s'imaginait déjà me faire une faveur ! Je lui demandais un contact, pas une

réduc' ! Finalement, il me dit qu'il connaît bien un type qui pourrait me donner un coup de main. Ok, c'est cool, je lui dis, on se rappelle. Il me rappelle trois jours après, je sais pas comment il lui a présenté le truc mais le type est pas super chaud, il veut pas d'emmerdes. Mais quelles emmerdes ? Le type il veut pas imprimer des trucs pornos car il travaille beaucoup pour les curés ces derniers temps, et ça lui rapporte. Du porno ? Non mais n'importe quoi ! Je lui avais même pas dit ce que c'était que Philippe s'était imaginé que j'écrivais du porno. Forcément, ça allait être compliqué maintenant. J'ai pas gueulé tu vois, j'ai fait le type qui comprend, je lui ai dit que c'était un ensemble de textes, un récit, un conte, bref, ce que je t'ai dit. Il s'excuse, il me dit qu'il va rappeler le type, mais vu comment il s'est mal débrouillé, il me demande si je peux pas lui faire passer le texte avant. Je voyais pas trop comment faire, j'ai dit non, pas possible. J'ai demandé le nom de l'imprimeur, à tout hasard, mais Philippe n'a rien voulu lâcher. Alors voilà, je me retrouve comme un con, je veux pas lui passer les textes car je veux pas qu'un ami le lise avant, même pas toi, désolé mais c'est pour Alloua, sinon ça n'a plus de sens, et j'ai pas d'autre pistes.
La pluie s'est finalement calmée un petit peu, l'eau remplissait les fossés et les champs étaient devenus des mares d'eau plate. J'ai dit à Jean qu'on trouverait une autre solution, et qu'on arriverait peut-être à retrouver le nom de cet imprimeur sans l'aide de Philippe. Et on est retournés à la ferme.

La pluie avait martelé les sols avec une telle violence que le chemin de terre qui menait jusqu'au portail formait une bande de glaise molle et glissante. J'ai fini par m'approcher suffisamment pour éviter que nous ne trempions nos sacs de courses mais impossible d'atteindre la cour. De la boue avait coulé sur le chemin et mes roues avant patinaient. Nous sommes sortis en courant et nous avons rejoint la maison. La porte était grande ouverte et le sol complètement inondé par la pluie. Crevard aboyait comme un perdu. Il n'a jamais vu autant d'eau ! Je ne voyais pas Amédée, ni dans la cuisine ni dans sa chambre. Il ne répondait pas à nos appels. La pluie continuait à tomber drue et avec les nuages sombres qui stagnaient au-dessus de nos têtes, on n'y voyait plus beaucoup. Nous avons chaussé nos bottes et sommes ressortis, moi du côté de la grange, Jean à l'arrière, vers la basse-cour. Crevard continuait de japper comme un dément. Peut-être avait-il faim, je ne savais pas. Lorsque je me suis approché de lui, il était encore plus fou, il tirait sur sa chaîne, il grattait la terre en aboyant de façon

aiguë. M'enfin Crevard, ta gueule ! C'est rien, c'est juste une bonne averse, ça va te décrasser les poils. Retourne donc dans ta niche, tu as de quoi manger et surtout, tu as de l'eau !

A l'angle de la grange, une masse de couleur marron m'a attiré l'œil : Amédée était allongé par terre, le corps disloqué. J'ai vu la marque de boue au niveau de son épaule : il avait salement glissé et s'était cogné contre le mur de la grange. Jean ! Jean ! Viens m'aider à relever Amédée ! Je l'ai trouvé, il est du côté de la grange ! Nous l'avons saisi doucement, il n'était pas tout à fait conscient, un peu dans les vapes, comme endormi. Nous l'avons transporté doucement jusqu'à la cuisine. Il était couvert de terre, complètement trempé et sa tête saignait un peu. Il devait être au sol depuis deux heures au moins. Nous l'avons emporté dans la salle de bain, il grognait car il ne voulait pas qu'on le déshabille mais ne pouvait guère résister. Il était tellement épuisé que sa mâchoire tremblait. Nous l'avons allongé dans la baignoire et fait couler de l'eau tiède. Sa peau de vieux, délicatement fripée, était maculée de boue et de bleus. J'ai craint qu'il ne se soit fracturé une côte ou la hanche. Comme il ne disait toujours rien, j'ai laissé Jean le frictionner dans une serviette chaude et j'ai appelé le médecin, M. Vialard, dont la carte était accrochée sur le mur du téléphone.

Je suis ressorti dans la cour pour avancer la voiture afin de libérer le passage pour le médecin. L'eau continuait de ruisseler de partout et j'ai dû mettre sur le sol des vieux sacs de gravats pour me permettre d'avancer. Autant dire que j'étais complètement trempé moi aussi lorsque j'ai enfin réussi à pousser la 309 jusque devant la grange. Crevard continuait d'aboyer comme un perdu, la boue maculait les flancs de la voiture, le ciel avait viré au noir profond et continuait de cracher une pluie dense et froide. Le médecin a fait vite car il habitait près de la ferme, dans le bourg de Dompierre. Il savait que nous vivions chez Amédée et ne s'est pas étonné de voir Jean en train de le sécher dans la salle bains. Amédée avait repris des couleurs mais tremblait toujours. Surtout, il grimaçait de douleur à chaque mouvement et son corps était violacé par la chute. Le docteur nous a fait sortir et l'a ausculté pendant une demi-heure. Nous étions retournés dans la cuisine, je me séchais un peu et Jean tâchait de nettoyer la boue. J'ai sorti le litre de vin, de la charcuterie et un bout de pain. Dehors on entendait maintenant le grondement sourd des vaches et le grincement des cochons. Un sale temps pour tout le monde.

Comment va-t-il ? Le docteur Vialard s'est assis sur le vieux banc et s'est servi de lui-même un verre de vin. Amédée est une tête de mule. Il n'a pas voulu me dire comment

ni pourquoi il est tombé mais il a sans doute une côte de fracturée et je ne suis pas sûr pour son épaule et pour sa hanche. C'est sérieux les gars. En plus, il est resté des heures dehors, dans le froid et la boue. Je lui ai injecté un calmant et je vais vous laisser quelques cachets pour le matin. Il faut l'hospitaliser demain, pour les radios, et pour un électrocardiogramme aussi. Dans son état, il vaut mieux qu'il ne bouge pas. J'appellerai une ambulance pour qu'ils viennent le prendre.

Amédée est resté à l'hôpital pendant deux grosses semaines. Nous ne pouvions pas aller le voir tous les jours car avec la route et la ferme à s'occuper c'était trop pour un seul conducteur. Quand il est revenu il n'était pas question qu'il reprenne l'activité. Le médecin venait tous les deux jours et je les entendais s'engueuler copieusement. Amédée s'était fracturé deux côtes et avait ramassé une infection pulmonaire carabinée qui le clouait au lit avec de la fièvre et une toux à faire trembler les murs. De toute façon il faisait tellement mauvais temps que nous étions plus ou moins bloqués nous aussi à l'intérieur des bâtiments. Nous profitions de chaque interruption de la pluie pour nettoyer la cour, aérer les boxes et nourrir les poules.

Un soir que Jean préparait le repas nous nous sommes retrouvés dans la cuisine tous les trois. Amédée pouvait désormais se tenir assis sans être pris de vertiges et surtout sa toux diminuait. Il avait beaucoup maigri et son visage était marqué par une teinte jaune qui n'était pas très rassurante. Le médecin était encore passé en fin de journée et était resté pendant une bonne heure. J'ai fini par demander à Amédée ce qu'ils s'étaient dit, sur le ton de la plaisanterie, en ajoutant que pour une fois je ne l'avais pas entendu hurler à la mort comme les autres fois. Hurler à la mort, tu ne crois pas si bien dire. Ce foutu médecin, ce vieil ami de trente ans, je l'ai connu tout jeunot tiens. Tu parles que ça change quelque chose. Je suis né ici, je veux rester ici. Il est pas d'accord, il dit qu'il ne peut pas me laisser dans cet état. Vous êtes là que je lui ai dit, vous pouvez très bien vous occuper de la ferme, et comme ça je reste au lit, et quand j'irai mieux je me lèverai. Seulement, vous savez, l'année dernière, enfin, c'était plus ou moins la même chose. Il m'a laissé un an. Je vais pas vous raconter des craques, je vais pas mourir si vite mais là-dedans c'est plus comme avant, les côtes, je me les suis pétées comme de rien, c'est la surface, vous me voyez, vous regardez les photos au mur et vous voyez la différence : c'est la coque qui se fissure, la peau qui se tale comme un fruit mûr. Mais à l'intérieur, ça pourrit tout doucement, plus sûrement que dans ma tête de pioche d'ailleurs. Si seulement. Vialard m'a redit que les côtes il s'en foutait, ça prendra le temps que ça prendra mais elles vont se remettre. Mes poumons

c'est pas gagné ; mais c'est en bonne voie. Bien sûr, il faudrait arrêter complètement de fumer mais c'est pas son affaire. En revanche pour mon foie, ça, les gars, je vous souhaite pas d'en avoir un comme le mien. Tout moisi, stade avancé, avec des tâches de je sais quoi, mais pas de la bonne couleur. Il m'a redit qu'il fallait que je prenne mon mal avec moi et que je le ramène dans son centre, sa clinique, là-bas, à Vichy. Ce soir, il m'a usé la rate à me seriner le même discours. Mais je dois admettre que je m'épuise. Chaque gorgée de vin me fait grincer des dents et je ne sens plus ma main droite. Usé ! Usé le père Amédée !

Il fallait donc faire vite. Amédée avait accepté d'être pris en charge avant la fin de l'hiver. Jean et moi nous ne pouvions pas reprendre sa ferme. Trop cher pour nous, et trop incertain. Nous ne voulions pas rester dans la région – trop humide avait dit Jean en plaisantant – et même si nous nous plaisions à travailler dans la terre, c'était trop tôt, toujours trop tôt pour se fixer. J'avais un peu hésité mais Jean m'avait convaincu : tu crois qu'on peut vieillir comme Amédée de nos jours ? On sera tannés d'ici quelques années, on ne pourra rien faire d'autre que de pleurer dans le bureau du banquier pour qu'il étale encore une fois la dette colossale que nous aurons signée le couteau planté dans la main. Laisse tomber, on n'est pas au bout du chemin.
Amédée s'est débrouillé pour faire venir des fermiers des alentours et quelques commerçants. Les vaches sont parties les premières, à un prix correct si j'ai bien compris, et la trayeuse avec. Medhi, qui avait repris les rênes du bistrot, a racheté tout le poulailler. Amédée lui a promis Crevard lorsque nous serions définitivement partis. César est allé terminer sa vie chez le médecin. Le vieux tracteur est resté dans la grange mais le plus récent a trouvé preneur. Fin décembre, il ne restait plus grand-chose à faire, Jean passait son temps à écrire. Je me sentais un peu épuisé par ces allers-venues. Amédée avait entrepris de ranger la maison et je lui donnais un coup de main. Il voulait garder la maison aussi nette que possible. Mais pour qui Amédée ? Pour qui ? Je ne sais pas. Pour la postérité ! Voilà ! Vous avez de la famille qui en héritera peut-être, non ? Oui, sans doute, ce ne sont pas mes enfants qui en profiteront, hein, et de toute façon ils s'en moqueraient bien. Ils auraient fait comme les autres qui revendront le tout, le plus rapidement possible, pour éviter la paperasse, les impôts et la boue, surtout la boue ! Vous aviez donc des enfants ? Oui, des enfants, qui ont eu la mauvaise idée de préférer le bitume à la terre. Les deux d'un coup. Enfin,

à quelques années d'intervalle. Dans le décor pour Michel, un beau platane qui l'attendait à la sortie de Gueugnon et dans la calandre d'un trente-deux tonnes pour Jean-Luc. Dans les deux cas, un petit tas de cendres incomplètes à mettre en terre, à Dompierre. Je suis désolé, Amédée, vous… N'avez pas eu de chance, hein ! Je sais pas si c'est de la chance après tout, ça devait arriver, c'est tout. A mon âge on finit par croire qu'on connaît plus de morts que de vivants. C'est plutôt qu'on ne fait déjà plus attention aux vivants. Je les vois tous les jours, ces morts que j'ai connus. Je ne les vois plus vivants comme autrefois, je les vois comme ils sont : raides et froids, muets comme des cailloux blancs. Ils me faisaient peur au début, quand je les ai vus s'immobiliser peu à peu, se fondre dans le fond de mes yeux, s'accrocher à leur pierre tombale. Et puis on s'habitue, je les tutoie, ils ne me répondent pas mais je vois leurs lèvres remuer. J'y suis presque ! C'est débile allons, tu es jeune, non ? La mort c'est pour les vieux.

Pas forcément Amédée, pas forcément, je la sens qui me murmure à l'oreille des phrases que je ne comprends plus. Mais je la sens encore qui me gratte l'épaule pour que j'y fasse attention. Ah oui ? A ton âge alors, le silence est préférable, n'en parlons plus. Laisse-la te raconter des histoires mais ne les répète à personne avant que tu n'aies atteint un âge vénérable. Aide-moi donc, sous le lit il doit y avoir des paires de chaussures bonnes à jeter.

J'ai rempli trois fois l'arrière de la camionnette pour aller tout jeter à la déchetterie. Une vie de poussière à enfouir dans une benne municipale. Amédée m'a finalement dit qu'il avait deux ou trois neveux très éloignés qu'il connaissait très peu et qui hériteraient probablement de la ferme. Dans sa bouche, il devenait si évident qu'il allait mourir dans l'année à venir que j'ai fini par lui demander pourquoi il en était si sûr alors que son état s'améliorait au fur et à mesure que la maison se vidait. Condamné je suis, condamné je serai ! Je suis prêt, je suis mûr même, pourquoi mentir ? J'ai haussé les épaules et on s'est resservis un verre de sa gnôle de réserve, sans tousser.

Au retour d'une de ces tournées j'ai trouvé Jean qui finissait de nourrir les cochons. Ils étaient promis à un fermier qui viendrait les prendre dans deux semaines. Jean, il faudrait qu'on prévoie un peu notre départ, non ? Bien sûr, j'ai ressorti l'atlas routier, à l'ancienne ! Je termine de nettoyer les boxes et on s'y met ? J'ai quasiment terminé les récits et j'ai trouvé un imprimeur vers Clermont. Il suffirait que je lui envoie les textes et que je passe ensuite les récupérer. Sinon, j'ai eu un coup de téléphone de Rémi. Il était très excité, il s'est fait virer de chez Bricorama pour faute grave, il a définitivement

rompu avec Marine, sa mère ne veut plus de lui, il n'a plus de quoi payer son loyer, en clair il est un peu dans les roses, il voudrait nous rejoindre pour le nouvel an. Et repartir avec nous ensuite. Ah ouais ? Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Et puis on n'est pas encore partis complètement, Amédée n'a pas l'air de vouloir décoller avant qu'il ne soit complètement obligé de le faire. Ok, t'as raison, je vais lui dire qu'on se voit pour le nouvel an mais qu'on peut pas non plus s'avancer pour la suite. Non, termine, je vais l'appeler, moi, et on se retrouve là-haut.

Au téléphone Rémi n'était pas si excité que cela, en revanche il était énervé de s'être fait prendre à la sortie de Bricorama avec le coffre plein de pots de peinture et de quincaillerie. Rémi n'était pas un blanc bec de bonne famille, comme nous deux. S'il se plantait, lui, il n'avait pas le filet de sécurité familial qui pourrait lui garantir au minimum un peu de chaleur humaine voire de compassion, sinon un peu de blé pour se remettre en selle. Non, Rémi était bien plus isolé que nous malgré ses nombreux amis, cousins et collègues de *travail*. Rémi avait beaucoup risqué et se retrouvait maintenant à zéro. Et il enrageait. Dans sa voix résonnait le phrasé syncopé des villes de banlieue que j'avais connues, l'accent d'un monde qui n'en finit pas de sombrer.

C'est d'autant plus con que j'allais démissionner après ça tu vois ? Je prenais un dédommagement par anticipation. Bon, ça vous dirait qu'on se revoit pour le nouvel an ? Je connais des potes à Mâcon qui vont m'héberger quelque temps, ils ont une grande maison où ils organisent une super soirée de nouvel an. Vous êtes disponibles ? Ça devrait pouvoir se faire, Rémi. Mais pour la suite, on sait pas trop où on va tomber. On vit chez un fermier dans l'Allier qui s'en va en maison de repos, on va devoir lever le camp aussi, on sait pas trop où, sinon que ce sera plus au sud. Ok, pas de problème les gars, tenez-moi au courant, de toute façon j'ai plus de raison de traîner dans le coin.

Ça s'est décidé comme ça : Mâcon pour le réveillon du nouvel an puis retour sur Dompierre. Pour la suite, j'ai suggéré que nous descendions jusqu'à Saint-Flour pour nous poser quelques jours. Mon arrière tante logeait dans une sorte de couvent qui faisait aussi pension pour les visiteurs occasionnels. De là, nous pourrions trouver un endroit pour nous installer. L'automne nous avait trempé jusqu'aux os mais ce n'était rien à côté de l'hiver qui s'amorçait. L'humidité perçait les murs et transpirait dans toute la maison. La couette nuageuse qui plombait le ciel de Dompierre nous a amené une

couche de vent froid tenace qui frappait la ferme avec obstination. Une fine pellicule de givre recouvrait les carreaux de la grange et attaquait la maison malgré nos efforts pour la chauffer. Même Amédée, pourtant habitué à ces rigueurs du climat, n'arrêtait pas de râler contre le moindre courant d'air. Crevard restait toute la journée dans la cuisine, recroquevillé sur lui-même, devant la cheminée qui grésillait. De la porcherie s'échappait une mince fumée car ces satanés porcins dégageaient autant d'odeur que de chaleur. La seule activité que nous continuions d'assurer au quotidien c'était d'entretenir lentement les bâtiments. Le fermier des environs intéressé par les bêtes était même passé nous voir pour vérifier que ses futurs jambons n'étaient pas en train de crever de froid. Amédée l'avait accueilli avec la méchanceté dont il était encore capable.

Alors, Larrombard, on se méfie ? Tu crois qu'on va les laisser moisir dans leur auge ou bien tu espères une ristourne peut-être ? Va les voir, tiens, nourris-les pendant que tu y es, hein ! Tu crois donc que les gars savent pas s'y prendre ? Qu'ils préfèrent rester au chaud à téter de la gnôle en attendant que ça passe ? Tssss, quelle mentalité de paysan mon garçon ! Mais tes cochons, tu les auras, bien gras et bien frais, et je vais pas t'en faire cadeau ! C'est pas parce que tu vas les acheter à un mort que tu les auras à moitié prix !

Le type avait remué sa moustache dans tous les sens, nous avait jaugés du regard, penaud, gêné, mal assuré, mais avait quand même fait son tour d'inspection. Quand il est revenu dans la cuisine, les joues rougies par le froid, il s'est assis sur le grand banc. Amédée lui a servi un bon verre de gentiane, les yeux fiers et droits. Larrombard a bu son verre d'un trait, s'est resservi et a fouillé dans sa poche droite d'où il a sorti un carnet de chèque écorné. Je te les paye d'avance Amédée, on va pas faire traîner cette histoire. T'as peur que je les vende à quelqu'un d'autre ? Et à qui, mon vieux ? A qui je veux, je les vends à qui je veux, mon gars ! Ils se sont resservis tous les deux un verre de Gentiane en se toisant l'un l'autre comme deux chiens de garde. Crevard aux pieds d'Amédée ne bougeait pourtant pas d'un poil. Avec Jean, nous observions la scène avec jubilation. Nous n'avions pas été présents lors des précédentes tractations, et je voyais comment Amédée parvenait à ses fins : tenir l'alcool aussi durement que le regard, les muscles bandés, les tempes lisses et le menton tendu. Larrombard aussi connaissait les codes secrets du commerce rural, il jouait avec ses doigts sur la table, froissait ses sourcils, cognait son verre, le portait à ses lèvres sans boire une goutte. Ce petit jeu a duré quelques minutes, dans cette sorte de pantomime

fantastique. La lueur jaune de la gentiane colorait les doigts d'Amédée. Larrombard a posé sa paume de main à même la table, a cligné de l'œil en nous pointant du menton, Amédée a haussé les sourcils en faisant claquer sa langue. Crevard a émis un petit cri avant de se retourner face à la cheminée : la négociation avait pris fin. Les deux hommes se sont détendus d'un seul coup et ont trinqué simultanément. Larrombard avait retourné sa main au creux de laquelle un chiffre était inscrit. Amédée a hoché de la tête et nous a fait signe de sortir la bouteille de Cognac, celle des grandes décisions. Jean a servi nos quatre verres pendant que Larrombard signait son chèque. Les mots ont coulé de leurs lèvres et se sont déversés sur la table de la cuisine comme si les deux compères s'étaient retrouvés pour une partie de plaisir, parlant des femmes et de la terre comme si l'argent qui avait gagné la poche d'Amédée n'avait jamais été au départ de leur conversation. Larrombard est reparti la moustache haute et les joues plus rouge encore. Amédée s'est levé péniblement pour aller s'écraser dans son lit, les tempes bleues et le teint si pâle que nous avons eu peur qu'il y passe dans la nuit.

La 309 a pris le chemin de Mâcon le 31 décembre dans l'après-midi. Nous voulions nous arrêter chez un vigneron des environs, le château du Carruge, pour ne pas arriver les mains vides et aussi nous constituer une réserve en vue de notre prochain départ. J'avais acheté au supermarché de Moulins une bouteille de rouge qui nous avait plu et j'avais décidé de contacter le vigneron pour venir nous approvisionner directement à la source. Nous avions promis à Amédée de revenir le surlendemain au plus tard, afin de ne pas le laisser longtemps tout seul. Son état de santé était toujours très précaire et nous le savions suffisamment têtu pour s'obstiner à faire un tour dans la grange, ce qui était beaucoup trop dangereux par ce mauvais temps. La voiture hoquetait dans le froid et je sollicitais le starter pour la maintenir à flot car le ralenti était fébrile. Après Sainte-Cécile, la route est devenue mauvaise, accidentée, étroite et glissante. Nous passions lentement dans de minuscules hameaux, le chemin était très sinueux et plus d'une fois la direction m'échappait à cause de la mauvaise adhérence des pneus. Jean n'était pas inquiet pour un sou, il fredonnait les Moldy Peaches et ne semblait pas affecté par le roulis de l'automobile. Il était complètement absorbé dans la musique et dans ses pensées si bien que je me sentais vraiment très seul, à suivre avec anxiété les poteaux blancs et rouge qui bordaient la route. Lorsque le panneau

annonçant le château est apparu j'ai soufflé un peu et j'ai embrayé doucement dans la montée. Dans la cour, un type fumait la pipe.

Il avait la quarantaine probablement, et nous a accueillis avec une bonne poignée de main. Nous l'avions prévenu de notre arrivée car nous ne voulions pas nous trouver un 31 décembre le bec dans l'eau gelée. Bonne route ? Il a toisé la voiture d'un air circonspect et nous nous sommes dirigés vers une porte en bois très basse. A l'intérieur, il faisait doucement chaud et humide. Le type était habillé d'un complet veston noir épais mais assez chic qui contrastait avec ses solides bottes en caoutchouc. Le réveillon, évidemment ! Alors, vous voulez commencer par quoi ? Celui que vous avez bu, vous m'avez dit, c'est un rouge que je vends exclusivement pour la grande distribution. Il est un peu moins fin que celui-là, vous allez voir. Il nous a servi un fond de verre très clair, d'un pinot noir racé, léger et presque fumé. Si vous m'en prenez deux caisses je peux me débrouiller pour vous le faire au prix distributeur. Nous avons aussi goûté à deux blancs très différents, de deux millésimes, l'un élevé dans du béton, l'autre dans du bois. Je préférais nettement l'élevage en béton, plus naturel, plus proche du fruit mais Jean penchais pour le boisé qui fleurait légèrement la vanille. Nous sommes repartis avec quatre cartons de rouge et trois de blanc. Le type nous a offert une fillette de marc qu'il nous a conseillé de cacher dans la roue de secours car il n'avait pas de congé : la douane volante était très active dans la région en ce moment. Sur ces conseils, la 309 lestée par ce bon liquide, nous avons repris la route pour Mâcon.

Rémi nous avait envoyé un texto pour nous dire qu'il nous attendait avec impatience. Contre toute attente, j'avais plutôt hâte de le retrouver. Cette soirée de réveillon, j'en avais un peu d'appréhension, et savoir que j'y verrais un visage familier et bienveillant me rassurait. Nous sommes arrivés assez tôt mais à la tombée de la nuit néanmoins, Rémi nous a fait signe d'entrer dans la cour de la maison et j'ai garé l'auto sous un arbre centenaire. Le gravier que la lune éclairait pâlement crissait sous nos pas, un vent froid sifflait dans nos oreilles. Salut les gars ! Je suis content de vous revoir ! Vous allez pouvoir me raconter tous ces mois passés à la campagne. Et vous allez voir, cette maison est *terrible* : mon pote Greg est le petit dernier d'une très riche famille de négociants en bourgogne, et les canapés du salon sont juste mortels. Tiens, on est passés justement dans un château et on a ramené de quoi boire. Rémi a pris la caisse de rouge et s'est dirigé vers le perron. Dans le vestibule – car il y avait un authentique vestibule avec une grande table aux pieds en fer forgé pour déposer ses vêtements –

plusieurs musiques s'entrechoquaient où je distinguais en même temps Joe Dassin et les Clash avec peut-être aussi du Philippe Katerine. Jean a hoché la tête en plissant les yeux : la bande son de ses rêves. Nous sommes allés déposer les bouteilles dans la cuisine, à l'arrière de la demeure, et qui communiquait avec les trois salons par trois couloirs partant en étoile. Vous prendrez bien de la bière pour commencer, non ? Vous avez le choix entre de la Meteor et une bière blanche à la pression ou bien vous piochez dans ce frigo qui contient tous les packs amenés par les invités : il y a un peu de tout ! Le visage de Jean s'est illuminé, au sens propre, à la vue de ce réservoir à malt. Putain, Rémi, c'est génial ici ! Et encore mon pote, t'as pas vu les trois salons…
Après nous être servis en bière blonde, nous avons commencé la visite des salons. Les gens arrivaient peu à peu, de plus en plus nombreux et bruyants, certains portaient des costumes et des robes de soirée, d'autres étaient déguisés, d'autres simplement en t-shirt, il y avait même un type en tenue militaire accoudé à la grande cheminée. Le premier salon était le plus clinquant : une voûte peinte, des arches dorées, des alcôves avec des fenêtres arrondies, un dallage en mosaïque évoquant un bouquet de fleurs infinies, plusieurs canapés en bois vernis et velours rouge côtelé, des consoles contre les murs et des meubles bas façon Louis-Philippe. Malgré l'aspect bourgeois du lieu et la faune anachronique qui en prenait possession, le lieu gardait de sa majesté, sans snobisme ni mépris. Le lustre, central et imposant, projetait des ombres et des reflets sur les murs déshabillés. En effet, des précautions avaient été prises : tableaux et miroirs décrochés mais dont la marque fantôme rappelait l'emplacement, plus de bibelot sur les cheminées ou les consoles, remplacés par des verres, des bouteilles et des hors d'œuvre. Jean se croyait dans un musée et posait plein de questions à Rémi sur l'origine de tel meuble ou sur le motif des moulures. Mais comment veux-tu que je sache ? T'es fou ? Je travaillais chez Bricorama, pas au Louvre ! Si on voit Greg tu lui demanderas mais je sais même pas s'il pourra te dire. Il ne vient pas souvent ici, tu penses, ça appartient à son oncle qui le loue pour des séminaires, des mariages, des congrès… Et nous on en profite pour ce réveillon !
Le second salon était un peu plus petit, dans des tons bleu pastel, et c'est tout logiquement que la sono diffusait une chanson douloureuse de Dominique A. Une table ronde avec des pieds galbés et sculptés étaient logée dans l'arrondi d'un bow-window orné de motifs floraux mais les chaises étaient dispersées un peu partout dans la pièce où des invités avaient pris place pour boire un verre. Les rires résonnaient et les voix de femmes tintaient à nos oreilles comme des promesses. Jean s'est assis

sur une chaise libre et a sorti de sa poche un paquet de tabac brun. Il a demandé à Rémi la permission et s'est roulé une grosse cigarette épaisse. Tu n'avais pas arrêté de fumer, Jean ? Si, si, mais en passant dans le tabac de Dompierre j'ai eu envie d'en racheter pour terminer cette année dans la fumée. Tu en veux une ? Pas tout de suite, non, plus tard peut-être. Il a demandé du feu à une femme d'une quarantaine d'année assise à côté de lui et qui lui offert son briquet. Ils ont engagé la discussion et nous les avons laissés pour continuer la visite. Le sol de ce salon bleu était parqueté en point de Hongrie avec des moulures élégantes le long des plinthes. De larges marques claires laissaient penser que d'épais tapis couvraient d'ordinaire le plancher. Nous sommes passés par une double porte vitrée dans un couloir bordé de portes dérobées pour rejoindre le troisième salon.

C'était le jumeau du premier, très vaste, le même dallage en mosaïque avec un motif semblable, des alcôves et des canapés un peu partout. Le salon était éclairé non par un lustre central mais par des appliques en bronze qui sortaient des murs comme les bras aux torches de la *Belle et la Bête*. Il faisait chaud dans cette grande pièce où deux cheminées brûlaient d'énormes bûches. Le crépitement des flammes était peu à peu couvert par le murmure des rires et des paroles. Nous nous sommes assis sur le bord d'un canapé en velours rouge vif, placé en face d'une console débordant de gâteaux apéritifs. Nous avions quasiment terminé nos bières et Rémi est allé nous chercher deux verres de blanc frais. Alors, vous allez bientôt quitter la ferme ? Comment ça s'est passé, ces derniers mois ? Plutôt bien, nous avons eu de la chance pour l'instant. Le type qui nous a hébergés, Amédée, nous a fait confiance alors que nous n'étions pas vraiment qualifiés pour tenir la ferme. Mais le vieux nous a bien accueillis et nous a montré plein de choses. Sa ferme n'était plus en très bon état, nous l'avons aidé à remettre de l'ordre, réparé les bâtiments qui prenaient l'eau et le vent. Maintenant, il a fait une chute assez brutale et il ne peut plus vraiment rester chez lui. Il a commencé à vendre ses bêtes, je pense que la ferme est déjà vendue aussi mais qu'il ne nous a rien dit. C'est pas le meilleur moment pour s'en aller car il fait froid mais nous allons sans doute partir d'ici un mois. On va passer dans le Cantal où j'ai une arrière-tante. Elle vit dans une sorte de couvent qui devrait pouvoir nous accueillir quelques jours, ce sera toujours plus économique que l'hôtel. De là nous essaierons de trouver du travail, de préférence dans une ferme, mais ce ne sera pas facile. Et toi, Rémi, tu es sur quelque chose ? Non, sur rien, et sûr de rien non plus. Greg travaille avec son oncle dans le négoce de vins, il va démarcher les vignerons de la côte d'Or pour

acheter et prospecter mais en ce moment il n'y a pas de travail pour moi. Et puis avec mon licenciement pour faute, c'est plus difficile que je ne pensais pour trouver un emploi. Ouais, je sais, c'était un peu une connerie. Pas de voler, ça je m'en fous, je le revendique, c'est à peine le quart de ce qu'ils me doivent, mais de m'être fait pincer comme un bleu. Maintenant c'est fait. Et Marine m'a quittée dans la foulée. Je lui en veux pas, enfin… je pense toujours à elle et si je la revoyais, là maintenant, je tenterais ma chance à nouveau. Seulement, la distance, ses préoccupations, sa famille surtout, ça nous a cassés. Si vous avez une place pour moi, si vous avez besoin d'un coup de main, je compte sur vous, je ne veux pas rester sur Mâcon. Je connais un peu trop de monde et pas que des gens sympas. Greg est adorable mais il ne m'hébergera pas pendant toute l'année, lui-même est assez influent et influençable…

Après dix heures, la soirée a pris son envol. Rémi m'avait quitté pour aller discuter avec d'autres personnes, j'avais repris un verre de blanc et je ne savais pas où était Jean, qui avait quitté le salon bleu avec la femme de quarante ans. Le volume de la musique était monté d'un cran, *The good ones* des Kills faisait trembler le lustre du premier salon et les gens dansaient avec leurs bières et leurs verres qui tâchaient le sol, irrémédiablement. Je suis sorti par une porte fenêtre et j'ai rejoint un groupe de fumeurs en complet veston. Les garçons étaient tous dans une fanfare musicale, d'où le costume identique, et la discussion roulait sur la politique municipale. N'ayant pas trop d'avis sur la question, je cherchais plutôt à savoir avec quels garçons les deux filles très charmantes étaient en couple. L'une d'elle qui s'ennuyait plus que l'autre a fini par m'interpeller : et toi, tu es d'ici ? Non, je viens de l'Allier avec un pote, on a été invité par Rémi. Rémi ? je connais pas. C'est beau ici, non ? Un château comme ça, ça donne envie de se marier, tu trouves pas ? Elle a rougi en jetant un œil désespéré vers son amoureux qui ne l'a sans doute même pas entendue. J'ai bredouillé une phrase affirmative sans conviction avant de lui demander ce qu'elle faisait dans la vraie vie. La vraie vie, hein ? Et bien j'y travaille, justement ! Je bosse au siège du magasin régional, au service des imports. C'est pas très passionnant d'acheter en gros des lots de chaussures en plastique et de tapis de voiture mais les horaires sont souples et c'est tout près de chez nous. Tu fais quoi dans l'Allier ? Attends, laisse-moi deviner… Elle m'a jaugé de haut en bas et m'a tourné autour pendant une longue minute. J'hésite. Je dirais peut-être fonctionnaire, un travail de bureau mais dans quoi ? les

jardins ? les sports ? J'ai dû faire parler mes sourcils ou soupirer et elle a mis son doigt sur mes lèvres. Ne dis rien ! Pas encore ! Ta voiture ! tu as une voiture ? C'est quoi ? Une 309 blanche ? Ah oui, mon oncle en avait une, un grand coffre, un grand capot… Un vieux modèle. Non, pas fonctionnaire, ou alors pas dans une grande ville. Un emploi de bureau quand même mais dans un milieu rural, une entreprise de graines ? Ou dans une coopérative ? Allez, dis-moi ! Je ne l'ai pas détrompée, je lui ai dit que je travaillais à la campagne dans une entreprise de gestion agricole. Elle avait l'air tellement contente d'avoir déduit tout ça de mon habit et de ma voiture. Une petite pluie s'est mise à tomber et nous sommes rentrés dans la maison. Il y avait tellement de monde que je l'ai perdue de vue.

J'avais faim et j'ai profité de ma solitude momentanée pour me rapprocher des victuailles déposées un peu partout dans les salons. J'ai rempli mon assiette en plastique de charcuterie, de semoule et de pâté et je suis allé trouver Jean qui était en grande discussion dans le salon bleu. Comme à son habitude il était entouré d'un groupe de personnes, beaucoup de filles, cela va sans dire, et non moins d'alcool, et il était lancé dans un récit métaphorique, autobiographique et littéraire qui captivait son auditoire. Sans l'interrompre, je lui ai pris le paquet de tabac et je me suis assis sur les marches du perron, face à la nuit pluvieuse faiblement éclairé par les lueurs de la demeure. Derrière moi j'entendais les rires de l'assistance mêlés au son de Franz Ferdinand. Je me suis roulé maladroitement une cigarette que j'ai péniblement allumée. Le goût amer du tabac se mariait bien avec le vin blanc, je suis allé me resservir et j'ai contemplé la foule qui s'amusait, adossé au rebord de la porte fenêtre. Bah alors, tu déprimes ? tu t'amuses pas ? C'était Rémi qui s'approchait de moi. On va bientôt ouvrir le champagne, l'heure approche ! Si tu t'ennuies… tu veux prendre quelque chose ? Greg a invité un type qui en a, un peu de tout, et c'est pas si cher que ça. Ça ira, Rémi, ça ira, je m'ennuie pas du tout, j'ai discuté avec plein de personnes – était-ce mentir ? – et cette maison est vraiment superbe. Oui, c'est fou de posséder ça ! Tu fumes n'est-ce pas ? Ah tiens, des Gauloises… *le goût français*, c'est ça. De vrais paysans alors. J'ai déconné, vraiment, c'est vous qu'avez raison, va… Allez, roule-moi une cigarette que j'y goûte aussi.

Rémi s'est assis à côté de moi, la clope au bec et les yeux dans le vague. Il m'a parlé lentement, pour une fois, de sa propre amertume. Tu vois, c'est ça ma vie. Il me montrait sa cigarette qui se consumait sans qu'il la fume. Une cigarette mal roulée, sans filtre, authentique et dont je ne sais pas quoi faire. Je la regarde, elle me tente

franchement et je suis fier aussi de la tenir entre mes doigts. Mais tirer dessus, bah… c'est pas ça qui me plaît le plus. Je me sens immobile, même quand je gesticule. Et c'est pas la drogue qui arrange les choses, je le sais bien. D'ailleurs ça ne me tente plus vraiment. C'est ça, je déprime, lourdement.

Mon téléphone a sonné, c'était Hélène. J'aurais pu ne pas décrocher et écouter son message sur le répondeur mais je me suis isolé dans un coin pour mieux l'entendre. Salut Hélène, comment vas-tu, à ces quelques minutes de la nouvelle année ? Moi ça va, je suis sortie fumer dans la rue, nous sommes à une soirée chez des amis. Le thème choisi pour s'habiller et se comporter c'est le style *on se la pète*, je crois que ça t'aurais plu, c'est pour ça que je t'appelle. Tu y es allée avec Maxime, c'est ça ? Oui, avec qui d'autre ? Mais toi, où es-tu, j'entends du bruit derrière toi ? Du bruit, et de la musique quand même ! On a été invités avec Jean par un pote rencontré à Montargis. On est du côté de Mâcon, dans une sorte de château incroyable. J'ai déjà un peu trop bu, désolé si je bafouille. Et votre ferme, là, comment vous vous y prenez ? Elle aussi avait bu, sa voix tremblait. On va bientôt partir. Toujours tous les deux, oui. Le petit vieux chez qui on travaille, il doit quitter les lieux dans quelques jours car il est trop fatigué pour rester chez lui. Non, ça nous va. On y est restés un peu moins d'un an mais c'était bien, on a appris plein de choses. C'est bien. Je veux dire, c'est bien d'apprendre encore. Mais toi, comment tu te sens ? Tu as appris quelque chose de toi-même ? Tu sais ce que tu veux faire, enfin ? Tu y penses encore ? Ah… Hélène, pourquoi c'est à toi que je raconte tout ça ? Hein ? Pourquoi c'est toi que je choisis, mon ex ex ex ? Comment je me sens ? Là, maintenant, je dirai un peu bourré. C'est pour ça que je vais te répondre aussi : moyen à moyen mieux. Mieux qu'il y a un an, carrément super mieux, mais dans l'ensemble moyen. Moyen moins sur l'avenir, on va partir de chez Amédée, c'est le petit vieux, et on va descendre dans le sud, dans le Cantal dans un premier temps. On n'a aucune idée de qu'on va y faire. M'occuper d'une ferme ça m'a bien plu. Mais je sais que sans diplôme, sans expérience, sans argent surtout et avec ma gueule d'universitaire poupin, j'ai aucune chance. Moyen plus sur la vie sans la ville, je m'ennuie pas vraiment car j'aime cet ennui, d'autant que je le comble par de l'observation. Je ne regrette pas d'être parti, de toute façon j'étais plus ou moins dans le même état d'esprit, la déprime en plus. Et bien sûr que j'y pense. Tous les jours, j'ai toujours un flash, un souvenir, un regret, un parfum, un objet, qui me ramène à ces jours d'avant l'enterrement. Enfin, je suis content que tu m'aies appelé. Je pourrais t'appeler aussi, mais c'est plus compliqué pour moi, je veux, dire,

vis-à-vis de Maxime. Ne dis pas n'importe quoi, tu sais que tu peux m'appeler. Mais je sais que tu ne le feras pas. Je vais devoir te laisser, ça va être l'heure, pour toi aussi d'ailleurs, je te rappellerai d'ici quelques semaines, tu me diras où tu en es. Merci d'avoir appelé Hélène, je t'embrasse, bonne année à toi.
Il était temps de raccrocher car la musique avait été remplacée par un compte-à-rebours poussé au volume maximum. Rémi était rentré se servir du champagne. Les gens étaient dans le jardin pour passer des coups de fil et envoyer des textos à l'abri du cataclysme sonore. Un type servait des coupes sur un plateau. Il proposait également *de quoi s'amuser*, moyennant dix euros à déposer dans sa poche droite. Les douze coups de l'horloge ont fait retentir leur écho dans toute la campagne environnante : minuit, bonne année, bombe année même !

Nous avons repris la route un peu avant midi. La maison était pour partie endormie, l'autre étant encore en train de danser, boire et écouter de la musique très forte, mais à la manière de zombies, de façon mécanique et sans beaucoup de vitalité. J'avais, comme beaucoup, une bonne barre métallique en travers du front. J'avais pourtant rapidement décliné passé minuit et je m'étais endormi lourdement dans une des pièces de l'étage, sur un gros tapis bien épais car le lit était déjà occupé. Jean ne se rappelait plus tout à fait la fin de sa soirée, mais des témoins l'avaient vu dormir affalé sur un canapé avant de se réveiller en sursaut vers quatre heures, danser comme un dératé pendant une vingtaine de minutes et se rendormir quasi immédiatement sur une chaise molletonnée du couloir. Et tu vois, je m'en rappelle peut-être pas, mais ce matin, pas l'ombre d'un nuage sur mon auguste front, si tu as la gueule de bois c'est que tu n'as déjà dessoûlé mon ami, c'est la mauvaise stratégie, regarde-moi, je suis en parfait état. Mais tu conduis toujours pas, Jean, allez, on y va, Amédée va nous attendre.
Nous n'avons pas réussi à trouver Rémi avant de partir, je lui ai laissé un message pour le remercier, en lui disant qu'on le rappellerait une fois arrivés à Saint-Flour. La 309 n'avait pas l'ombre d'une cuite et a démarré du premier coup de clef, et sans rechigner elle a pris la route humide et sinueuse en direction de Dompierre. Jean s'est finalement endormi quelques minutes après le départ, me laissant seul avec la radio du premier janvier. Il faisait froid mais le soleil franc de cette nouvelle année découpait très nettement le paysage, laissant apercevoir le détail de chaque arbre et de chaque

maison. Une pellicule de gelée recouvrait certains coins d'ombre tandis qu'une fine brume s'élevait des endroits ensoleillés.
Amédée nous attendait dans la cuisine, il était attablé avec René, un fermier du coin, et un type que je ne connaissais pas. Heureusement pour moi, ils avaient terminé le repas et passait au café, ce dont j'avais besoin plus que tout. Jean a salué la compagnie et est monté se coucher. Pas la gueule de bois, non… Un petit pousse-café peut-être ? Très drôle, Amédée, très drôle... Les trois petits vieux étaient hilares, tous les trois rouges comme des tomates d'avoir fêté ce nouvel an à midi, bien assis sur un banc en bois, à boire tranquillement mais sûrement leur litre de vin. J'imagine que c'était bien, non ? Oui, plutôt bien. Un peu fort peut-être, je parle pas d'alcool, hein, mais de la musique. En tout cas c'était un château là-bas, très classe. Et toi Amédée, tu t'es endormi comme un bébé avant d'avoir entendu les douze coups de la messe ? Amédée a été un peu surpris de la moquerie mais comme ses amis rigolaient de bon cœur, il m'a souri : comme tu vois, frais comme un poireau ! Je me suis levé tôt et René est venu me donner un coup de main pour le repas, et c'est Camille qui a ramené un lapin. Tu connais pas Camille, je crois, c'est un vieil ami aussi. C'est son fils qui tient la fromagerie maintenant.
On a pris le café et j'ai quitté la compagnie pour aller faire un tour dans la ferme. C'était aussi calme qu'un premier janvier. Tout était propre, vide et silencieux. Il était temps de partir, Amédée s'en foutait un peu, je comprenais qu'il n'ait pas tellement envie de quitter sa maison, mais rester à ne rien faire, et il faut bien le dire, à ne rien gagner, c'était un peu gênant pour nous deux.

L'affaire avait été réglée entre Amédée et le médecin. M. Vialard avait choisi une chambre pour la mi-janvier, Amédée s'était occupé de contacter quelques amis pour reprendre le reste de la ferme, tout semblait à peu près arrangé. De mon côté j'avais appelé le couvent à Saint-Flour pour nous réserver quelques nuitées, la mère supérieure m'avait reçu avec la plus grande courtoisie et mon arrière-tante était enchantée de notre passage. Jean avait envoyé ses textes à l'imprimeur et convenu d'une date pour passer récupérer le tout. Comme il n'y avait plus de travail dans la ferme, nous avons passé notre temps à ranger, trier et jeter méthodiquement la maison d'Amédée. Il nous avait refilé une énorme malle en fer que j'avais placée à l'arrière de la 309. Nous l'avions chargée d'outils agricoles portatifs dont Amédée n'aurait plus

l'usage. Vous ne voulez pas prendre le vieux tracteur Porsche, dans la grange ? Tu te fous de nous Amédée, un tracteur à l'article de la mort à déplacer on ne sait où ? Oh, je dis ça, je dis rien, mais vous pourriez en avoir besoin. Et il a éclaté de rire en manquant de s'étouffer. Ces derniers jours furent les plus joyeux, les plus détendus de tout notre séjour. Amédée plaisantait, chambrait Jean qui le lui rendait avec volubilité. J'étais moi-même plus serein que je ne l'avais été jusqu'alors. La nouvelle année, le nouveau départ. Il ne faisait même pas si froid que ça, pas de neige, un peu de gelée mais rien de bien méchant. La 309 était docile, démarrait presque du premier coup, après une petite secouade de rigueur.

La veille de notre départ j'avais chargé l'arrière de la voiture avec ce dont nous pensions avoir besoin, des outils, du vin, des vêtements. Medhi est passé à la ferme pour prendre Crevard. Quand même, les gars, vous auriez pu lui donner un autre nom… Amédée lui avait mis le poing devant le nez : mais il est très bien ce nom ! En plus le chien répond parfaitement. Crevard, couché. Et Crevard de se coucher, de s'aplatir en battant la queue. Justement, il répond à son nom, ça m'aurait arrangé qu'il soit complètement stupide, je l'aurais baptisé autrement… Et c'est comme ça qu'il nous remercie, ah lala, c'est plus ce que c'était les bistrotiers, tiens… Crevard est donc reparti à l'arrière de la camionnette de Medhi, tout fou, en jappant à pleine gueule. Nous nous sommes retrouvés dans la cuisine avec Amédée. Tout était prêt, ses valises étaient déjà parties à la pension, il lui restait un bagage à prendre lorsque l'ambulance viendrait le chercher le lendemain matin. La ferme était silencieuse, plus aucun animal ne venait troubler le bruit des tabourets sur le carrelage brun de la salle à manger. Amédée a sorti des petits verres à gnôle. Je n'avais pas très envie de me soûler avec son tord-boyaux mais parfois, il faut savoir se tenir en société. Il nous a donc servi des verres à ras-bord, et a sorti de sous le buffet une serviette en cuir noir pas très reluisante.

Les gars, ça c'est pour vous. C'est la dernière paye, avec un peu plus pour la vente des bestiaux, et des souvenirs, des bricoles, des photos, des lettres de ma femme qui seront toujours mieux entre vos mains qu'entre celles des médecins ou des voisins. Et puis vous me prendrez la bombonne d'eau de vie qui doit rester à la cave, hein, pour décrasser le moteur de ta voiture ! Ouais, c'est sûr que la gnôle tu l'emporteras pas là où tu vas ! Tu crois pas si bien dire ! Mais pour les souvenirs, les photos, pourquoi nous ? Et René, tes amis ? Tu nous avais pas dit que tu avais de la famille même éloignée ? Peuh, de la famille, tu parles ! Ils hériteront de la maison, de mon sale

caractère, des terres et de ce qui restera. Le tracteur aussi, tiens ! Je les ai pas vus depuis… un moment, et si vous étiez pas venus, j'aurais tout brûlé. Vous préférez que je brûle tout ça ? Jean a tendu la main vers la serviette et l'a posée à ses pieds. Ça ira, Amédée, on voulait être sûrs, hein, et puis c'est pas dit qu'on se reverra pas, non ? C'est pas comme si on t'envoyait direct au cimetière non ? On part s'installer un peu plus bas et dès qu'on pourra on repassera à Moulins pour te voir. Oui, oui, si vous le dites. Non mais Amédée, tu te fous de nous ? On va quand même pas t'oublier avec ta tête de pioche et ta gnôle à casser les reins !

La soirée s'est prolongée sur une soupe de pois au lard que j'ai avalée la tête fracassée par son alcool de brute. Jean n'arrêtait pas de parler mais j'avais réellement du mal à suivre. A les suivre. Je suis allé me coucher et ils sont restés assis comme deux vieux copains, à taper dans la bouteille comme si c'était du jus de pomme. Jean m'a raconté ensuite qu'ils avaient discuté sérieusement ce soir-là. J'avais du mal à croire qu'il se souvienne vraiment de quoi que ce soit, mais enfin, il semblait qu'Amédée lui ait raconté plus en détail ce qu'il avait fait du corps d'Armand et comment il avait échappé à l'enquête puis au chantage. Le problème, c'était que Jean ne se souvenait plus précisément comment il avait fait.

Le lendemain, l'ambulance est arrivée en fin de matinée, Jean et moi étions levés mais Amédée avait décidé de quitter sa maison sur une civière. Une idée vraiment débile, je te jure, quelle tête de mule ! Donc, si je comprends bien, tu vas rester dans ton pyjama crasseux et attendre qu'ils te mettent dans la civière ? Mais pas du tout, je me lève, je fais ma toilette et je me recouche en attendant qu'ils arrivent. Tout est prêt de toute façon ! Et ils vont m'allonger sur leur foutu brancard de toute façon ! Amédée était donc dans sa chambre lorsque les brancardiers sont entrés dans la cuisine. On les a salués, deux braves types, la quarantaine, un accent bourbonnais à couper à la faux. Amédée ! Ils sont là !

Un craquement touffu a retenti, puis le cri râpeux du métal brisé. Dans sa chambre, Amédée tenait le Luger explosé dans sa main droite, un oreiller écarlate sur son crâne chauve et désormais en charpie. Le revolver allemand, chargé probablement avec des cartouches d'époque, lui avait éclaté les os de la main mais avait réussi à lui faire sauter la cervelle jusque sur la table de nuit. Le plus grand des deux types s'est jeté sur son téléphone tandis que l'autre a étouffé un cri de surprise. Jean s'est évanoui par terre, sans un bruit, et je me suis approché du lit, mécaniquement. Le deuxième brancardier m'a retenu au moment où j'allais très stupidement soulever l'oreiller. C'est

pas la peine m'a-t-il soufflé, on va attendre la gendarmerie dehors, allez, occupez-vous plutôt de votre copain, il a pas l'air bien.

Les gendarmes n'ont pas traîné et Jean s'est réveillé peu après. La vue du sang, le simple fait d'en parler suffisait à lui provoquer un malaise vagal qui le cueillait en traître comme un fruit trop mûr. Les types nous ont posé des questions, nous connaissions l'officier qui était venu une ou deux fois faire une visite à la ferme, intrigué par notre présence chez ce vieux bourru de fermier. Amédée rédigé un petit mot sans ambigüité sur sa table de nuit. Il a pris nos coordonnées et il nous a laissés filer en nous serrant la main tristement : les suicides de petits vieux, les gars, c'est tous les mois en hiver, alors Amédée bien sûr, c'est un de plus, mais pour nous qui le connaissions, c'est surtout un de moins.

PARTIE TROIS

De la terre sous les ongles

Cette fois-ci nous avons pris l'autoroute et laissé une radio commerciale nous tabasser les oreilles jusqu'à notre étape en banlieue de Clermont. J'aurais aimé pouvoir rouler vite, serrer les dents et le volant, pied au plancher et le regard tendu vers l'horizon, mais la 309 n'avançait pas, nous nous faisions doubler par des camions plus agiles dans les montées auvergnates que ne l'était le petit douze-cent au large sous le long capot de la Peugeot. Arrivés à Clermont, nous avons cherché à déjeuner rapidement, sans quitter des yeux la voiture car je n'avais pas fait réparer la serrure. Nous avons échoué dans un fast-food où nous avons pris, enfoncés dans nos sièges défoncés, deux menus suintant. Il a bien fallu ouvrir la bouche pour commander et cette étape dans la malbouffe, au centre de la France, nous a desserré la mâchoire.

Tu crois pas qu'il aurait pu nous en parler ? Il nous en a parlé, Jean, mais on n'a rien capté. Il l'a dit, qu'il voulait mourir dans sa baraque, qu'il n'en sortirait pas vivant, qu'il s'en foutait de vivre encore. Mouais. Et tu crois qu'on pourrait être mis en cause, du genre non-assistance ou je ne sais quoi ? Je sais pas. Ça dépendra de l'héritage. Et puis ces derniers temps, il y a du monde qui est passé à la ferme, ses vieux potes, le médecin, Medhi, les acheteurs de bestiaux, ils pourront pas dire qu'il était fou ou qu'on l'a forcé. Et puis les infirmiers, je veux dire, il s'est bien tiré une balle tout seul, dans sa chambre. Il aurait pu se louper complètement avec cette antiquité. Tu veux dire qu'il a eu de la chance, c'est ça ? Allez, on va dire ça, de la chance… Nous avons mangé nos burgers dégoulinant de graisse dans la voiture, sous un timide soleil, car il faisait trop froid dehors, même pour ouvrir les fenêtres. Les frites étaient dégueulasses. Quand même, il aurait pu nous en parler.

J'ai conduit Jean jusque chez l'imprimeur. Je suis resté dans la 309, confiné dans la buée et l'odeur atroce du fast-food. J'ai étudié la carte routière pour la suite du trajet. Le plus simple et le plus court était encore de reprendre l'autoroute. Nous serions à Saint-Flour dans l'après-midi, le temps de décharger un peu la voiture, de sortir se promener avec ma tante si ce n'était pas l'heure d'un office, de faire quelques courses peut-être, d'acheter le journal et une carte de la région aussi. Jean n'arrivait toujours pas, j'ai appelé à Saint-Flour, ma tante Mado était un peu sourde, j'ai dû crier pour me

faire entendre. Nous sommes à Clermont, oui, à Cler-mont. On arrive d'ici deux heures, non pas dix heures, deux heures ! Dans l'après-midi Mado, si tu veux on pourra sortir se promener. D'accord, oui, ça tombe bien, passe-la moi. Heureusement que la mère Supérieure était de passage dans le couloir, j'ai pu lui répéter le message. Il y avait simplement un petit changement pour nos chambres, ils avaient finalement plus de pensionnaires que prévu et nous devrions nous contenter d'une grande chambre avec deux lits face à face. J'ai failli lui dire que c'était encore mieux, mais j'ai craint qu'elle n'interprète mal à propos.
Jean est sorti de l'imprimerie avec un carton dans les bras. Tu es content du résultat ? Ah oui, c'est très bien, je vais te montrer, la reliure est assez simple mais comme il m'a dit, d'habitude ils n'en font pas, je suis bien tombé, le type a lu mes textes rapidement, ça lui a plu, et il m'a proposé une reliure avec un dos tissé violet, et une couverture cartonné rose pâle. Même les coins sont soignés, regarde. Le résultat était vraiment superbe : papier ivoire avec une typographie légère, des caractères espacés, une page de titre soignée, les pages de garde étaient jaune pâle et en effet, la reliure colorée donnait aux soixante-dix feuillets l'allure d'un carnet intime plutôt chic. Entre chaque récit était intercalé une feuille noire épaisse ce qui donnait à la tranche du livre un aspect zébré très réussi. Et tu en as combien alors ? Trop. J'en ai cent, en dessous ils ne voulaient pas tirer car vu le temps que ça prend, c'est pas rentable. Je vais en envoyer deux et puis le reste je le garderai au chaud. Tu crois qu'on aura le temps de le poster depuis Saint-Flour ?

La Poste était juste à côté du couvent et le colis pour Alloua était parti avec la levée de l'après-midi. Jean paraissait soulagé. J'aurais voulu lui en parler, savoir ce qu'il comptait faire maintenant, s'il attendait un appel, s'il allait l'appeler ou même aller la retrouver, mais nous étions un peu pressé par les horaires du couvent, la mère supérieure m'ayant demandé de rentrer dans la cour avant dix-sept heures. La mère Bénédicte, c'était son nom, nous a accueillis avec un sourire qui débordait de son voile. Sans empressement mais avec une cordialité appuyée elle nous a menés jusqu'à notre chambre, au bout d'un long couloir vitré qui était ou avait été un cloître, avec des arcades plutôt modernes et de lourdes portes fermées sur la gauche. Notre chambre était tout au bout, très vaste, les deux lits quasiment face à face, avec une grande arche pour les séparer. Dans un coin avait été aménagée une cabine de douche en

plus d'un lavabo en faïence d'une autre époque. Les lits étaient très hauts, surmontés d'une grosse pile de couvertures marron. Un crucifix ornait chacun des murs de la pièce et sur la porte également. Depuis les fenêtres, nous pouvions voir le jardin de la communauté, très bien entretenu, et bien que nous soyons en hiver, coloré par des fleurs et feuillages harmonieusement répartis. Comme nous devions laisser la voiture à l'extérieur du couvent, la mère supérieure nous a autorisés à entreposer une partie de notre chargement dans une remise de la cour.

Ma tante Mado avait une chambre au premier étage de l'établissement. C'était une sorte de petit deux-pièces, un vestibule avec un bureau sous la fenêtre, un tapis au sol et des tableaux pieux aux murs. La chambre, sur la gauche, donnait sur un cabinet de toilettes. Les meubles étaient en bois foncé, rustiques sans être imposants. Ma tante avait fait installer dans la première pièce une vitrine où elle alignait de petits objets hétéroclites sans grande valeur, mais dont l'accumulation m'avait, tout petit déjà, toujours fasciné. On y trouvait des broches militaires et des gommes en forme de chapeau, des médaillons avec des portraits de dames en cheveux, des figurines du Tour de France, une DS miniature et un crucifix en coquillages, quelques photos de famille éparpillées, un rond de serviette en corne, un thermomètre de Lourdes, des chromos religieux… Quand je suis entré dans sa chambre, elle était assise dans un fauteuil à dossier droit, ses cheveux blancs aux reflets bleutés dans le contre-jour, sa canne en bois à portée de main. Te voilà ! Depuis tout ce temps ! Viens donc m'aider à me relever. Elle a pris appui sur mon bras droit et s'est levée sans difficulté. Je n'avais pas revu Mado depuis sept ou huit ans et je l'ai retrouvée identique à elle-même, en plus frêle peut-être, mais avec la même coiffure impeccable, les mêmes lunettes à bord doré, la même jupe marron indémodable et surtout la même moue fière et timide qui la caractérisait. Tu as grandi non ? Non Mado, il y a longtemps que je ne grandis plus ! Toi en revanche tu as peut-être rétréci, non ? Que tu es bête ! Descendons, on a encore le temps d'aller jusqu'à l'épicerie. J'ai une petite course à faire et il fait encore jour, tu m'accompagnes ? Oui, bien sûr ! Tu es venu avec ton ami ? Oui Mado, Jean est en bas, il défait sa valise, je vais te le présenter.

Jean a bien entendu été adorable avec Mado, qui l'a trouvé charmant. Jean avait vraiment ce don improbable pour plaire à absolument n'importe quelle femme, de n'importe quel âge et de n'importe quelle condition. Et vu l'empressement de la mère supérieure à nous demander ce que nous souhaitions au dîner – alors qu'en réalité le

menu était déjà fixé – j'ai vu aussi qu'elle était tombée sous le charme de ses petits yeux noirs.

Nous avons donc marché dans Saint-Flour jusqu'à une petite épicerie très typique, vitrine dépouillée et vendeuse affable. Mado a demandé des carrés de Salers : ces biscuits carrés donc, fins, beurrés et dorés. Je me souvenais en avoir mangé, trempés dans du chocolat au lait. Ils étaient emballés dans un papier argenté avec une écriture gothique. *Made in Cantal*. Il faisait presque doux, la lumière était rasante à cette heure-ci mais Mado a insisté pour qu'on s'assoit sur un banc public, Jean et moi de chaque côté. Dites-moi, les garçons, qu'allez-vous faire par ici ? Tu ne voulais pas travailler à Paris ? Elle a posé ses mains ridées sur nos genoux. Et les études alors, ça ne te sert donc à rien ? Bien sûr que ça sert les études, ça sert notamment à se rendre compte qu'on n'a pas envie d'en faire son métier. Avec Jean, on en a fait des études comme tu dis, on a bien bossé pendant des années sur l'ironie de Flaubert, le mépris chez Montherlant, le trimètre de Victor Hugo, les audaces de Rimbaud ou la politique dans Racine. Mais tout ça, tout ça, ça ne nous dit pas de le répéter. Répéter en étant prof, répéter en étant bibliothécaire, point trop n'en faut. On n'est pas les seuls à vouloir arrêter, mais peu le font. Et beaucoup, n'empêche, on envie de continuer à le répéter, tant mieux. Il faut de la place pour tout le monde, et nous on a choisi de garder la part littéraire pour notre plaisir, égoïstement si tu veux, pour en parler le soir et non pas en journée, devant des jeunes gens distraits. Alors oui, on a fait des études pour le plaisir. Pour le plaisir à venir alors, car sur le coup, pendant ces années, ce fut un travail dur, quotidien et rigoureux. Lire Jacques Roubaud, comprendre Gérard Genette, compter les vers de Verlaine, décortiquer ceux de Maurice Scève, se perdre dans Proust, c'était un travail lourd et douloureux. Le plaisir, à la fin, nous paraît si vain, si factice à transmettre, qu'on le garde pour nous enfin, on le partage autrement. C'est finalement Rimbaud qui pourrait nous guider « la main à plume vaut la main à charrue », mais pris dans son sens inversé. Nous avons décidé de retourner à la terre. Jean par poésie, moi par esprit de contradiction, tous les deux par dégoût de la vie urbaine. Tu t'y plais bien, toi ici, non ? Alors nous allons chercher où nous installer, la terre, le bois, le lait, le blé, les bêtes, ça nous semble enfin *possible*.

Mado s'est relevée du banc, elle nous a regardés de ses yeux accoutumés à regarder le Christ en croix au fond de la chapelle, elle nous a souris d'un air qu'on aurait pu croire malin si on ne voyait briller au creux de son cou une vierge Marie en gloire. Par

ces mots simples et doux, elle nous a donné l'absolution : rentrons, il va faire nuit et la mère supérieure nous attend.

La pension, pour religieuse qu'elle soit, n'en était pas moins joviale pour qui, comme nous, étions de passage dans cet univers cloîtré mais ouvert sur les autres. Nous étions donc très bien accueillis, nourriture abondante, logis calme et propre, discrétion et discussions cordiales. Nous avons pris le rythme des heures pour nous faire à ce milieu mystérieusement archaïque et nous avons trouvé le silence aussi reposant que fertile. Le troisième jour de notre arrivée, l'officier de gendarmerie de Dompierre m'a appelé, l'affaire était sur le point d'être classée, suicide évidemment, et pour nous éviter d'avoir à répondre de quoi que ce soit, nos noms ne seraient pas mentionnés sur le procès-verbal. Son appel n'était pas vraiment régulier mais l'officier avait été vraiment très affecté par la mort d'Amédée. Nous avions eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois, notamment au début de notre installation, où la suspicion régnait dans la campagne et où il était chargé de nous surveiller. C'est après cet appel que je me suis souvenu que nous n'avions pas ouvert la sacoche qu'Amédée nous avait confiée ce soir-là. Tu l'as mise où, Jean ? Dans le bas de l'armoire. Il faut qu'on fasse les comptes, la mère supérieure n'a pas insisté, ces gens-là sont de bons catholiques, mais ce serait quand même très bien de pouvoir lui payer au moins la semaine, non ? Je l'ai ouverte sur le table centrale de notre chambre et Jean m'a rejoint, curieux lui aussi de savoir quelles photos Amédée nous avait laissées et avec combien nous pourrions compter pour les semaines à venir. J'ai sorti un peu tout en vrac, tout était un peu jauni, poussiéreux, y compris les trois enveloppes. Une chacun donc, avec la somme attendue pour ce dernier mois et demi, et une troisième, « participation aux bénéfices » comme c'était écrit en toutes lettres ! C'est Jean qui l'a ouverte tandis que j'essayais de reconnaître Amédée ou son frère peut-être sur une photo prise un jour de moisson. Putain, c'est pas possible ! J'ai levé les yeux vers Jean qui étalait les billets de cette troisième enveloppe. Merde ! Mais y a combien dans cette enveloppe ? Attends, je sais pas, il n'y a même pas un petit mot. « Participation aux bénéfices », le vieux avait de l'humour. La somme était supérieure à ce que nous aurions pu gagner tous les deux en un an de nos anciennes activités urbaines et salariées. Je n'avais jamais vu autant d'argent sur une si petite surface. Jean balbutiait quelque chose, une sorte de galimatia entre l'addition de tête, une prospective, un mélange de désirs et de

regrets. Bon, on n'y touche pas, ok ? On laisse ce fric dans la serviette, on suit ce qu'on voulait faire, on se bouge, on cherche du travail et on verra ensuite. Jean a relevé la tête. Tu crois pas que je pourrais en envoyer un peu… ? Jean, comment crois-tu qu'elle le prendrait, maintenant ? Pas très bien. Assez mal je dirais. Voilà, on est d'accord. Donc on laisse ce fric, là, dans le bas de l'armoire, et on avisera quand on en aura *vraiment* besoin.

Amédée nous avait dit qu'il nous donnerait un peu d'argent pour continuer, je savais qu'il avait un livret de de caisse d'épargne bien garni, il ne s'en était pas caché, bien au contraire. Mais là, on se retrouvait avec quasiment l'intégralité de la vente du bétail et des engins. Il s'était tout fait payer en liquide, car il savait d'ores et déjà ce qu'il voulait en faire. Je me demandais comment ce petit vieux, que nous ne connaissions même pas il y avait un an de cela, avait pu devenir aussi important dans notre existence. Et pourtant, nous ne serions même pas là pour lui dire un dernier adieu. En allant payer la mère supérieure pour notre séjour, je passai devant plusieurs statues de saints et j'eus la tentation de m'agenouiller devant elles pour transmettre un message à Amédée, par-delà la froideur de la pierre et du carreau. Mais le souvenir de sa trogne hargneuse et de ses conversations hostiles à l'esprit saint me retinrent. La mère supérieure m'accueillit dans son vaste bureau avec un sourire aimable qui trahissait néanmoins un certain soulagement. J'imaginais bien que la communauté, pour économe qu'elle soit, ne roulait pas sur l'or, et je la priais d'excuser le retard, en la remerciant encore chaleureusement pour l'accueil et les commodités. Je lui demandai également si elle savait de quel côté du département il nous faudrait mieux chercher pour trouver du travail. Elle m'indiqua deux, trois villages industrieux, mais resta vague. Je m'en doutais un peu, le couvent n'avait rien d'une agence d'intérim.

Même si ce soudain pactole pouvait nous assurer et nous rassurer en tout point, je préférais garder le cap initial et Jean également. Quand je le retrouvais dans la chambre, il avait étalé sur la table une carte du département et lisais les annonces de *La Montagne*. Il n'y avait pas grand-chose mais nous avons décidé de pousser nos investigations à l'ouest de Saint-Flour, en suivant la route d'Ussel. D'après un pensionnaire, le travail ne manquait pas dans la région, pour qui n'avait pas peur de travailler dur, surtout en hiver. Quand nous avons pris la voiture, le ciel était d'un gris uniforme, un vent léger mais continu soufflait sur Saint-Flour et annonçait la neige à venir sur la vallée. Il n'y avait pas d'annonces d'emploi dans *La Montagne* mais Jean

avait repéré quelques annonces immobilières et surtout des publicités agricoles. Faut bien commencer par quelque chose…

Nous avons donc commencé par Mons, un petit village légèrement en hauteur, sur la droite de la route. Nous nous sommes garés à côté de la mairie devant laquelle était stationné un petit tracteur. C'était la bonne heure pour trouver des paysans accoudés au comptoir de l'unique café du village. Trois casquettes à moustache nous tournaient le dos lorsque nous sommes rentrés. Nous avons commandé notre petit noir, les trois types parlaient peu, un peu de météo, un peu de mécanique. C'est Jean qui les a directement entrepris. Bonjour messieurs, avec mon pote à côté, on vient d'arriver sur Saint-Flour, on est hébergés au couvent et on cherche du travail agricole, vous savez à qui on pourrait s'adresser ? Les casquettes ont levé la tête, une moustache ou deux a frémi sans rien dire et le plus vieux a pris la parole. Du travail ou de l'argent ? Parce que du travail, y en a, mais de l'argent y en a pas. Tu cherches quoi ? On cherche du travail, pour sûr, un peu d'argent aussi, pas franchement beaucoup d'ailleurs, et un coin pour se loger. On a déjà bossé dans une exploitation, dans l'Allier. Et pourquoi vous êtes partis alors ? On est partis parce qu'on ne pouvait pas rester, le type chez qui on était est parti à la retraite. Mouais, de toute façon, on n'a rien à vous proposer. Y a pas d'argent dans la région, pas vrai les gars ? Pas d'argent, trop d'impôts, trop d'emmerdes avec les jeunes, hein ? Les trois casquettes ont hoché gravement du chef, en nous jetant un regard plus noir que le café que je buvais. Les jeunes ? Ouais, les jeunes comme vous, tiens, c'est pas capable de bosser à la ville, ça veut du grand air, de la liberté, ça vient bosser chez nous, ça râle pour le confort, ça râle pour le fric et ça bosse pas, ou mal. Si je te donne une vache qui vèle, là, tout de suite, tu vas reprendre ta veste et partir par derrière. Mais on peut apprendre ! Et on a déjà pas mal appris, on sait tirer le lait, fourrager, labourer, soigner les bêtes. Pour le reste, on peut encore se former, avec votre aide. Le type a stoppé Jean dans son élan : on vous apprendra rien, vous croyez qu'on a le temps ? Vous vous croyez où ? En colonie de vacances avec initiation à la bouse de vache ? Dans un éco-musée de mes deux, dans un atelier « vivre comme un paysan » ? Allez, si vous voulez de l'aide, je vais vous donner un bon conseil, vous reprenez la route, vous retournez au couvent, vous saluez les bonnes sœurs de ma part, une bise sur chaque joue, et vous repartez chez vous, au chaud, à glander devant votre ordinateur.

Après un tel coup de botte dans l'arrière-train, difficile d'engager la conversation sur un autre terrain. J'ai payé les cafés et tiré Jean à l'extérieur. On est mal tombés, c'est pas grave, il était mal luné celui-là, et puis fort en gueule, alors les autres ils ont pas osé le contredire. Ils doivent se marrer maintenant, et commenter nos tronches déconfites avec le patron du café. En fin de compte c'est lui qui a gagné sa matinée, grâce à nous ces vieux cons vont lui commander un deuxième café ou une fine pour fêter ça, et puis voilà. Tu as repéré quoi d'autre ensuite ? On remonte vers Vauls, puis Coltines, Touls, Chassagnette, Savignac puis on redescend par Le Sailhant avant de revenir sur St Flour. Demain on fera l'est : La trémolière, Les Maisons de Vabre… N'empêche, ça me fait chier d'être reçu comme ça !

La petite route était raide et avec l'humidité, plutôt glissante. Nous avons parcouru les quelques kilomètres en une petite demi-heure de silence, sans commentaire ni musique, les dents serrées et le cœur excité par le café trop fort. Le hameau paraissait désert et nous avons garé la voiture sur le bas-côté de la route. Nous nous sommes dirigés vers la première ferme où un chien noir nous a accueillis en aboyant de sa gueule de molosse. Le tintement de la chaîne nous a rassurés et nous nous sommes avancés dans la cour. Une femme a ouvert la porte pour nous demander ce que nous voulions : nous cherchons du travail, alors on fait le tour des environs pour proposer notre aide. Savez-vous à qui nous pourrions demander ? On n'a rien pour vous ! Mon mari est parti à l'étable, vous pouvez aller lui demander, mais il vous répondra comme moi. Bonne route ! L'étable était sur la droite et le chien noir tenait la garde, en nous toisant. Le mari est sorti de l'étable et sans paraître surpris de nous voir ici nous a dit qu'il n'avait rien pour nous et que pour travailler, de toute façon, fallait un diplôme ou être en apprentissage, il ne prenait pas des gens sans qualification, pas le temps de les former. A qui demander dans le coin ? Sur les Vauls, vous pouvez tenter chez Bernard, à la sortie, mais ça m'étonnerait, surtout deux gars comme vous. Sinon, plus haut, ouais, non, pas à Coltines, y a rien, mais vers Neussargues, avec la gare, faut voir. Allez, bonne route les jeunes !

Nous avons remonté le chemin jusqu'à une maison en mauvais état en pensant cogner à la porte de Bernard mais c'est une vieille femme un peu sourde qui nous a ouvert la porte. Elle ne voulait pas nous faire rentrer mais elle ne comprenait pas ce qu'on lui demandait non plus. Finalement, un type qui passait dans une camionnette s'est arrêté pour demander à cette Monique ce qu'on lui voulait. Elle a haussé les épaules et a refermé sa porte. Le type s'est marré et s'est finalement adressé à nous : vous lui

vouliez quoi, à Monique ? On cherche la ferme de Bernard, on est dans la région pour s'installer et trouver du travail. Et bien, bon courage alors ! Bernard, c'est la maison du coin, là-bas, j'y vais justement pour lui emprunter sa tronçonneuse, je vous prends ? Marcel, c'était son nom, nous a donc conduits jusque chez Bernard, tous les deux tassés à l'arrière de la camionnette. Jean s'est aventuré à lui demander s'il connaissait un moyen de se faire embaucher dans la région mais le type a haussé les épaules : aucune idée mon gars ! Pas chez moi en tout cas, vous seriez malheureux comme les pierres ! Et puis surtout j'ai pas d'oseille à vous donner. C'est pas si facile dans le coin, hein, du travail y en a, mais de l'argent… Ouais, c'est bon, on sait.

Si nous avions été tous les deux face à ce Bernard nous serions sans doute repartis sans avoir rien compris. Heureusement Marcel nous a traduit un peu ce que le vieux mâchonnait dans sa moustache. Le vieux vivait dans une seule pièce noire de suie bien qu'il n'y ait pas de poêle ni de cheminée, et nous a accueilli en crachant par terre. J'ai très vite compris que le type de la ferme s'était un peu moqué de nous en nous envoyant ici. Non seulement le vieux était impossible à comprendre mais en plus c'était un retraité qui n'avait vraisemblablement plus de champs ni de bétail. Il finissait sa vie assis sur son banc, à boire du café et du marc. Tout le monde le connaissait, c'était la figure locale du hameau, un vieux râleur qui avait détenu la moitié des terrains. Marcel était comme chez lui, il nous a resservi un café sans demander au petit vieux qui regardait son journal avec une loupe et il nous a recommandé lui aussi d'aller plutôt chercher du côté de Neussargues, aux abattoirs car par ici, on ne trouverait rien. Nous l'avons remercié, serré la main de Bernard et repris la voiture.

Il s'est mis à pleuvoir de l'eau bien froide qui aurait pu, avec un petit effort, se transformer en glace. Nous avons suivi le chemin que nous avions planifié, et les réponses furent plus ou moins les mêmes. Personne ne voulait de nous, c'était assez clair. La situation n'était pas bonne, l'hiver n'était pas propice aux embauches et sans diplômes, enfin, nous avons compris que ces petits éleveurs ne voulaient pas s'aventurer à former des jeunes qui ne l'étaient plus trop. A Chassagnette, la femme d'un type a eu pitié de nous je crois et nous a offert de quoi déjeuner, du pain, du fromage et du jambon. Nous sommes restés un petit moment chez elle, le temps aussi que l'averse arrête de buriner la terre de la cour, et nous sommes repartis en la remerciant. Les paysans étaient bourrus, méfiants envers nous et je les comprenais. Nous débarquions chez eux avec le sourire et nos jeans délavés, à la recherche d'un gîte et d'un passe-temps. Même si l'un d'eux, poussé par le besoin, l'avidité ou la

générosité, avait voulu nous prendre ou simplement tester l'un d'entre nous, il savait à quel point cet acte serait précaire. Nous n'étions pas du coin, nous n'étions pas paysans, nous avions quitté notre emploi sans sommation : si nous en faisions de même avec eux, c'est le bétail que nous mettions en jeu, l'équilibre de leur entreprise et de leur vie. Personne ne se risquerait à nous embaucher à moins de n'avoir plus rien à perdre.

Pourtant, nous avons continué nos recherches pendant plusieurs semaines. Nous avons ratissé les fermes du Cantal et vidé le réservoir de la 309 à une vitesse qui honorerait le Tour de France. Après cette excursion à l'ouest et au nord, nous avons parcouru l'est de l'autoroute, Tiviers, Vabres, Montchamp, puis redescendu vers les bords du département, Ruynes-en-Margeride, Combechalde, Garabit, Faveroles… en vain. Partout le même accueil ou à peu près. Au mieux, nous repartions avec un sourire de compassion, au pire sans avoir entendu autre chose que les aboiements dissuasifs d'un chien de garde. La neige couvrait les sommets, la route devenait glissante et la 309 de moins en moins assurée sur ces routes inégales. Nous rentrions le soir au couvent le dos en miettes et la tête en vrac. Une pile de *La Montagne* griffonnés tapissait le coffre de la voiture, nous avions trituré la carte Michelin à la recherche des routes les plus improbables. Jean était un co-pilote hors pair, précis et au cœur bien attaché dans les virages. Mais la fatigue et le découragement nous gagnaient. Il fallait se rendre à l'évidence : nous ne trouverions pas de place dans une ferme.
Un soir de février, après le repas dans la salle commune, tandis que les téléviseurs résonnaient dans le couloir, nous avons fait les comptes de notre séjour. Nous arriverions au bout de notre épargne dans quelques jours si rien ne se présentait. Nous avons décidé d'explorer la piste des abattoirs de Neussargues qui revenaient sans cesse, y compris dans les annonces du journal. Nous nous sommes présentés tôt au bureau quatorze et un cinquantenaire à cravate nous a serré la main. Je suis passé en premier dans son bureau. Je n'avais pas de cv, intentionnellement, pour mieux mentir. Mais le type n'était pas dupe et a paru douter de mes capacités à charrier des carcasses et nettoyer le sol au jet d'eau. Il m'a remercié et Jean et a pris ma place. Quand il est ressorti du bureau il avait à la main le papier d'embauche à faire valider au bureau quinze. Je suis sorti l'attendre à l'extérieur, c'était raté pour moi mais au moins nous aurions un salaire pour deux.

Comment tu as réussi à le convaincre de te prendre ? Si je te le dis, tu vas m'en vouloir, laisse tomber. Non mais vas-y, Jean, t'es con ou quoi ? Pourquoi je t'en voudrais ? T'es plus costaud que moi, tu as l'air d'avoir dix ans de plus que moi, je sais pas, c'est peut-être pour ça, non ? Non, c'est pas pour ça ! Le type a vu qu'on était ensemble, il a compris qu'on était des intello-losers, des bobos, des branleurs, bref, qu'on ne cadrait pas avec ce qu'il recherchait pour l'usine. Il s'est montré gentiment ironique en me parlant de cinéma et de littérature, façon conversation de salon avec des inconnus. J'ai coupé court en lui disant que j'avais besoin de ce travail. Ça ne lui a pas suffi alors je lui ai dit que j'en avais besoin pour nourrir ma famille. Ouais, tu vois, je te l'avais dit que ça te plairait pas, ok, c'est dégueulasse, fais donc attention à la route. Je lui ai dit que j'avais un gosse, que sa mère m'avait quitté sans rien me dire et que je me retrouvais tout seul avec lui et que toi je t'avais rencontré à Saint-Flour où tu m'avais donné le tuyau pour le job. Putain, Jean, t'as osé sortir ce bobard ? Ouais, bon ça va, écoute, j'en suis déjà pas super fier alors si tu pouvais éviter de m'en reparler, hein, ce serait pas mal. En plus ça me fait chier, j'ai pas de nouvelles d'Alloua, si ça se trouve elle a pas eu mon paquet et elle a déménagé et je ne le saurais jamais.

Jean commençait le travail à l'abattoir dès le lendemain, il irait à Neussargues en bus, il n'y avait plus ou moins qu'un seul horaire pour le matin et en fin de journée et si besoin, je pourrais toujours aller le chercher. J'étais un peu déçu, c'était peu dire, de ne pas avoir trouvé quelque chose moi aussi. Jusqu'ici j'avais eu l'impression d'être autonome et que Jean me suivait. Si lui seul gagnait de quoi vivre, je serais dans une situation de dépendance que j'avais toujours cherchée à fuir. L'après-midi, Jean est allé dans le centre-ville pour s'acheter des vêtements de travail et je suis resté au couvent à parcourir *La Montagne* et à squatter l'unique ordinateur connecté à internet. Ma tante Mado, entre deux offices, passait me voir pour discuter de la famille, mais je ne l'écoutais pas vraiment, la famille, à ce moment précis, je m'en foutais complètement. J'ai tiré une liste des coopératives laitières et des fromageries semi-industrielles de la zone. J'avais cinq adresses, cinq lieux à visiter pour le lendemain.

La soirée fut encore plus morose que les précédentes. Le repas, pris tôt dans la grande salle du réfectoire, était pesant, par nos silences respectifs et le verbiage incessant d'une coreligionnaire que ma tante supportait pour des raisons qui nous échappaient. Marie-Odile, c'était son nom, était aussi grasse que ma tante était sèche, elle parlait fort, de n'importe quoi, dans n'importe quel ordre, elle n'écoutait rien, et d'ailleurs elle était sourde. Ma tante opinait à peu près à toutes les balourdises qu'elle sortait mais

nous confiait ensuite qu'elle la trouvait stupide… J'ai compris que leur entente était purement stratégique : ma tante n'avait jamais aimé manger, préférant sans doute se consacrer à des nourritures plus célestes, et la mère supérieure la surveillait, lui servait de grandes assiettes en lui jetant un œil entendu. De son côté Marie-Odile, visiblement trop gourmande, avait droit à des portions modestes. L'entente était née de cet échange de bons procédés : grâce à Marie-Odile l'assiette de ma tante était toujours vide en fin de repas. Les deux petites vieilles avaient trouvé un moyen habile de tromper la surveillance de la mère supérieure pour s'échanger leurs gamelles. J'avais moi-même mis plusieurs jours à me rendre compte de ce tour de passe-passe diététique.

Quand nous avons regagné la chambre, Jean a allumé le téléviseur sur une émission vulgaire, sans mettre le son. Il s'est assis sur une chaise en bois et sans tourner la tête m'a interpellé : tu vas me faire la gueule pendant longtemps ? Si tu crois que je suis fier, non, d'avoir sorti un pareil mensonge. Moi, abandonné, avec un gosse. Si on n'était pas dans un couvent, je me ferais péter la tête avec un litre de bière. Je lui ai posé la main sur l'épaule, toujours sans le regarder. C'est pas ça Jean, c'est pas ça. Enfin peut-être, mais c'est surtout que je me retrouve comme un con sans une thune maintenant. J'aime pas ça. C'est pas comme ça que je voyais les choses, coincé dans un couvent, sans un rond et aux crochets de… Ouais, aux crochets du mec le moins fiable que tu connaisses, c'est ça ? Ben ça, tu vois je m'en fous, je vais pas faire carrière dans cet abattoir. Et je vais pas t'entretenir toute ta vie, compte pas sur moi pour te payer des sorties en boîte et en décapotable ! Il avait réussi à me détendre un peu et j'ai pris une chaise pour m'asseoir à côté de lui. A l'écran, l'émission battait son plein et l'animateur, lustré comme une voiture de tuning, hurlait dans son micro, d'une fausse joie, face à un public aux yeux flétris par les flashs incessants.

Tu sais, j'ai téléphoné à Alloua cet après-midi. Elle a reçu mon paquet mais elle n'a rien dit de plus. Un petit merci. Elle a compris que pour moi c'est important, mais que c'est insuffisant, pour elle. Elle me l'a dit comme ça : tu es *insuffisant*. Le petit Cyril va bien, il grandit vite, mais je ne suis pas là pour le voir. Ça te manque ? Oui, d'une certaine manière, ça me manque. Mais je suis incapable de m'imaginer à le voir grandir, lui parler alors qu'il apprend tout juste à le faire, me promener avec lui et lui acheter des fringues. Ouais, tu vas me le dire : faut grandir mec ! Mais je suis grand bordel, c'est pas ça le problème. Je suis grand, je suis un grand con même, mais je

ne suis pas un père, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, je le sens pas comme ça. Allez, je vais me coucher, le bus part tôt demain.

J'ai fait le tour des coopératives, j'ai même poussé jusqu'à une boutique d'articles agricoles et fini par demander à une boulangerie, sinon un travail, au moins une piste. Mais rien, je n'ai rien trouvé. Personne n'avait besoin de moi, j'étais inutile pour leurs sociétés qui pourtant cherchaient toutes des bras pour les servir. Tous ont eu le même sourire qui voulait dire « trop qualifié », « pas assez costaud », « pas clair, ce gringalet », « et puis quoi encore, un bobo dans mon entreprise ? ». Même la boulangère, pourtant jeune, m'a découragé en m'orientant vers Clermont où je trouverais plus facilement un « travail de bureau ». Je suis rentré dépité, j'avais dû faire ce qui me semblait être le dernier plein de la 309, ayant épuisé mes derniers euros et terminé le réservoir dans de vaines recherches. Me voyant revenir la mine grise, ma tante Mado a voulu me réconforter en me proposant de sortir faire un tour dans Saint-Flour.

Elle m'a emmené dans un salon de thé désuet avec des affiches du Tour de France au mur. J'ai pris un earl grey face à Richard Virenque, sur une nappe décorée avec des petits lapins brodés. Quand Mado m'a pris la main je me suis retenu de pleurer mais elle a senti mon cœur se serrer. Elle a sorti de son sac une photo en noir et blanc écornée. Tu sais qui c'est ? C'était un type avec un petit nez, des lunettes rondes, un paletot foncé et un pantalon trop grand. La photo avait été prise sur une place de village, une fontaine dans le fond et une foule qui discutait. Il portait des chaussures noires qu'on devinait brillantes et très étroites. Le type n'était pas tout à fait à l'aise, avec une cigarette dans la main droite et son sourire de travers. Non Mado, je devrais ? Non, c'est normal. Il est mort quand tu n'étais pas encore né. Hector Luzanot, c'est son nom. J'ai été fiancé à lui, il y a longtemps, tu t'en doutes. Non, tu ne le savais pas. C'est normal, nous nous sommes fiancés loin de notre village car nos parents ne voyaient pas d'un bon œil que nous nous voyions. Personne n'a su, peut-être ta grand-mère, mais je n'en suis pas certaine. Hector était mécanicien. Il travaillait chez le père Georget, mais il voulait aller travailler à Lyon et nous avions prévu de partir avant l'été. J'étais très heureuse à l'idée de partir avec lui. Il était bien plus beau que sur cette photo. Ses yeux était verts, très clairs, très doux. Il avait arrangé notre arrivée là-bas en louant un appartement à Villeurbanne, qu'il avait emménagé avec ses économies.

Je n'avais plus qu'à attendre son retour, il devait passer me prendre avec une automobile d'occasion qu'il avait mis des semaines à remettre en route. Mais Hector n'est jamais venu me chercher. J'ai attendu, sans rien montrer, tous les matins, tous les soirs, les yeux rivés pendant des heures sur le chemin qui donnait sur la route. Au bout d'une semaine, je me suis résolue à aller voir le père Georget qui sans être au courant de nos fiançailles, se doutait bien de quelque chose. Il m'a regardée venir d'un air inquiet et m'a fait signe de passer dans son bureau. Je me suis assise sur un fauteuil en tissu râpé, je m'en souviens encore, face à son bureau encombré de paperasses et de pièces mécaniques. Il m'a dit simplement qu'Hector s'était tué au volant de sa voiture, à l'entrée de Vierzon. J'ai dû m'évanouir car je ne me souviens ensuite plus de rien, sinon du père Georget, les joues rouges et les yeux injectés de sang, en train de me gifler avec de l'eau, au-dessus de moi.

Il m'a servi un verre de cognac, m'a tendu une enveloppe et il m'a fait raccompagner par son arpette. L'enveloppe contenait cette photo, quelques papiers à son nom, une médaille qu'il avait dû oublier dans son casier et que je porte toujours sur moi, et le reste de sa paye, en petites coupures. J'ai tout enfoui au fond de moi, vois-tu, j'ai gardé Hector pour moi seul et Qui tu sais, la mémoire intacte de ces trop brefs instants perdus à jamais. Aujourd'hui, je pense encore tous les jours à lui, et je ne sais toujours pas si j'ai bien fait de tout garder pour moi seule. J'imagine que toi aussi tu te demandes si ta vie a encore un sens après avoir perdu celle que tu voulais garder pour toi seul ? La vie n'a qu'un sens, celui qu'on emprunte tous les jours, je ne te parlerais pas de Lui, j'ai cru comprendre que tu ne Lui fait pas confiance, et vous êtes de moins en moins nombreux, je le sais, à trouver des réponses dans Son discours d'amour et d'éternité. Pense à toi mais pense surtout aux autres et tu trouveras le sens que tu guettes dans ta fuite. Je suis trop vieille pour changer de cap, vois-tu, mais toi, tu es encore jeune, hein ?

Nous avons regagné le couvent, Mado serrait fortement mon bras et ne disait plus rien, comme épuisée par une longue marche. Jean nous attendait dans le hall, il souriait lentement, épuisé lui aussi, et j'avais hâte de l'entendre nous raconter sa journée dans ce monde carnassier.

J'ai passé un mois à chercher du travail. J'ai tenté à peu près n'importe quel emploi mais partout les mêmes réponses, toutes négatives : manque d'expérience voire pas

d'expérience, la crise, les impôts, trop jeune ou trop vieux… Je passais donc mon temps à me promener dans Saint-Flour comme un rôdeur, m'arrêtant dans les cafés pour prendre un jus et repartant après avoir lu le journal. Je vivais comme ce que j'étais : un inactif. Non pas que je m'y complaise, puisque je tentais de m'en extraire, mais car je ne pouvais faire autrement. Je suivais pourtant un rythme routinier digne d'un travailleur salarié : lever à six heures, café à six heures et demi, gare de Saint-Flour à six heures quarante-cinq, saluer Jean qui s'en va puis partir pour un village où j'avais aperçu le semblant d'un possible emploi, entretien vers huit ou neuf heures, toujours attendre, attendre un refus, recevoir le refus, aller prendre un café pour s'en remettre, relire le journal, faire le tour des commerces avec ma tête de demandeur d'emploi de moins en moins assurée, reprendre un refus, acheter du pain quand même et du fromage pour un repas frugal, reprendre un café puis la voiture, se garer dans Saint-Flour, refaire le tour des entreprises qui avaient pu paraître indécises la semaine d'avant, se rendre compte de leur pudeur, essuyer un refus net, rentrer au couvent, se promener avec ma tante – parenthèse calme et sereine – la ramener à l'heure pour l'office, en profiter pour utiliser la connexion internet, se perdre dans les sites de petites annonces, prendre des notes pour le lendemain, regarder une carte, désespérer dix minutes de plus, attendre Jean qui arrivait avec sa mine de travailleur harassé et vidé de toutes ses forces, physiques et intellectuelles.

Comme j'avais du temps, c'était sur moi que tombait Rémi. Sa situation à Mâcon ne s'arrangeait pas Il s'ennuyait lui aussi. Ne rien trouver, c'était une chose, n'avoir envie de rien c'est autre chose. Je me voyais mal lui dire de nous rejoindre alors que nous nous enfoncions dans cette situation inconfortable. OK, je comprends, je vais tâcher de m'occuper les mains pour ne pas arriver à sec. Hein ? Vous m'oubliez pas, surtout, je compte sur vous autant que vous pouvez compter sur moi. La bise à Jean, surtout, et à très vite. A très vite, Rémi. Compte sur nous. Je n'ai jamais été bon en calcul mais je doutais que ce compte-là tourne très rond.

Au bout d'un mois, même si le printemps et le dégel s'annonçaient prometteurs, notre situation ne s'engageait pas vers l'embellie. Alors que j'étais devenu à moitié résigné, quasiment aphone et néanmoins obsédé par cette recherche, c'est Jean qui a brisé cette maussade routine. J'en ai marre de bosser là-bas, ça sert à rien, je dis pas ça pour toi, au contraire, mais ce que je gagne on le dépense tout de suite dans la pension, on n'économise rien du tout, on n'a même pas les moyens de prendre un logement et la mère supérieure aussi souhaiterait qu'on s'en aille sans pour autant

nous demander de foutre le camp. Le travail aux abattoirs est stupide et fatigant. On passe la journée à déplacer des trucs, car à ce stade c'est plus franchement des bêtes et encore moins de la viande, d'un bout à l'autre du hangar, sans savoir pourquoi ni comment. Il fait froid, ça pue et comme c'est bruyant, autant te dire que la journée fait l'effet d'un long tunnel. Pendant la pause déjeuner, qu'on prend ensemble avec les gars, ceux qui ne s'assomment pas avec un gros coup de rouge se murent dans un silence réparateur et je les imite volontiers : je suis incapable de leur parler tant il n'y a rien à dire. Je suis épuisé et je ne vois pas pourquoi. Il n'y a pas de travail car le travail n'existe pas : la journée passe et s'autodétruit, on recommence le lendemain sans que la veille n'ait existé. On répète d'un jour sur l'autre les mêmes gestes sans qu'il n'y ait de lien entre eux. Le travail n'existe pas, ce n'est qu'une longue journée à s'occuper qui bousille les muscles et vide mon cerveau. L'argent que je gagne ne me permet même pas de me reconstruire, je suis fatigué le soir et fatigué le matin, épuisé le vendredi, harassé le lundi. On pourrait dire que je suis un fainéant, un intello qui découvre le travail mais c'est faux, mes collègues, enfin, c'est beaucoup dire, les gars qui travaillent à côté de moi, car à ce stade on ne bosse même pas ensemble tant nos tâches sont découpées, individualisées, ces gars sont dans un état pitoyable d'asservissement moral et physique à leur emploi. Je ne veux pas redevenir ce que j'étais mais je ne veux pas non plus oublier que j'ai tout quitté pour me retrouver coincé dans cette situation. Il faut qu'on trouve autre chose, et assez vite.

Mais, Jean, tu as une idée ? Je le regardais, les traits serrés, sa lèvre supérieure mâchée par le froid de l'hiver qui s'éternisait et par l'ambiance frigorifiée des abattoirs. Je sentais que la fatigue avait gagné son corps robuste et pour la première fois j'ai douté de sa solidité. Jean m'avait toujours semblé indestructible, résistant à l'effort aussi bien qu'à l'alcool, évacuant les rhumes avec une simple écharpe en laine, capable de dormir peu et de se lever tôt malgré tout. Cette fragilité m'a fait peur, car moi aussi, j'étais complètement sec, je ne pensais qu'à une seule chose : trouver du travail et cette obsession me consumait tout entier. Samedi, on prendra la voiture et on descendra vers la Lozère, c'est notre but après tout, non ? Un type au boulot m'a parlé d'un tout petit village où habitait son arrière-tante il y a une dizaine d'années. Il disait que le village était passé en une cinquantaine d'année d'un bourg animé à un désert rural peuplé de retraités. On pourrait aller repérer le coin et voir si c'est possible de prendre une ferme ou du moins une maison avec un peu de terrain, non ? Oui, bien sûr mais avec quel argent ? On verra, j'te dis, ça doit pas coûter bien cher par là-bas,

et puis on a toujours l'argent d'Amédée. On y va samedi, on regarde, on se promène, ça nous sortira des pattes des bonnes sœurs, on se prévoit un bon casse-graine avec un peu de vin, ça fait longtemps qu'on n'a pas pris le temps de se saouler, et on revient dans la soirée.

Nous avons pris la route en direction de la Margeride, à cheval sur le Cantal, la Lozère et l'Aveyron. En quittant l'autoroute, le relief a pris les roues de la 309 et nous a déroulé son dénivelé lent et inexorable. Après Saint-Just où nous aurions dû nous arrêter pour prendre un dernier café, les maisons ont disparu dans le rétroviseur, la route s'est rétrécie, l'horizon s'est déployé. La végétation à cette époque se renouvelait, la terre épaisse et grasse débordait sur le bitume ; des traces de tracteurs, bien sûr, guidait notre chemin, mais les clôtures, à droite à gauche donnait à voir d'anciens champs en friche, parsemés de vieilles baignoires abandonnées. Jean transperçait la carte routière de son regard, il avait visiblement repéré un endroit mais se gardait de me le révéler. Après Lou Crouzet j'ai pris un chemin à droite, en épingle, que nous avons grimpé en silence jusqu'à Albaret. C'est là ? Jean m'a fait signe de continuer, nous sommes sortis du village, une première fois à gauche, une seconde fois à droite. J'avais l'impression que Jean s'était perdu lui aussi sur sa carte, il ne regardait plus la route, il scrutait son plan comme si les fermes à louer allait nous apparaître en 3D.
Là ! Là ! Gare-toi sur la gauche ! On va aller voir dans cette ferme ! Je me suis donc garé face à une grange dont le toit s'écroulait de lui-même. Un panneau écrit à la main indiquait le nom du lieu : les Farges. Jean était déjà sorti de la 309 alors que je peinais à m'en extraire, ayant eu la mauvaise idée de m'arrêter près du fossé. Je l'ai rejoint au milieu de la cour, absolument déserte, où la poussière collait aux chaussures. La ferme était composée de trois bâtiments d'époques différentes. La maison d'abord, de construction rustique, en pierres de pays, avait été remaniée plusieurs fois, avec aujourd'hui une toiture surélevée qui laissait deviner un grand grenier. Au rez-de-chaussée des ouvertures avaient été rajoutées pour gagner de la lumière mais le maçonnage n'était pas complètement terminé et les volets fermés étaient cloués. Le deuxième bâtiment, une grange à moitié écroulée, était envahie par la végétation, des ronces, des fougères, un arbre avait commencé à s'installer sur le côté droit et en avait défoncé le mur. Enfin, un hangar semi couvert, en métal, couvert de tôle, encombré

par des masses métalliques indéfinies, des bâches, des caisses en bois, une meule de foin pourri et d'autres objets que j'identifiais mal.

Et ? Jean ? C'est abandonné, qu'est-ce tu veux qu'on demande ? Jean faisait déjà le tour de la ferme, il regardait à travers les vitres de la maison et tentait d'entrouvrir le volet. Oh ! Jean ? Qu'est-ce que tu fous ? Tu vois bien qu'il n'y a personne ici ! Allez, on reprend la voiture et on redescend au village précédent, on va leur demander. Il a réussi à arracher une planche du volet. Non, viens par ici : tu vois il n'y a personne depuis un moment, la pièce est quasi vide, il reste une grosse table, un poêle, c'est parfait. Oui, je sais, c'est exactement ce que je viens de te dire : il n'y a personne. Justement, ça veut dire qu'on peut très bien y passer un moment, tranquille. Quoi ? Là, maintenant, tu veux qu'on passe « un moment tranquille » dans une maison abandonnée en ruine ? C'est ça le plan ? C'est presque ça, regarde !

Jean a pris son élan et donné un coup mesuré mais efficace sur la porte d'entrée qui a cédé dans un bruit de planches fatiguées. Il est rentré dans la pièce et a naturellement ouvert les fenêtres et les volets. Son plan était simple : louer une ferme serait difficile, les propriétaires sont méfiants et dans la région, quand bien même il y avait des fermes abandonnées, peu se souciaient de les louer. C'est sans doute le cas pour celle-là, et pour le savoir, il suffirait de s'en emparer progressivement et d'attendre. D'attendre une visite, d'un voisin, du propriétaire, de la Gendarmerie éventuellement. Dans un premier temps, nous pourrions venir régulièrement, moi tous les deux jours, et tous les deux les week-ends. Le but serait d'habiter le lieu, d'y faire du feu, l'aménager suffisamment pour deux jours, passer dans le village du bas, rencontrer quelques locaux, bref, s'acclimater. Le pari était le suivant : si personne ne réclamait le lieu et si en plus nous étions intégrés à la vie du village, personne ne pourrait supposer que nous soyons des squatteurs. Au pire, que risquait-on ? Une procédure d'expulsion ?

Je ne savais pas trop pourquoi ce projet m'avait paru plausible mais j'avais été convaincu par son explication. De toute façon, ça ou passer des journées stériles à Saint-Flour, c'était toujours mieux. Et puis au moins je pourrais m'occuper, nettoyer, débroussailler, découvrir la région au lieu d'attendre le retour de Jean en écoutant les cloches de la chapelle retentir dans le couvent. Nous avons donc pris notre premier repas sur la table du séjour, en échafaudant des plans pour notre découverte. Pour signaler notre présence j'ai relancé le poêle à bois et ce fut réussi, la fumée est montée épaisse et blanche au-dessus du toit, tout comme elle a envahi l'intérieur de la pièce.

Nettoyage par fumigation, breveté sur l'instant. Une fois les fumées dissipées Jean a nettoyé sommairement la pièce, avec un vieux balai et une pelle de chantier. J'ai pu constater que si l'électricité était dangereusement obsolète, en revanche, le compteur EDF était toujours accroché au mur, pas tout récent mais fonctionnel. J'ai donc relevé le numéro en espérant pouvoir être raccordé la semaine d'après. Je savais d'expérience que pour EDF, que nous soyons propriétaire, locataire ou squatteur, l'essentiel était de payer, le reste, ça ne les regardait pas. Pour l'eau en revanche, je me méfiais. Je me voyais mal aller à la mairie et déclarer l'adresse, la bouche en cœur et la main idoine : si, si, on vient d'acheter la maison. J'ai donc repéré le compteur, j'ai pris en photo le numéro que j'ai aussi noté sur mon agenda. Cette excursion était un peu une folie mais quitte à devenir fou, je préférais que ce fût dans une ferme isolée à tenter d'y habiter plutôt qu'enfermé pour jamais dans un couvent religieux, sous les yeux attristés de mon arrière-tante.

Nous sommes rentrés de bonne heure à Saint-Flour car la nuit tombait vite. La route nous a paru longue et sinueuse car l'impatience avait repris le dessus. Notre horizon coïncidait enfin avec la Lozère, et surtout avec l'autonomie matérielle que cette nouvelle étape nous apporterait. Cette fébrilité retrouvée était comme un tas de cendre qui se remettrait à rougir sous l'effet d'un coup de vent : Jean s'enflammait à nous imaginer installés dans cette bicoque, à produire du pain, des céréales, élever des poules et tuer le cochon. Nous n'en avons pas parlé mais je savais qu'il cherchait aussi à fonder le foyer qu'il aurait dû créer avec Alloua. Peut-être même cherchait-il à se prouver qu'il en était capable pour la retrouver, lui en parler tout du moins, pour lui demander de venir revivre avec lui. La conversation devenait aussi animée que fantasmée et j'avais du mal à suivre Jean avec la même concentration que les virages qui se succédaient. Il s'imaginait déjà deux ans plus tard, un tracteur sous les pieds et au marché le dimanche, planter des vignes et pourquoi pas, s'improviser vigneron. Lorsque nous avons repris la route nationale, j'ai retrouvé la lucidité de l'asphalte : soyons réalistes, Jean, pour l'instant, rien n'est gagné, pendant un mois on va squatter le lieu comme on explore un bois pour un pique-nique dominical. Il faut y aller doucement, nous ne sommes pas les seuls sans doute à vouloir tirer profit de la bâtisse et du terrain. Il faudra admettre que d'autres viennent aussi, attirés par le bruit, la fumée, l'activité. Pas de cinéma mais du travail : j'assure une présence, je teste les

autochtones, je bricole ce que je peux, mais sans se presser. Ensuite viendra le temps de l'appropriation. Oui, oui, je sais, moi aussi je veux que ça marche, le lieu me plaît, je te l'ai dit, mais justement, je ne veux pas qu'on nous mette dehors, ni trop vite, ni après avoir tout refait. On s'installe progressivement, on fait croire au village qu'on s'y installe normalement, on paye nos factures, nos impôts comme on peut. Quand le propriétaire, peut-être l'Etat, va savoir, se réveillera, il n'y aura qu'à espérer clémence et entente car toujours nous serons dans l'illégalité. Mon petit discours a plombé un peu la fin du trajet mais j'ai senti dans l'habitacle une gêne molle et bienveillante qui devrait être notre mode de conduite à tenir pour les mois à venir : discrétion et prudence, naïveté et honnêteté.

J'ai pu téléphoner à EDF le lendemain et comme j'avais imaginé, ils m'ont assuré que le contrat serait ouvert dans deux jours au plus et que nous étions dès lors officiellement domiciliés aux Farges. J'ai donc pu faire quelques courses de bricolage pour investir les lieux, notamment avec une boîte aux lettres, indispensable pour recevoir nos premiers justificatifs. Il fallait se fixer une limite, j'ai tranché cette première semaine à cent euros de matériel. Cent euros pour la semaine, sans l'essence, pour dresser un état de lieux du possible, de l'imaginable et du fantasme. J'ai donc écumé le rayon nettoyage du supermarché de Saint-Flour et investi dans un attirail de balais, pelles et serpillères pour rendre à la pièce un peu de sa propreté oubliée. J'ai surtout acheté de quoi rafistoler l'installation électrique à moindre frais, c'est-à-dire en toute insécurité, afin de pouvoir connecter une ou deux prises dans la ferme. Pour un tableau tout neuf, c'était hors de question et hors de prix pour le moment, j'ai préféré dépenser le reste dans une série de cadenas et de serrures, un reflex malsain de propriétaire que je n'avais pas réussi à réfréner. Dans un premier temps je comptais trimballer ma caisse à outils dans la 309 mais passé quelques semaines, j'espérais pouvoir en laisser sur place, dans un placard ou une pièce fermée. Et oui, la serrure me rassurait, la serrure, le cadenas, le verrou étaient autant de jalons vers cette autonomie alternative que nous cherchions à conquérir et que nous n'avions pas jusqu'alors imaginée.

Les premiers allers-retours à la ferme furent très productifs. Comme il y faisait froid et humide, je m'activais beaucoup à remuer la poussière du sol, laver les carreaux et refixer portes, volets et fenêtres. Tout était plus ou moins de travers, la maison avait souffert d'être abandonnée pendant plusieurs années, surtout de grand vent et de froid dur : le gel avait œuvré dans l'obscurité des nuits passées à faire éclater les joints du

carrelage et même certaines briques de la façade. La toiture tenait bon mais la charpente avait ployé sous le poids de la neige et des lauzes cumulées, qui recouvraient la moitié seulement de la ferme. J'avais trouvé dans une remise extérieure de grand madriers que j'avais retaillés pour en faire de solides étaies afin d'en consolider la structure. Pour diviser la grande pièce, j'avais également placé des poutrelles verticalement pour soutenir le plafond et créer des cloisons en bois pour l'instant, qui nous ménageraient un espace à vivre et un espace pour dormir.

Notre situation à la pension devenait pressante. La mère supérieure était gênée vis-à-vis de mon arrière-tante mais elle ne souhaitait pas que nous restions encore longtemps. En effet, avec les rayons de soleil du printemps, le Cantal redevenait peu à eu une destination verdoyante pour les quelques touristes religieux du pays. Comme lorsque ma tante était encore valide, une poignée de retraités, surtout des femmes, appréciait le grand air du couvent, sa roseraie, l'ambiance feutrée du cloître et les repas, simples mais roboratifs, du grand réfectoire. Notre qualité d'invités précaires prenait donc une tournure désagréable pour tout le monde, y compris ma tante Mado qui sentait plus encore que nous la pression timide des beaux jours et de la confrérie. Un soir que nous n'étions que tous les trois à table, elle a avancé quelques mots choisis à ce sujet. Les garçons, la vie ici est sans doute plus rude que vous ne pensiez en arrivant. Si, si, j'ai bien vu. Pas de travail ou si peu… et si peu d'argent, n'est-ce pas ? Saint-Flour est une petite ville touristique, l'été surtout car l'hiver, il n'y a que vous deux pour vous y aventurer. Avec le printemps qui débute sa lente course, les emplois saisonniers vont reprendre dans la ville et aux alentours. Je sais que quelques hôtels vont rouvrir, si vous voulez, je peux demander à la mère supérieure, qui connaît bien les restaurateurs, d'en placer un mot ? Certains proposent le logis, avec discrétion bien sûr… Mado s'est tue reprenant un bout de pain pour tremper dans son potage. Mado, merci. Oui, merci, ne t'en fais pas, nous allons partir dans peu de temps. Mais non, non, je sais bien que tu ne nous chasses pas d'ici ! Ni la mère supérieure, mais bien sûr, ce qui était provisoire s'installe et dure, plus que vous ne pouvez supporter. Et je sais aussi que ça fait jaser dans le village, deux jeunes gars qui dorment dans la même chambre du couvent ! Mais si, je sais bien que la mère supérieure est mal vue du curé, j'ai surpris une discussion un midi, animée et gênée de part et d'autres. Oui, tu sais bien, le père Romuald, c'est pas un type commode, beaucoup moins compréhensif, beaucoup moins sociable aussi… Enfin bref, c'est encore un peu tôt pour te l'annoncer mais nous avons sans doute trouvé une solution, c'est-à-dire un

lieu, soyons clairs, et du travail, on espère, pour quitter le couvent au plus vite. Nous attendons encore deux trois petites bricoles, Jean va bientôt démissionner des abattoirs et nous devrions quitter notre chambre commune d'ici deux ou trois semaines.
Jean m'a jeté un air mal assuré car nous n'avions pas encore prévu exactement de partir et en deux semaines, tout pouvait encore arriver là-bas. Mado n'a rien ajouté qu'un regard caressant de vieille dame.

Tout s'était finalement déroulé comme nous l'avions imaginé : électricité et eau arrivaient au pied de la ferme, j'avais rencontré les voisins, et ils étaient venus nous dire bonjour chacun à leur tour, la gendarmerie était déjà passée deux fois devant la maison, lentement mais sans s'arrêter, la Poste nous livrait le peu de courrier administratif dont nous avions besoin, la ferme devenait quasiment vivable et Jean avait donné sa démission aux abattoirs, empochant avec son dernier salaire un reliquat de congés payés qui nous permit d'acquérir ce dont nous avions besoin en premier lieu : un grand lit.
Nous avions donc quitté le couvent quelques jours après l'arrivée du printemps, dans le soulagement général, la 309 chargée à ras bord, avec sur la galerie, une paire de chaises et une vieille malle dont la mère supérieure voulait se débarrasser. J'avais laissé à Mado l'adresse de la ferme en lui promettant de lui écrire et de revenir la voir. Elle nous a serrés longuement dans ses petits bras secs et nous a donné à chacun, comme lorsque j'étais enfant, un paquet de carrés de Salers et une pâtisserie à la croûte rosée.
Nos premières semaines à la ferme furent très difficiles, plus difficiles encore que nous ne nous l'étions imaginés. Nous avions pris l'habitude du confort moderne et logique de l'eau chaude et de l'électricité : rien de tout cela n'était immédiatement possible à notre arrivée. L'électricité se bornait à une grosse prise rafistolée près du compteur et à une longue rallonge vers le coin cuisine. C'est dans cette partie que se trouvait l'unique point d'eau, un robinet rustique d'eau froide à partir duquel j'avais dérivé un tuyau d'arrosage pour la chauffer dans un grand bac posé sur le poêle. Nos premières semaines furent donc une lente expérimentation de l'habitat centrée autour de deux préoccupations élémentaires : se nourrir et se chauffer. Pour maintenir une température élevée et éviter les courants d'air la nuit, nous avions bâti une sorte de

cage, rappelant les lits à baldaquins, directement en face du poêle que nous alimentions aussi la nuit. La question de la nourriture fut traitée de façon très sommaire et répétitive. Les pommes de terre et les oignons constituèrent l'essentiel de notre alimentation car facile à stocker et bien entendu, bon marché.

Cependant, il nous fallait trouver à la fois de quoi vivre au quotidien et de quoi nous constituer un stock à vendre ou à consommer l'hiver prochain. Le temps pressait car si le printemps verdissait pauvrement les collines à l'entour, le froid subsistait, tenace et continu, accompagné d'une humidité lancinante qui suintait par toutes les fissures de la baraque. L'exploration de la grange à moitié effondrée m'avait laissé perplexe sur son utilisation : les murs s'effritaient, la toiture était percée de partout, la végétation avait poussé, très dense, et seul un petit espace avait été épargné. Un côté particulièrement était envahi par les ronces qu'il faudrait éliminer ensuite pour accéder à une grosse porte fermée. C'est dans une sorte d'armoire en métal qu'il nous fallut défoncer que nous avons trouvé deux pioches sans manche et quelques outils, pelle, râteau, bêche, qui nous ont permis de délimiter un premier carré de culture à l'arrière de la bâtisse. Nous aurions sans doute pu demander à nos voisins de nous prêter un motoculteur mais nous cherchions à rester discrets, et surtout, nous n'en avions jamais utilisé. Le travail fut donc laborieux pour parvenir à retourner ce grand rectangle de terre abandonné depuis des années. Il fallait se décider vite, choisir de planter des cultures faciles à stocker, nourrissantes et productives. La pomme de terre s'imposa de nouveau dans sa simplicité sous-terraine. Nous réservâmes un coin plus modeste pour des potimarrons dont nous espérions voir émerger les rondeurs orangés au début de l'automne.

L'argent d'Amédée nous permit d'acheter les semences et l'attirail nécessaire à la culture. Le pépiniériste local devint mon rendez-vous hebdomadaire : tandis que je chargeais la 309, Jean restait à la ferme pour travailler la terre ou réparer le toit de la maison. Par prudence nous avions convenu de ne pas laisser la ferme sans personne, d'autant plus que nous avions le poêle allumé et que l'installation précaire de notre nouveau foyer était somme toute assez dangereuse. Durant ces premiers mois je fus donc le seul à sortir des Farges pour aller faire des courses et acheter de l'essence. La 309 semblait retrouver une seconde jeunesse, le moteur rugissait dans les côtes, ses roues dérapaient avec aisance sur les bandes de terre boueuse. Malgré le froid et l'humidité, le démarrage ne refusait pas l'appel du starter et les freins rongés par l'usure continuaient de répondre docilement à mon pied droit. Ma liste de course était

double, sommairement séparée entre nourriture actuelle et nourriture future : de quoi manger pour aujourd'hui et de quoi faire en sorte que nous puissions manger demain. Après avoir préparé notre rectangle potager, j'achetais un grand rouleau de grillage à poules pour réhabiliter les casiers à lapins de la cour, construire un poulailler et protéger nos cultures des indésirables rongeurs que nous entendions la nuit danser au-dessus de nos têtes et sous notre lit. Des lapins pour la viande, des poules pour leurs œufs, des pommes de terre pour caler nos estomacs rétrécis, quelques herbes et quelques fruits qui poussaient à côté de la maison.

Rapidement, je me débrouillais pour vendre quelques œufs sur les marchés des villages aux alentours. Avec ce qu'on produisait, c'était vite fait, mais c'était toujours ça. J'avais trouvé l'astuce pour passer d'un village à l'autre sans payer d'emplacement, la plupart des mairies autorisaient un étalage gratuit par mois. Je vendais aussi quelques broutilles, des herbes, un ou deux lapins car notre cheptel était encore jeune et surtout je faisais notre marché, je rencontrais quelques paysans, quelques commerçants, ça me sortait du silence de la ferme.

Un matin où je m'étais installé sur la place de Saint-Juéry, où tout était encore engourdi dans la ville, une paire de gendarme s'est plantée devant les tréteaux. D'un coup de menton réglementaire, le plus jeune des deux s'est adressé à moi sans que j'ai le temps de m'en rendre compte. Bonjour, simple contrôle, monsieur : vous avez vos papiers ? Je lui ai tendu ma carte d'identité qu'il a passée à son collègue. Vous avez une autorisation en règle pour vous installer ici ? Oui bien sûr, j'ai le courrier de la mairie, là, au fond de la caisse. Vous habitez aux Farges, c'est ça ? Oui, c'est bien ça. Le plus vieux m'a regardé d'un air vague et m'a tendu ma carte. C'est bon alors, bonne matinée alors. N'oubliez pas de renouveler votre autorisation pour le mois prochain. Le temps que je remballe mon papier et les bleus s'étaient fondus dans le décor, mes voisins de marché poursuivaient leur mise en place, comme si de rien n'était.

Notre vie d'alors n'avait en effet rien de bucolique et notre insouciance était toute relative. Travailler la terre pour qu'elle nous rendît en calories ce que nous avions dépensé en sueur était loin d'être acquis. Nous dépensions beaucoup, aussi bien en argent, puisque le pécule d'Amédée nous fila rapidement compagnie, qu'en énergie, en chaleur humaine et en espoir. Outre l'absence de confort et l'humidité perfide qui gâchait tout, le silence pesant de notre isolement prenait le pas sur notre caractère d'ordinaire sociable. Bien que nous tâchions de travailler ensemble, nous échangions peu de mots, économisant de fait notre salive autant que nos muscles durcis par l'effort

et le manque de protéines. L'épuisement nous gagnait, rampait jusque dans nos draps où nous nous abattions, sales et fourbus, après des journées trop longues.
L'appel de Rémi, que j'attendais pourtant comme un lointain espoir, me prit au dépourvu, au milieu d'une corvée de bois dont je m'acquittais mal, faute d'avoir appris à cogner au bon endroit.
Oui ! C'est Rémi ! Vous m'avez pas oublié, des fois ? Je t'entends mal, vous êtes où en ce moment ? Quoi ? En Lozère ? Putain les gars vous avez réussi alors ? Je suis content pour vous, tiens ! Alors, oui, je suis disponible, justement. J'ai bossé à droite à gauche, de nuit surtout, crevant, ouais, et chiant surtout, surveiller des conneries d'immeubles en construction, des parkings vides, à pas voir un chat de la nuit, à compter les rats, ça oui, et à ramasser un peu de blé. Je vis chez un pote qui est sympa mais je crois que ça serait bien que je prenne la tangente en direction du Sud. En plus l'été approche par chez vous, non ? Ouais, ah bon, fait froid encore ? Ah oui, la pluie, mais comme dis ma mère, on n'est pas en sucre, non ?! Besoin d'un coup de main alors ? Vous avez trouvé grand ? T'inquiète, j'ai l'habitude de me tasser, et puis j'ai plein de trucs à vous descendre, des combines en cours, tout ça. Je t'entends vraiment mal, là, ou alors tu parles pas fort. Bon, c'est ok ? La semaine prochaine, j'aurais une bonne surprise pour vous, si, si, ça va vous plaire. Tu m'envoies l'adresse par texto, ok ? Et tu embrasses Jean surtout, j'ai trop hâte !
Voilà. L'appel de Rémi m'avait giflé les tempes. Jean, Rémi va débarquer dans huit jours. Je n'ai pas eu le temps de lui dire oui ou non. Il avait l'ait tellement, tellement, enthousiaste. Jean a haussé les épaules et a planté sa fourche dans le sol. De toute façon, ça peut pas être pire comme galère, hein ? Il a souri en coin, avec ses petits yeux brillants d'effort et de malice, et a repris le travail. C'était comme ça. Un de plus. Deux bras en plus.

Jean avait passé l'après-midi à débroussailler à la main le roncier qui semblait tenir le mur droit de la grange et qui nous empêchait d'accéder à une grosse porte en bois. Je l'avais entendu cracher et jurer comme un diable, se battant contre les épines et les orties. Il entassait les branchages dans une sorte de cuve que nous avions dénichée dans le hangar, en espérant pouvoir ensuite les brûler. Je ne le voyais pas bien d'où j'étais, mais je l'entendais cogner maintenant contre la pierre de la grange en même temps qu'il me criait dessus : Putain ça y est, vas-y, ramène la hache, j'en ai plein le

cul de cette porte de merde ! Je vais te la défoncer cette foutue porte à la con, tu vas voir, si y a rien derrière je vais te brûler tout ça d'un gros coup…. Oh, Jean, ça va pas, non ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ta putain de porte tu vas pas la péter comme ça, non, on va la forcer avec le pied de biche. A la hache, non mais ça va pas non ? T'es tout rougeaud, là, tu devrais boire un peu d'eau. Jean était écarlate, des griffures de ronce plein le visage, sur les mains, il faisait un peu peur à voir. Il avait dégagé le chemin vers cette porte mais elle était coincée par le temps, la rouille, la poussière et la terre. La serrure massive était verrouillée et nous n'avions pas trouvé de clef dans la ferme. Je suis donc parti chercher des outils pour tenter de faire sauter la plaque métallique qui ne résista que quelques minutes. Le bois gonflé par l'humidité était friable et en donnant un gros coup de burin en travers, la serrure sauta d'elle-même à l'intérieur de la pièce. Pour autant la porte ne bougea quasiment pas : elle semblait bloquée ou bien tellement gonflée qu'elle résistait à l'ouverture. Jean est revenu vers moi, nettement plus calme, et nous avons tapé comme des sourds du plat de nos semelles. Le bruit résonnait dans la vallée et nous revenait dans les oreilles avec quelques secondes de décalage, nous donnant ainsi le tempo nécessaire pour la faire céder. Enfin, le bois cria dans un craquement douloureux et les gonds pivotèrent. La pièce était carré, avec au milieu un gros four à bois traditionnel. Contrairement à la grange dont la stabilité était précaire, cette partie du bâtiment était étonnamment consolidée : murs doublés de briques, sol carrelé, voûte de pierre maçonnée avec une toute petite ouverture vers un premier étage : pour stocker des grains à l'abri des rongeurs. De grandes paillasses longeaient les murs mais tous les outils avaient disparu. Des ouvertures étroites, obstruées par la végétation extérieure, étaient percées en haut du mur. Ah ben ça alors, ça pourrait nous sauver la vie, tu crois pas ?

Pour fêter notre découverte, nous avons fait une entorse à notre règle principale et nous sommes descendus tous les deux jusqu'à Fournels où nous nous avons pris un rôti de porc chez le boucher, et une pinte de bière dans le petit café de la place. Du pain et de la main d'œuvre, c'est bien ça ? Tu m'as pas dit, il arriverait quand, Rémi ? La semaine prochaine. J'étais crevé, sur le coup, j'ai pas su lui expliquer qu'on avait pas trop les moyens de l'accueillir, que la ferme ressemblait plus à un squat qu'à une maison. Je suis fatigué Jean, je ne pensais pas que ce serait si dur. Je suis content, un peu, c'est vrai, mais je suis cassé, j'aurais envie de prendre une vraie douche dans une salle de bain normale, avec du gel douche et une serviette tiède en sortant. Ouais, faut pas flancher mon gars, Rémi va venir, il va nous aider, il est débrouillard, et en

plus il est doué en plomberie ! Non, allez, c'est pareil, j'ai un peu pété les plombs tout à l'heure, cette ronce, là, ça m'a foutu les boules. Mais regarde, on se débrouille pas si mal. Le printemps s'installe, t'as vu comme ça pousse, les patates, t'as vu les œufs qu'on avait ce matin ? Si on arrive à faire du pain, ce serait vachement bien, pour nous, hein, et pour le commerce, non ? Les gens, ils commencent à nous connaître, sur le marché, enfin, je sais pas, c'est toi qui le fais, alors ? Et puis c'est ce qu'on voulait, travailler, produire et vivre par nous-mêmes, non ? Tu ne le sens pas, toi, cet accomplissement intime ?

Si, je vais pas te dire le contraire, Jean, je suis content d'avoir mené notre histoire jusque là. Mais je m'interroge, mon corps s'use vois-tu, le tien aussi, va, on a pris des coups cet hiver, et regarde de quoi on a l'air, non mais tu nous as vus ? des rustres ! Mais ça encore, on s'en fout. Mais où on en est en vrai ? On est dans un putain de coin paumé qu'on n'a même pas acheté, qu'est pas à nous ! ça ne veut pas me sortir du citron, on squatte, Jean, c'est petit, c'est pas confortable, c'est pas solide, c'est même dangereux et toujours : c'est pas à nous. Et si on avait voulu on ne pourrait même pas se l'*offrir*. Et je dis se l'*offrir* comme s'il s'agissait d'un cadeau que d'avoir un logement et un travail, comme si c'était un petit plaisir. Mais non, même ce plaisir, on le vole, c'est notre seul moyen. Aucun banquier n'aurait voulu de nos bonnes gueules, aucun paysan n'aurait pu nous prendre, même à l'essai, aucun proprio nous aurait loué sa terre. Et ils auraient tous raison : économiquement nous sommes réduits à la quasi mendicité. Notre production est dérisoire, on mendie même la terre qu'on cultive, en espérant, en la priant de nous donner demain un peu du gros que nous lui donnons chaque jour. Alors oui, l'épanouissement, je peux le sentir, mais je sens aussi la cassure du corps, notre intimité qui se détériore, regarde-nous, sommes-nous encore capable d'aborder une femme ? Et même, un homme, pour lui demander autre chose que de nous acheter quelque chose ? Jean a lapé l'écume de sa bière.

Allons, la route est longue, on le savait. Et on roule sur des sentiers que presque personne n'emprunte, c'est vrai. Des sentiers interdits si tu veux. Mais ? Tu ne vas pas me dire que tu ne veux prendre aucun risque, que tu veux garder un truc pour toi pour le revendre à quelqu'un d'autre ensuite ? Vendre les patates qu'on a plantées et récoltées, oui, mais vendre une maison qu'on a achetée, quelle idée ! Pourquoi ? Les femmes, les hommes je n'y pense plus, je ne pense qu'à Alloua et Cyril, je devine leur vie quand je travaille le jour, je n'ai jamais été aussi proches d'eux, travailler, taper dans le bois, tailler les ronces, creuser la terre, c'est encore de la pensée pure, qui va

droit à l'intime. La nuit tout entière est pour mon corps, repos et reconstruction. La pensée meurt à l'instant où je me couche. Que je me vautre dans nos draps et le corps prend enfin sa place, souffle l'âme qui a brûlé toute la journée. Notre fatigue n'a jamais été aussi complète : corps brisé, esprit saturé, par un travail conjoint, total. Ma bière est vraiment terminée maintenant. Il va falloir que nous rentrions à la ferme, on a un rôti à cuire et des lapins à nourrir, allez, magne-toi !
J'étais un peu requinqué lorsque je suis remonté dans la 309. Jean m'avait peut-être convaincu, somme toute, de ne pas désespérer complètement. J'étais moins fatigué, d'un coup, comme si sa théorie de l'âme et du corps avait soudainement une résonnance en moi : avoir déballé mon désarroi avait été aussi efficace qu'un bon décrassage au jet d'eau, mon esprit repartait de plus belle, au trot léger, quittant le terrain lourd et boueux dans lequel je pataugeais depuis l'après-midi.

Un camion Citroën a freiné un grand coup dans la poussière de la cour en klaxonnant à tout va : Rémi venait d'arriver au volant d'un C25 beige cabossé avec, pour de vrai, de beaux reflets de rouille. Il a sauté de son siège et nous a affiché un énorme sourire de satisfaction : il est pas beau mon tas de ferraille ? Ta 309 a du souci à se faire ! Rémi semblait en pleine forme, le teint frais, rasé de près, un jean râpé mais une veste neuve. Il a serré nos mains noirs de terre sans hésiter une seconde et a jeté un regard circulaire sur la cour. Et ben ! C'est drôlement grand ici ! Vous avez quoi là-bas ? Un poulailler ? Mais c'est génial ! J'ai apporté de quoi m'installer comme tu m'avais dit, un petit lit, des outils, j'ai ramené quelques meubles aussi et de quoi boire, j'ai pas oublié ! Il avait débarqué à peine trois jours après son appel, et il arrivait avec les premiers vrais rayons de soleil, ceux qui chauffaient le dos lorsqu'on travaillait dehors. En voyant l'aspect intérieur de la ferme, son manque de lumière et surtout l'odeur de renfermé, de bouffe et d'humidité que nous n'arrivions pas à faire partir, il a tout juste grimacé : il s'attendait peut-être à ce que je lui ai un peu exagéré la situation. Non, c'était bien conforme : pas d'eau chaude, pas d'électricité vraiment installée, pas de réfrigérateur, pas de machine à laver quoi que ce soit, pas de douche d'ailleurs non plus, pas de meubles, peu de vaisselle. Ouah, les gars, heureusement que je débarque, sinon vous alliez nous jouer un remake de *L'Enfant sauvage* ! Allez, dites-moi où mettre mon bordel, je vide le camion et on tente d'améliorer un peu tout ça, on va pas vivre là-dedans moins bien lotis que des poules ! Comme tu m'avais dit que vous n'aviez pas

d'eau chaude j'en avais profité pour ramener un ballon piqué sur un chantier de rénovation, mais c'est pas avec votre installation qu'on va pouvoir le raccorder comme ça. On va aller faire un tour avec la 309 dans un magasin de bricolage et on va choper un tableau électrique parce que ça, non mais franchement, si ça a pas pris feu c'est la moitié d'un miracle !

Les jours qui suivirent l'arrivée de Rémi bousculèrent un peu nos habitudes de morts-vivants : les poules piaillaient pour avoir un peu de paille et les lapins remuaient dans leurs clapiers. Jean s'en occupait comme il pouvait mais j'étais réquisitionné par Rémi pour récurer la ferme et la rendre habitable, vraiment habitable. En deux jours nous avions quintuplé le nombre de prises électriques, tiré des câbles dans tout l'espace y compris jusqu'au four à pain et dans le grenier. A la fin du troisième jour nous avions un premier point d'eau chaude et le quatrième, un bac de douche rudimentaire, aménagé dans le garde-manger à l'arrière du poêle à bois, nous permit de prendre une douche quasiment normale, chaude et savonneuse. Continuant sur sa lancée, Rémi investit le premier grenier, le débarrassant des nuisibles pour y installer son lit. A la fin de la semaine, l'odeur gluante de l'hiver se dissipait peu à peu, les poules caquetaient plus fort dans leurs nichoirs remplis de gros œufs et Jean nous apporta d'un coin du terrain une grosse botte d'asperges sauvages que nous mangeâmes en omelette.

Les œufs, d'accord, les lapins, c'est pas mal, le pain ça va marcher dès qu'on aura un pétrin électrique, pour les patates faut encore attendre un peu, les fruits sont pas très beaux mais ça peut toujours se vendre en cageots. Si je comprends bien c'est à peu près tout pour vivre, non ? C'est bien résumé, Rémi, et encore, on en bave pas mal pour tout ça, et on n'a même pas eu le temps et l'énergie de nettoyer le hangar, de démarcher des producteurs locaux, de prospecter à la minoterie pour la farine… Maintenant qu'on est trois, il faut passer à autre chose. Le pain, très bien, on en vend sur le marché, mercredi, samedi et dimanche suivant les lieux, ok ? Mais il faut qu'on le propose aussi au dépôt ou à la tournée lorsqu'on descend dans la vallée : on crée le contact avec les locaux, on se présente, on se rencarde et on se dépanne. Si on peut aussi proposer des confitures, des bocaux de je ne sais quoi, c'est au poil. Oh, là, Rémi, je te suis pas, on n'a même pas essayé de faire du pain, on n'a pas le matériel et toi tu te vois déjà à le vendre à la terre entière. Et tu voudrais pas qu'on élève des chèvres pour faire du fromage tant qu'on y est ? Tout à fait Jean ! C'est une excellente idée, du fromage de chèvre ! Avec le terrain qu'il y a c'est nickel ! Pour le pain, j'ai ma

petite idée, on ira dimanche voir comment s'arranger, vous allez voir, c'est pas compliqué. Pas compliqué. Rémi débarquait et nous promettait un peu de simplicité. On n'a rien dit, rien négocié. On a descendu le pack de bières qu'il avait apporté sans sourciller, sans s'inquiéter ni se réjouir d'ailleurs. Une amertume chasse l'autre.

Le lendemain, alors que Jean et moi émergions avec difficulté de notre lit quasi conjugal, Rémi avait déjà pris un café, grignoté un reste de pain et était parti farfouiller dans le hangar à l'abandon. Il avait déjà soulevé les bâches, inspecté le matériel, déplacé des caisses vides et des tas de vieilleries. J'y avais déjà fait un tour rapide mais pas très approfondi : je cherchais des planches de bois, des poutres ou un bac en ferraille, je n'avais pas eu l'idée de déplacer les tas de cagettes et de palettes pour découvrir les bâches beiges qui couvraient le fond du hangar. Nous l'avons vu revenir, dans l'encadrement de la porte, en contre-jour, son sourire blanc et ses yeux grands ouverts, il s'est assis sur un tabouret et s'est allumé une cigarette. Vous n'avez jamais regardé ce qu'il y avait dans tout ce fourbis ? Non ? Ben tu vois Rémi, on s'est concentrés sur la nourriture, l'habitat, et on s'est dit que le hangar attendrait, après tout c'est pas non plus chez nous. Tatatata, on s'en fout de ça, c'est pas toi qui va me faire ce coup-là, hein ! De toute façon vous auriez peut-être pas su quoi en faire. Sous les grandes bâches bleues calées avec des gros pneus, il y a trois véhicules : un tracteur, une 4L et une épave de Citroën Ami 8 accidentée. Vous aviez un tracteur sous le nez et vous vous êtes acharnés à bêcher un rectangle de terre à la main : c'est quand même un peu con, non ? Je vous laisse finir de vous préparer, je vais voir comment le remettre en marche. Mais Rémi, et les clefs ? C'est un tracteur, Jean, c'est simple, les clefs, elles sont dessus… Ah. Bien sûr, un tracteur. On doit d'abord s'occuper des poules et des lapins et on arrive.

Avec Rémi, tout devenait plus simple, en effet. Le tracteur n'était pas tout jeune mais avait été préservé de la rouille et le moteur n'était même pas grippé. Il a donc entrepris de le nettoyer, de le graisser à fond et de lui gonfler les pneus. Aussi simple que ça. Pour le pétrin, il avait repéré une vieille boulangerie abandonnée sur la route de Chaudes-Aigues. Avec son naturel débonnaire et son allure de bon garçon, il était parvenu à négocier tout le matériel à une vieille femme pour une petite centaine d'euros et un grand sourire. Nous étions donc rentrés aux Farges avec le C25 chargé d'un vieux pétrin, d'un petit laminoir, d'un réfrigérateur, de grilles en inox et de corbeilles en osier, d'une râcle et d'une pelle. Jean avait récuré le four et lorsque nous

étions arrivés, une fumée grise s'élevait au-dessus de la grange, enveloppant la pièce d'une douce chaleur sèche.

Il ne nous manquait plus que de la farine et de la levure pour produire notre première fournée. Nos ressources financières étaient réduites au strict minimum et il nous était impossible à Jean et moi d'investir dans plus de dix ou quinze kilos de farine si nous voulions continuer à nous nourrir. Les ventes du marché suffisaient tout juste à nous permettre d'acheter de l'essence et un peu de jambon sec pour agrémenter notre régime exclusivement végétal dont nous devions malgré tout acheter aussi une partie car nos cultures étaient insuffisantes. Tout le pécule d'Amédée était parti dans la ferme, le gaz, les quelques travaux et toujours, de l'essence pour la 309. Si nous voulions lancer une nouvelle production, il nous fallait de nouveau avancer de l'argent, sans compter les dépenses peut-être imprévues qui ne manqueraient pas de nous tomber dessus. Rémi a rapidement compris que nous étions finalement aussi anémiés que nos finances. Pour la farine, je vais me débrouiller, il me reste de l'argent. Je dois descendre dans la vallée pour trouver de quoi regonfler les pneus du tracteur, je ferais un tour dans une minoterie et je prendrais de quoi commencer à faire tourner la boulange. Au passage, ça lui ferait du bien aussi à ta 309 de lui regonfler les pneus, voire, de les lui changer car à ce stade tu vas bientôt glisser, même sur une route sèche. Dans le tas de pneus du hangar j'ai cru en voir certains qui sont moins usés que ceux dont est chaussée ta voiture, enfin bref, je fais quelques courses dans l'après-midi et on débute demain matin ? Il y a un marché mercredi à Albaret, c'est ça ? On passera avec ta voiture pour leur en vendre un peu et commencer à nous faire connaître. Mais Rémi : on n'a jamais fait de pain de notre vie, comment tu peux être certain qu'on va réussir ? Ahhh, vraiment les gars, faut manger un peu plus de viande, sinon vous allez devenir de vrais moutons bêlant : vous avez un cerveau ou de la boue sous le crâne ? Je vous dis que c'est pas sorcier, allez, vas donc me tuer un lapin pour ce midi, ça nous requinquera tous et on pourra repartir de bon pied.

Je ne savais pas même dans quel ordre procéder et pourtant nous nous sommes laissés porter par le poids de la farine et la chaleur du four comme si nous l'avions toujours fait. Levés très tôt, petit café, cigarette pour tout le monde, Jean à l'allumage du four, Rémi aux machines et moi à verser la farine, doser, oui doser, la levure et l'eau. Mélange, pétrissage, levage, façonnage, enfournage. Petite sieste au chaud,

recroquevillé entre un bout de mur et sur un sac de farine vide, les narines remplies d'une douce odeur de pain levé. Nous avons tâtonné, c'est certain, testé différents mélanges pour la même fournée, mais Rémi a tout noté sur un carnet et au petit jour les premières miches cuites sont sorties du four, fumantes et craquantes. La fournée était très inégale, la chaleur du four avait été difficile à maîtriser au cours du temps, et nous avions effectué des mélanges pas toujours très homogènes. Pour autant, une bonne moitié de nos miches, bien que toutes différentes de taille et d'aspect, était vendables en l'état. Rémi a coché les meilleures formules sur son carnet et nous nous sommes gavés avec les moins réussies avant de partir au volant de la 309 tenter de les vendre au marché.

La veille, Rémi était revenu de son périple beaucoup plus tard que prévu, le camion cabossé sur le côté. Un accident, Rémi ? Non, c'est rien, je me suis gouré en faisant une marche arrière le long d'un muret : c'est le muret qui a gagné ! Allez, rien de grave, au point où il en est… Venez donc m'aider à sortir la farine et le matos. L'arrière du camion était rempli de gros sacs de farine et dans le fond je voyais un compresseur, des caisses en plastique et un tas de ferraille. Mais c'est quoi tout ça ? Comment t'as fait pour acheter tout ça ? Y a combien de sacs, attends, quinze, vingt-trois sacs, comme ça ? Et au fond, là, mais t'es sûr qu'on avait besoin d'un compresseur neuf pour regonfler quelques pneus ? T'inquiète Jean, je te dis que j'ai de la fraîche d'avance et puis, c'est vous qui m'hébergez, non ? Je vous dois bien ça ? Rémi avait cligné d'un œil amusé et nous avions chargé les sacs de vingt-cinq kilos à l'étage, en laissant de longues traînées poudreuses sur les herbes folles de la cour. J'ai pris aussi quelques pièges à rongeurs, histoire de pas se faire emmerder par ces bestioles qui raffolent de farine bien moulue.

En descendant vers le marché d'Albaret, nous avons fait une halte dans tous les hameaux de la route. Je connaissais mieux certains habitants, pour les avoir rencontrés plusieurs fois sur le marché ou chez le pépiniériste local, mais la plupart était malgré tout assez soupçonneux à notre égard. De jeunes gens mal rasés qui circulent dans une voiture défoncée pour vendre du pain et des œufs à la sauvette, ce n'était pas pour les rassurer. Toutefois, nous avions pu vendre quelques miches avant de parvenir sur la place du village, à des paysans rassurés de sentir la bonne odeur du pain frais qui saturait l'air de l'habitacle : nous n'avions pas volé la fournée de la veille à un boulanger du coin. Sur le marché, tout petit, en plein vent, mais qui profitait ce matin-là d'un soleil vivifiant, j'avais pu vendre quasiment tout notre pain avant la fin

de la matinée. Nous avions de la chance car la concurrence était inexistante, la dernière boulangerie du village avait fermé et à part la petite épicerie qui faisait dépôt de pain dans la semaine, il n'y avait guère qu'un passage dans la semaine, d'un boulanger semi-industriel, pour ravitailler le bourg. Dès que je fus installé, Rémi m'avait quitté avec les clefs de la voiture pour aller faire un tour dans une ferme du coin qu'il avait repérée où il pensait pouvoir négocier un lot de poussins ou des cartons à œufs, je n'avais pas très bien compris.

Quand il est revenu en fin de matinée, nous avons remballé les quelques miches qui restaient et j'ai vu que le coffre de la 309 était de nouveau bien chargé : des cuves en fer blanc, de marmites, des bocaux, des pinces, des torchons, des panières et des passoires et d'autres ustensiles dont j'ignorais l'utilité. C'est quoi ce foutoir, Rémi ? Tu devais pas ramener des cartons à œufs ou des poussins ? Mais si, regarde, c'est en dessous, là, un carton plat avec des trous, y a une petite vingtaine de poussins, il faudra les mettre bien au chaud, tu sais, je vais aménager l'armoire métallique de la grange en la collant au mur du four à pain qui reste chaud une grosse partie de la journée, deux, trois semaines qu'il m'a dit le type, et on aura quelques poules de plus. Il n'avait plus de cartons à œufs, il m'a donné une autre adresse. Pour le reste, c'était dans un coin, il voulait s'en débarrasser, j'ai tout pris, ça pourra toujours nous être utile plus tard. Allez, c'est cool, t'as presque tout vendu ! En voiture !

Nous avons persévéré dans la boulangerie les jours qui ont suivi et plus nous avancions, meilleur était nos pains : texture alvéolée, un goût légèrement fruité, une croûte craquante sans être noire, et ils se conservaient bien, quasiment une semaine pour les gros pains. Même si cela nous coûtait de l'essence, nous privilégions la vente dans les hameaux, selon un circuit que je perfectionnais avec le temps. Je faisais la tournée tout seul, dans la 309 dont nous avions changé les pneus, et je prenais les commandes des gens qui étaient satisfaits. La vente était plutôt rentable et l'activité en elle-même nous prenait de moins en moins de temps. Désormais, un seul d'entre-nous se levait vraiment tôt, rejoint deux heures plus tard par l'un des autres dormeurs et nous tournions ainsi les trois jours de tournée de la semaine. Le mardi, le vendredi et le dimanche où nous vendions notre fournée dans de plus gros bourgs, sur les marchés, et pour plus cher, afin de rentabiliser le travail ce jour-là. C'était Rémi, évidemment, qui nous avait poussé à augmenter les tarifs ce jour-là, et il avait eu raison. Non seulement nous en avions besoin, de cet argent, mais nous restions

compétitifs par rapport aux autres boulangeries, et la clientèle nous suivait, avec une bienveillance que je n'aurais pas imaginée.

Le tracteur, un Massey-Ferguson qui hésitait entre le rouge d'origine et la rouille de toujours, a vrombi dans le hangar sous les cris amusés de Rémi et de Jean : ils avaient réussi à relancer le moteur de cette guimbarde agricole des années 1960. Premiers tours de roues dans la cour, manœuvré par Jean sous le regard attentif de Rémi. La machine fumait bleue mais tournait sans cracher, Jean a manipulé les commandes de levage et la rotule arrière s'est actionnée sans difficulté. Pour s'en servir pleinement il suffisait maintenant de dégripper la herse et le soc à charrue qui étaient stockés sous la bâche. Les premiers labours furent difficiles car la terre était très compacte et pleine d'herbes sauvages. Le tracteur s'est presque enlisé mais Jean maîtrisait bien l'appareil, il parvenait à le cabrer dans la terre boueuse et en dosant les gaz, à lui faire reprendre le sillon. Nous avions pris possession d'un champ attenant à la ferme, délimité par des haies vives mal entretenues et deux fossés peu profonds. Il nous était impossible de savoir si ce terrain dépendait ou non de la ferme, mais au point où nous en étions, il était un peu tard pour se poser ce type de question. Jean a donc labouré le rectangle de terre pendant deux journées pleines, pour retourner complètement la terre et bien marquer les lignes de culture. Le soir, nous nous sommes réunis autour de la table de la cuisine, un tendre rayon de soleil chauffait timidement les carreaux sales, Jean avait sorti la dernière bouteille de bourgogne que nous avons bue en mangeant un peu de saucisson de pays troqué à un fermier contre quelques œufs et du pain.

Maintenant, qu'est-ce qu'on planter ? Regardez les gars, j'ai récupéré à la pépinière un calendrier des semis. On est un peu en retard, il va falloir bien choisir. Peut-être qu'on a intérêt à diversifier un peu les semis, pour être sûrs d'avoir au moins des trucs à récolter cet automne, non ? Et surtout, il va falloir de l'eau pour arroser un minimum. C'est con, avec toute l'eau qui nous est tombée dessus cet hiver, on aurait dû en récupérer le maximum dans des grandes cuves. J'ai vu qu'il y avait une pompe, un peu plus haut dans la montagne, on pourrait peut-être se raccorder ? Ok, Jean, tu iras jeter un œil demain ? Et toi Rémi, qu'est-ce tu en dis ? Moi, j'y connais rien, je vous laisse choisir, pour l'eau, j'ai des pistes pour récupérer des tonnes en plastique grillagées. Si vous choisissez des légumes, faudra penser à des cageots en bois,

parce que vu notre situation, c'est pas la coopérative de la Lozère qui va nous les fournir à l'œil.

Navets, oignons, pâtissons et des plants de tomates. En plus, Jean a décidé de repérer les quelques arbres fruitiers de notre domaine improvisé et de les protéger des oiseaux afin d'en récolter les fruits à maturité. Pour l'instant nous savions que nous pourrions compter sur trois ou quatre cerisiers, une rangée de vieux poiriers palissés, probablement des guyot, des pommiers en contre bas, qui donnaient de petites pommes véreuses, une rangée de cognassiers et sans doute une poignée d'autres arbres qui agrémenteraient notre étal. C'est Rémi qui était descendu dans la vallée pour aller acheter les graines et les plants. Jean et moi devions assurer la fournée et préparer une demi-douzaine de lapins pour le marché du lendemain. Les lapins se plaisaient bien, leur reproduction était régulière et nous déplorions peu de morts précoces. Les lapereaux étaient vigoureux, sautant partout lorsque nous les changions de clapier, et si nous n'étions pas dans une optique d'abattage, je me serais presque laisser attendrir. Nous avions eu moins de chance avec les poussins ramenés par Rémi, une grosse moitié ne parvint pas à maturité faute de chaleur suffisante et les autres ne furent pas les volailles les plus productives. Nous fûmes contraints d'éliminer un jeune coq impétueux parce qu'il s'était attaqué à une poule qu'il tentait de séduire. Ainsi, notre alimentation gagna en protéines et avec, notre capacité à travailler plus longtemps et plus efficacement. Auparavant je n'aurais jamais cru que le rapport fut aussi immédiat. Notre sous-alimentation de l'hiver avait modifié profondément nos capacités physiques et mentales au point que notre concentration était réduite tout comme notre force, qui s'épuisait vite à la tâche.

Le soir, Rémi nous appela pour nous prévenir qu'il ne rentrerait que le lendemain, il avait mal estimé la distance et le temps pour charger le camion. Il en profiterait pour faire une course supplémentaire le lendemain mais promettait d'être à la ferme dans l'après-midi. Il me faudrait donc charger la 309 tout seul et installer l'étal avec ma paire de bras tout en surveillant la caisse. Nous avions désormais un véritable étal à peu près stable et obtenu pour les gros bourgs une autorisation en règle pour s'y installer. Certains commerçants m'avaient à la bonne et je récupérais facilement leurs invendus en fin de marché, tout comme les cageots encore utilisables que je bourrais à l'arrière de la voiture, au mépris d'une quelconque visibilité.

Le C25 qui freina dans la cour ne portait plus le même numéro de plaque mais ce fut bien Rémi qui en sortit. L'arrière était chargé des grands sacs de graines, des plants

de tomates étagés dans des palettes, deux sacs d'engrais et un de produits phytosanitaires pour nous garantir un certain rendement. De toute façon nous ne pourrions pas prétendre au label bio et quand bien même, l'impératif économique était trop fort, il n'était pas question de perdre la récolte sans réagir. Dans le fond, Rémi avait déjà récupéré une cuve à eau que nous pourrions atteler au tracteur et dans un coin, des pièces automobiles : batterie, pneus, un élément de carrosserie. Pourquoi t'as pris ça, Rémi ? Attends, c'est un moteur de bagnole le truc dans le fond, là ? Oui, t'occupes, j'ai un petit projet, je vais voir ce que je peux faire. Bon, ok, et t'en as eu pour combien ? On avait dit qu'on mettait dans les quatre, cinq cent euros, avec la tonne d'eau et le reste, tu vas pas me dire que ça t'as coûté que ça ? Et ben si mon pote, quatre cent tout rond en comptant l'hébergement et le couvert d'hier au soir ! C'est de la récup' pour le matos, je connaissais vaguement un type sur Saint-Chély, un chic type, je retournerai le voir. Et puis j'ai dû changer les plaques, ouais, c'est obligé avec le changement de département. Et toi, le marché, ça a bien roulé ? Rémi était comme ça, du coq à l'âne. Il n'aimait pas trop les questions, il préférait en poser. Et il écoutait les réponses, vraiment. Alors j'ai abandonné. Roulé, moyen, j'ai un gros bruit à l'arrière de la 309, je me demande si le pot s'est pas encore décroché, sinon le marché, nickel, les lapins sont tous partis avant dix heures, et le pain, j'ai ramené quelques miches un peu trop cuites, c'est tout.

L'été à la ferme ne fut pas de tout repos mais avec le soleil, les amis et un peu de confort supplémentaire, nous le vîmes passer avec le sourire aux lèvres et le front dégagé : nos espoirs de subsistance pour l'hiver augmentaient à mesure que les cultures potagères émergeaient de terre. Je ne cessais de m'émerveiller devant les pousses de navets et les plants de pâtissons. Nos premières tomates pendaient lourdement sur leurs tiges et les premières cagettes partirent au marché avec fierté. Le repérage fruitier de Jean avait été très efficace et nous disposions d'un plan sommaire de notre terrain avec des zones à récolter suivant le type de culture. Nous lorgnions particulièrement les figuiers qui étaient déjà chargés de figues vertes et dont les oiseaux étaient friands. Jean avait même noté deux noyers qu'il faudrait penser à gauler au début de l'automne. La boulangerie roulait tranquillement, selon des procédés toujours empiriques mais que nous maîtrisions avec précision. Rémi nous approvisionnait en farine grâce à des combines très utiles et peu onéreuses, il avait le

don de se faire des amis partout où il passait et c'était grâce à une récente amitié avec un minotier que nous touchions des sacs de farine à moitié prix. Nous envisagions sérieusement d'acquérir quelques chèvres pour débuter un élevage afin de faire un peu de fromage mais Jean était un peu réticent, il craignait qu'avec l'hiver nous ne soyons pas en mesure de les soigner correctement, sachant que même pour nous, l'hiver serait rude si nous ne faisions pas un minimum d'effort pour isoler les murs de la ferme. J'étais plus hésitant car le fromage diversifierait notre production et nous permettrait d'avoir un produit plus cher à vendre sur le marché qu'une botte de navets. Rémi avait commencé à nettoyer le hangar et prévoyait la possibilité d'en utiliser la partie la plus abritée pour accueillir des bêtes. Finalement, nous avons décidé d'attendre le printemps suivant, et de consacrer nos efforts sur la ferme où nous habitions.

Les travaux avancèrent donc également de ce côté-là durant cet été : Rémi avait retrouvé un ancien collègue de Bricorama du côté de Saint-Chély et il nous permettait de récupérer des matériaux déclassés ou au prix le plus bas dans le stock du magasin. Il nous fut donc possible d'isoler les combles de la ferme et d'y aménager trois petites chambres dans la longueur, avec chacun une prise électrique, une lampe et un chauffage, libérant de l'espace dans la pièce du bas. Hormis la partie salle-de-bains qui fut un peu améliorée, nous avons laissé la grande pièce telle quelle, avec sa porte fendue, ses gros carreaux disjoints et la table en bois massif noircie par la suie, la terre, la graisse et l'humidité. Avec un peu d'ingéniosité, un soupçon de récupération et un peu d'argent, nous avions également pu nous procurer quelques meubles, un autre lit et des ustensiles de cuisine. Jean disposait maintenant d'un petit bureau avec une chaise et le soir, à travers la cloison, je l'entendais noircir les pages de ses carnets. Il avait également recommencé à écrire à Alloua et bien qu'elle ne lui envoie pas de réponse par courrier, j'étais chargé, lorsque je descendais en ville, de porter à la Poste une ou deux grosses enveloppes pleines de son écriture allongée.

Je n'avais pour ma part repris contact avec personne. Je recevais rarement quelques messages téléphoniques d'anciennes connaissances, par le biais de messages collectifs que j'ignorais et plus rarement, de brefs messages personnels, me demandant quelques nouvelles. Hélène, bien sûr, fut la plus régulière, Caroline aussi mais je ne répondais à aucune, comptant sur l'accusé de réception électronique pour justifier de mon existence. Ma mère, bien sûr, m'appelait à intervalles réguliers, toujours le lundi soir, et je lui répondais laconiquement, sans mentir, mais sans lui dire

la vérité. Elle pensait sans doute avoir perdu son fils dans la drogue ou l'alcool et se montrait compatissante tandis que mon père, toujours collé à son épaule, soupirait de mélancolie mêlée à une sourde colère. Je leur envoyais cependant une lettre brève durant cet été, pour leur dire que j'étais bien installé, que j'avais un travail stable et des amis. Il ne fallait donc pas s'inquiéter.

De son côté, Rémi ne semblait plus avoir de contact avec personne d'autre. Ce qui comptait, pour lui, c'était le moment présent passé à la ferme. Et sa grande réussite fut de remettre en marche la 4L qui était stockée dans le fond du hangar. Rémi n'était pas doué pour le travail agricole, l'entretien du champs, les récoltes de fruits, l'alimentation des lapins ou le nettoyage du poulailler, rien ne l'intéressait, et lorsque nous lui avions donné quelques conseils il s'en était acquitté avec malhabileté et mauvaise grâce. Bref, nous nous étions mis d'accord avec Jean pour lui épargner ces tâches quotidiennes et le laisser s'occuper de ce dont il était capable : réparer, marchander, prospecter, bricoler. C'est ainsi qu'il sortit la 4L de son sommeil rural, en nettoyant les quatre cylindres de l'antiquité, et après un nuage bleu noir à l'arrière du pot d'échappement, la frêle auto partit pour un petit tour dans la campagne. Comme Jean ne conduisait pas, nous n'avions pas besoin d'un véhicule supplémentaire mais la 309 montrait des signes de fatigue et je voulais la ménager car son grand coffre était essentiel pour aller faire le marché. Le train arrière faisait de plus en plus de bruit malgré la réparation du pot et l'embrayage était aléatoire, l'auto confondait la seconde avec la quatrième, ce qui causait dans un sens comme dans l'autre des grincements moteur peu rassurant. La 4L nous permit donc de faire les petits trajets aux alentours, pour les tournées de pain et les ventes directes aux hameaux tandis que la 309, en bon utilitaire paysan, se chargeait des cargaisons de fruits et de légumes pour les marchés de la vallée.

Rémi s'était occupé des papiers du véhicule en faisant passer la 4L pour celle de son grand-père décédé dont il avait hérité. Il était tombé sur un fonctionnaire conciliant qui lui avait permis de refaire une carte grise de collection sans passer par une inspection du véhicule, sans prendre en compte l'ancienne immatriculation, sans même amener l'automobile à la préfecture. Il avait simplement ramené les plaques et le papier et nous pouvions désormais conduire normalement cette caisse en acier motorisée sur les routes de Lozère.

Les premiers gros coups de vent de septembre nous firent prendre conscience que l'automne serait bref et annonciateur d'un hiver long et rigoureux. Avec les récoltes aléatoires, mais sans travail supplémentaire, des arbres fruitiers, nous avions pu vendre sur les marchés des kilos de fruits d'été qui complétèrent le pécule commun pour préparer les prochaines saisons. Il nous fallut donc complètement revoir l'enclos à poules car situé sur le flanc de la ferme, en plein courant d'air. Nous avions déploré quelques volailles qui ne n'avaient pas supporté les premiers froids et nous les avions réinstallées sous le hangar, dans la partie nettoyée par Rémi. Le vent, le bruit, la baisse des températures et le changement d'endroit fit chuter considérablement la production d'œufs durant les premier mois. Heureusement, les lapins se portaient bien, une portée de lapereaux nous garantissant pour l'automne des revenus suffisants pour continuer l'activité. Comme les ventes de pain étaient très régulières et plutôt rentables, nous avions dû augmenter la production, et donc, l'approvisionnement. Rémi avait trouvé une autre combine pour nous trouver de la farine au meilleur prix. Il jonglait entre les différentes minoteries, les intermédiaires et les coopératives pour récupérer les farines les moins chères. La contrepartie était que nous travaillions avec des farines très différentes de plus ou moins bonne qualité, plus ou moins moulue, plus ou moins blanche, et surtout, les stocks variaient de l'excédent à la pénurie, sans qu'on puisse véritablement anticiper.

Le travail et la vie quotidienne ne formaient plus qu'une seule entité temporelle continue. Certes, nous étions moins fatigués, moins abattus, que lors de notre arrivée dans la ferme, mais la dureté de l'effort et la rigueur nécessaire à son entretien nous brutalisaient le crâne et les muscles. Je ne pensais plus à grand-chose, sinon au travail. Cet épuisement me rassurait dans l'anéantissement qu'il procurait, un trou noir bienveillant et rugueux, que j'avais creusé moi-même.

Avec l'installation de Rémi et la routine du travail, nous avions opté progressivement pour une organisation, séparant et spécialisant les tâches de chacun. Rémi, peu enclin au travail de la terre, s'occupait de la partie logistique avec l'approvisionnement de la ferme en matériel et en matériaux. Grâce au C25 il ramenait de ses périples lozériens des quantités d'objets récupérés ou négociés à bas prix pour améliorer tantôt l'habitat, tantôt la production, la vente ou le confort des poules et des lapins. Il avait aussi un don pour la mécanique qui nous fut bien utile, le tracteur bien sûr, mais surtout pour rafistoler la 309, et même pour maintenir en état le matériel de boulangerie. Jean avait trouvé dans le travail de la terre et des animaux le silence nécessaire à son équilibre :

il pouvait passer des heures à sillonner le domaine, cueillir des fruits, bêcher un carré de jardin, nettoyer les clapiers, caser les œufs dans les boîtes sans dire un mot. Je savais pourtant que dans sa tête un dialogue permanent était engagé sur tous les sujets qui l'obsédaient, et en premier lieu, décider ou non de revoir Alloua et son fils. Le temps qui lui restait, il le passait à écrire, et de moins en moins avec nous deux, terminant son repas et son quart de vin rapidement pour monter à l'étage, nous laissant avec Rémi dans la salle du bas. J'étais quant à moi le marchand de la bande, je prenais la 309 ou la 4L pour faire la tournée du pain puis le marché. Je passais de plus en plus de temps à préparer le marché et les commandes, mettre dans des cartons, préparer l'itinéraire et la caisse. J'étais apprécié par les quelques clients réguliers et les autres commerçants que je côtoyais. Pourtant, à aucun moment ces relations de bon voisinage n'avaient débouché sur une quelconque reconnaissance amicale. Ils me payaient les marchandises, je les payais aussi en retour, nous échangions des services simples et réciproques, sans dette ni générosité.

Après l'épreuve du vent qui dura tout le début de l'automne, la pluie s'abattit sur la ferme sans discontinuer. L'humidité de nouveau s'installa chez nous et partout elle se sentait à l'aise. Nous avons renoncé à la chasser dans la pièce du bas, car elle entrait aussi bien par les ouvertures qu'elle suintait des murs et du carrelage. A l'étage, il nous fut douloureux de constater que nos aménagements furent mis à mal par les trous de la toiture. Excédé par l'ampleur des dégâts, Rémi s'était empressé de descendre dans la vallée, revenant deux jours plus tard avec des échelles de toutes tailles, de grandes bâches, et du matériel en vrac pour colmater les trous. Avec lui, tandis que Jean s'occupait de préparer une fournée de pain qui nous réconforterait les narines, nous nous étions mis au travail : malgré la pluie qui tombait avec une régularité désarmante nous avions réussi à caler la première grande bâche sur l'un des flancs de la toiture quand un véhicule de la gendarmerie s'est arrêté dans la cour. Des hommes en bleu et à képi noir sont sortis en pestant contre le temps. Je les distinguais mal, à cause de ma capuche rabattue sur le front. Rémi Boutard ? Le type criait avec un mégaphone, comme si nous étions sourds. Rémi Boutard ! Nous avons des questions à vous poser ! C'est bon, j'arrive, deux minutes, entrez donc dans la ferme, on termine d'attacher cette foutue corde et je descends. Rémi n'était ni surpris ni pressé de répondre aux questions : il prit le temps de terminer le travail avant de redescendre de l'échelle. Tu sais pourquoi ils sont là, Rémi ? Tu crois qu'ils ont compris pour la maison ? Mais non, mon vieux, c'est plutôt rapport au camion, je me suis fait contrôler l'autre soir et j'avais

pas tous mes papiers, ça va s'arranger, t'occupe. Va plutôt voir si Jean a pas besoin d'un coup de main.

Au lieu de l'accompagner, dire bonjour ou du moins me présenter, j'ai fui les gendarmes pour m'engouffrer dans le fournil où il faisait chaud et sec. J'ai donc laissé Rémi se dépatouiller avec les bleus, je ne me sentais pas capable de répondre à leurs questions, à leurs regards. Quand je suis rentré dans la pièce chauffée à bloc, Jean a sorti du four une fournée de miches fumantes. Il avait suivi la scène depuis une des ouvertures, sans se montrer. Pourquoi ils sont là ? Je sais pas Jean, il voulait parler à Rémi. Tu savais qu'il s'appelait Boutard ? Boutard ? Ah bon, il me semblait que c'était un autre nom. Tu crois qu'ils pourraient nous déloger d'ici ? J'en sais rien, Jean, il faudrait pas qu'ils aillent fouiner, c'est certain. Mais on a pris nos précautions, on paye nos factures, on fait rien de mal : on cultive une terre abandonnée, on fait du pain et on élève des poules et des lapins. Franchement, ça va pas chercher très loin. T'es con, « on fait rien de mal », mais putain, c'est pas ça leur problème. On n'a pas le droit d'être là ! Oh, là, t'énerve pas, bordel ! On le savait avant qu'ils viennent, non ? C'est ce que tu voulais, non ? Venir ici, trouver un travail qui corresponde à nos attentes, se réaliser par le travail manuel, j'ai quand même pas rêvé ça tout seul, non ? Je t'ai pas forcé à faire du pain que je sache, non ? Jean ! Pourquoi tu me fais ces putains d'yeux pourris ? Allez, vas-y, je sais, je sais qu'on en a déjà parlé, ça me fait chier, c'est tout. Moi aussi ça me fait chier. Mais ton pain a l'air bon, allez, va pas rater la dernière fournée. T'es con.

Le temps que nous nous échauffions l'esprit et Rémi était déjà la porte pour venir me chercher. Allez, on termine avant que ça se gâte encore plus, faudrait pas prendre du retard sur la tournée : tu pars dans une heure maxi, non ? Mais ? Et les gendarmes ? Et ben ils sont repartis tu vois, ils avaient pas le temps de prendre le café, et ça tombait plutôt bien parce qu'on n'en a plus une goutte, magne !

Rémi nous a raconté que les gendarmes étaient venus vérifier son adresse suite à un contrôle routier, effectivement. Il devait repasser le contrôle technique du véhicule car il avait été déclaré polluant, sans compter les feux arrière défoncés et l'absence de roue de secours. Bref, il fallait *se conformer à la réglementation*. Et repasser à la gendarmerie sous trois semaines, sinon, rebelote. Sérieux ? Ils ont rien dit ? La ferme, la 4L, les lapins ? Ben, non, t'es déçu ? Allez, on va pas s'en faire un fromage, j'ai

merdé, je vous ai fait peur, désolé. En attendant on a presque un toit sur la tête et juste quelques réparations à faire sur ce tas de ferraille, rien de bien méchant, je m'en occupe dans la semaine. Et en effet, tout est rentré dans l'ordre, la semaine d'après, le C25 arborait des feux arrière dont la propreté contrastait avec les teintes boueuses de la carrosserie et la roue de secours avait fait son apparition, accrochée à l'arrière du siège conducteur.

Avec un gros mois d'avance, l'hiver s'est installé dans le domaine. Nous avons abrité les cultures qui restaient à récolter mais que nous voulions faire durer et préparer la terre à l'hivernage. Dans la maison il a fallu calfeutré le bas des portes avec d'épais manchons de caoutchouc et les fenêtres avec des planches de bois si bien que la lumière ne rentrait presque plus dans la pièce du bas où le poêle ronronnait de braises mûres. Suivant une technique paysanne que j'avais lue quelque part, nous avons profité que la terre ne soit pas encore gelée pour creuser une cave à pomme-de-terre dans le flanc d'un terre-plein adjacent à la ferme. Nous venions de récolter le champ sous une pluie glaçante et nous avions entassé dans le hangar une petite tonne de tubercules que Jean a entrepris de trier grossièrement en fonction de leur taille. Avec Rémi nous avons donc attaqué la terre à la pioche puis à la pelle pour creuser une cavité profonde d'un bon mètre que nous avons étayée avec des bastaings et une palette puis rendue étanche à l'eau et aux insectes nuisibles. Après avoir prélevé du tas ce que nous estimions probable de consommer et de vendre durant trois ou quatre mois, nous avons chargé les caisses dans le trou que nous avons recouvert d'une planche bois puis de terre meuble, hermétique à l'air libre et isolé du gel. Cela nous avait demandé beaucoup de travail et je craignais que la réalité à venir ne soit bien plus cruelle que la théorie.

La fin des récoltes a marqué le ralentissement de notre propre rythme de travail : seule la boulangerie exigeait de nous une activité quotidienne et soutenue, revigorante qui plus est. Tandis que les poules couvaient sans pondre, nos réserves s'amenuisaient et je n'allais plus au marché qu'une semaine sur deux, faute de marchandises à vendre. J'ai réalisé un peu tard que nos ressources financières, que j'avais crues florissantes avec le soleil de l'été et les bonnes matinées passées sur le marché, seraient difficiles à maintenir pour les mois à venir. Un soir que nous finissions de caler nos estomacs avec une purée de potiron délayée dans du vin de mauvaise qualité, j'ai posé le problème à mes deux comparses : les gars, j'ai fait vaguement les comptes aujourd'hui, il va falloir se serrer la ceinture et se creuser les méninges pour passer

l'hiver au chaud et dans de bonnes conditions. Nous avons aujourd'hui un petit pécule intéressant mais avec l'essence, l'électricité, l'eau et ce dont on a besoin pour faire tourner la baraque, on peut pas tenir plus de trois mois sans revenu supplémentaire. Ça veut dire que même en vendant toute la fournée, même en tablant sur quelques douzaines d'œufs par marché et sur les légumes qu'on peut faire durer, ce sera dur. J'ai pas vraiment d'idée, d'ailleurs. Quand je pense que tout ce décor ne nous appartient pas, je me dis qu'on est mal barrés. Jean nous a resservi un grand verre chacun : que ce soit dur, je m'en fous, que ça dure, un peu moins. On va bien trouver une piste, quelque chose, une combine, non ? Si on produit plus de pain ou bien carrément si on propose du pain amélioré : avec des noix, les figues qu'on a séchées dans la pièce du haut, non ? Jean avait dit ça sans vraiment y croire, pour maintenir le rythme, mais ses paupières tremblaient en buvant son verre. Je n'ai pas trouvé la force d'être optimiste. Pourquoi pas, mais encore faudra-t-il les vendre : si comme aujourd'hui il faut faire dix kilomètres entre chaque client, on n'est pas rendus…

Nous n'avons rien trouvé de plus et nous sommes partis nous coucher. Rémi a tenté de me rassurer en montant l'escalier en me disant qu'il avait peut-être une piste pour se faire un peu d'argent avec un type de la vallée. Mais il ne voulait pas s'avancer pour le moment. Faute de trouver mieux, nous avons continué notre routine, boulangerie, œufs, lapins et Jean a tenté de braconner dans le bois qui montait derrière la ferme. Voyant que notre tas de bois flambait aussi sûrement que notre pécule, je me suis mis en tête de récolter du bois mort dans la forêt pour alimenter le poêle et le fournil. Avec l'aide de Jean qui maîtrisait bien le tracteur, nous avons donc pris le chemin de gravier qui menait au bois et nous avons commencé par tirer des grumes qui encombraient les sentiers. Nous les débitions directement sur place grâce à la tronçonneuse que Rémi avait récupérée ou échangée chez un mécanicien à qui il avait donné un coup de main. Le bois était humide et parfois pourri mais une fois sec nous pourrions en tirer suffisamment de calories pour nous chauffer et cuire du pain. En une semaine, nous avions entassé dans le hangar de quoi tenir quelques mois. Rémi nous avait aidés en récupérant une grosse bâche noire et des pneus usagés pour la tenir à l'abri de la pluie.

Contre toute attente, les pièges de Jean prirent deux gros lièvres que nous avions longuement cuisinés pour en faire des conserves. J'avais ramené du marché un jambon entier que j'avais eu à bon prix et que nous conservions dans la pièce au-dessus du fournil : il nous permit d'agrémenter nos repas de quelques protéines

animales et surtout de préparer des petits pains au jambon qui se vendaient très bien sur le marché de Faverolles. En réduisant les jours de marché, en se concentrant sur la boulangerie et l'activité de conserves que nous tentions de mettre au point, je me retrouvais plus souvent avec Jean et nous avions à nouveau les longues conversations dont nous avions perdu l'habitude durant ces derniers mois. De son côté, Rémi passait son temps à faire des allers-retours entre Saint-Chély et la ferme, le C25 rempli de bric-à-brac qu'il entreposait quelques jours dans la grange avant de les rembarquer. Nous le voyions peu, il rentrait parfois tard ou se levait tôt, déposant sur la table tantôt de quoi manger, un peu d'argent liquide ou un cubis de vin qu'il avait obtenu contre un service ou un bout de ferraille. Nous résistions au temps et aussi à l'ennui d'une certaine manière, en acceptant cette monotonie précaire qui nous rongeait. De nouveau la pensée fuyait mon corps, je ne cherchais plus que la chaleur de mes muscles, dont les efforts acharnés ne me réchauffaient plus.

Bien qu'isolés de la vie urbaine, l'arrivée du vrai hiver nous ramena avec lui la nostalgie des hivers passés et le désir de retrouver une chaleur humaine que nous avions réduite à notre petite communauté virile. J'étais le seul de nous trois à avoir régulièrement ma mère au téléphone et elle insistait pour que je vienne passer *les fêtes* avec eux. J'éludais la question systématiquement car je ne pouvais pas me déplacer. Ce n'était qu'un demi-mensonge puisqu'en effet, ni ma voiture ni la ferme ne permettaient de m'absenter. Mais je craignais au fond de moi que partir des Farges, même pour quelques jours, ne signe les prémisses d'un renoncement. Je sentais en effet une puissante faiblesse ressurgir en moi et je luttais pour qu'elle ne revienne à la surface.Ce fut pourtant Jean qui le premier me fit part de son envie de quitter la ferme. Tu sais, j'ai bien réfléchi, je ne sais pas si je peux rester si loin d'eux encore longtemps. D'Alloua et de Cyril, bien entendu. Je sais qu'on a fait un gros chemin ensemble, qu'on a lutté, d'une certaine manière, pour en arriver et là. Mais je vais les perdre, à force, si ce n'est déjà pas trop tard. Je me casse les reins à trouver du bois, à bêcher la terre et à nourrir des poules qui vont de mal en pis, et pour quoi ? pour moi seul. Je ne dis pas ça pour toi, ni pour Rémi, mais regarde-nous, à nous trois nous produisons à peine de quoi nous faire vivre. Vivre, survivre même. Et dans quelles conditions encore ? Avec une maison squattée qui tombe en ruine, un tracteur emprunté et de l'essence sûrement volée. Volée ? Oui, volée, empruntée, raflée, récupérée, échangée, comme

tu veux. Les bidons que Rémi ramène ? Je ne sais pas comment il fait mais soit il gagne au loto toutes les semaines soit il a des potes généreux à qui il rend des super services. Après tout je m'en fous, ça me va bien qu'on vole de l'essence et même de quoi boire, de quoi manger, c'est pas le vol qui m'inquiète, c'est plutôt de ne pas pouvoir compter sur moi-même, sur nous-même d'autant moins, pour me garantir une existence physiologique normale, et tant qu'à faire psychologique. Tu ne sens pas cette puissante faiblesse qui nous habite ? Passé le moment où je me suis senti capable de surmonter la faim par mon propre travail, passé cet instant où enfin de la terre a surgit une pousse d'herbe qui n'était qu'une graine lorsque nous l'avons plantée, il me reste quoi ? Le rythme des saisons m'épuise peut-être plus que le travail lui-même. Les mois passent et au lieu de me régénérer je m'épuise à refaire les mêmes choses, les mêmes erreurs, à répondre aux mêmes questions. Je fais quoi ici ? On fait quoi tous les deux ? On se terre en Lozère. On voulait travailler, réaliser, se réaliser, produire, se nourrir, creuser la terre avec nos mains c'est vrai, construire, avancer tu disais, sentir qu'on était capable, se projeter dans quelque chose qu'on maîtriserait… et finalement ? Finalement nous n'avons fait que fuir. Ouais, Noir Désir, je sais, mais c'est ça : du ciment sous les plaines, de la terre sous les ongles et toujours : fuir, se terrer, se taire et se mentir. Je suis fatigué.

Je suis fatigué de fuir pour si peu. J'ai fait de la fuite un idéal de vie que j'ai cru, pour de vrai, idéal. J'avais une idée très romantique de cette fuite en avant perpétuelle, une idée bucolique, la lumière douce de l'automne dans les arbres ou le goût du vin bu à même le goulot. Je m'étais dit : il suffit de fuir un peu pour vivre beaucoup. Je me rends compte aujourd'hui qu'il faut vivre beaucoup pour fuir un peu. Car au fond, ma fuite est feinte, elle est géographique, elle est au mieux un habit usé, mal ajusté, que je pends tous les soirs à ma patère. Car toutes les nuits je suis ramené à l'origine. L'origine du monde en quelque sorte. Cette fuite, c'est une posture, c'est une supercherie. Nous nous blessons plus que nous ne nous guérissons de nos douleurs passées. L'enfant que j'avais produit, en me reproduisant, était plus vrai que le pain que tu vends dans la vallée. Il est plus vrai. J'ai pris peur, car j'ai voulu, j'ai su, j'ai pu, m'opposer, aller contre, comme dans une dissertation. J'ai pris cette problématique comme un sujet de discussion infinie, je l'ai tuée dans une première partie pour la malaxer dans une deuxième partie. Et maintenant ? Je suis à deux doigts de l'avoir mis en pièces pour rien. Vivre seul et fuir sans cesse. Pouvons-nous continuer ainsi ?

J'ai pris peur et je suis parti, mais toi ? Tu es parti car tu n'étais plus rien. Après sa mort je suis venu te voir, et j'ai pleuré en te voyant. Non, tu ne t'en souviens pas, c'est impossible. C'était quelques semaines après l'enterrement. J'avais une poignée d'heures à tuer avant de reprendre mon train pour Chartres mais j'hésitais, toujours pareil, à éviter ce retour à la réalité. J'ai acheté quelques bières et j'ai descendu l'avenue des Gobelins vers chez toi. Au lieu de sonner j'ai voulu frapper au carreau du rez-de-chaussée. A travers les voilages je t'ai vu assis sur ton canapé, face à ta bibliothèque. Tu la fixais du regard sans bouger, une bouteille de vin sur la table, un verre à demi rempli dans tes mains. Je suis resté quelques minutes à t'observer, tu n'as pas cillé. Le jour était tombé, tu étais assis dans la pénombre, et tu fixais le mur de livres sans rien faire. J'ai vu devant tes yeux, comme un voile blanc qui flottait dans l'air. Tu regardais ce vide qui t'hypnotisait et j'ai eu peur, peur pour toi qui dans ce salon disparaissait. J'ai pris mon téléphone pour t'appeler et j'ai entendu la sonnerie à travers les vitres, tu as saisis ton appareil lentement, comme si tu émergeais d'un long sommeil, un rictus au coin des lèvres. Tu te souviens ? Nous avons parlé longtemps ce jour-là, je t'ai parlé du concert de Yo la tengo que j'avais vu la veille et de ma classe de sixième qui me cassait la tête. Je t'ai vu terminer ton verre et te lever difficilement pour allumer la lumière, tu faisais peur à voir, maigre, titubant, livide. Pourtant ta voix trahissait ton corps, tu riais, tu souriais, tu parlais de beaucoup d'autres choses alors que ton corps s'était arrêté de vivre. Nous avons parlé pendant une heure et j'étais le seul à te voir depuis l'extérieur. J'ai loupé mon train comme je le voulais et je t'ai réanimé pour quelques minutes de forfait téléphonique. Ma fuite m'a paru futile mais j'ai voulu t'embarquer dans mon sillon car tu n'avais plus rien à faire dans cet état végétatif. Quand j'ai raccroché, je t'ai vu te rasseoir dans ton canapé et mécaniquement te resservir un verre de vin, et c'est moi qui ai pleuré en marchant vers la gare.

Regarde-nous aujourd'hui, si nous ne pleurons plus le soir c'est que les larmes qui épuisent et soulagent, nous les avons remplacées par cette lutte acharnée, et décharnée, regarde-nous encore, contre la terre, le vent, la pluie et la justice. Nous avons fait de notre tristesse un mode de vie terrestre et pour autant précaire. Aujourd'hui j'ai de nouveau envie de pleurer mais plus dans mon coin, j'ai envie de pleurer avec elle et pour elle. Un jour où l'autre et probablement dans les mois à venir, tout ce que nous avons tant bien que mal empilé dans cette ferme s'ébranlera en nous engloutissant. Soit que le froid nous tue ou que le toit s'écroule, que le fournil éclate

ou que la 309 te lâche dans un virage, que le proprio se réveille et vienne nous fiche dehors à coups de fusil, que la justice donc, se rappelle à nous au détour d'un article de loi bien senti, ou que l'un de nous tombe malade à en crever.

Je vais partir. Tu vois, j'aimerais pleurer mais je suis sec. Vous quitter me coûte et j'aimerais m'acquitter, m'absoudre de cette fuite, encore, te dire des choses qu'on ne lit que dans les livres, des phrases longues et alambiquées qui traduiraient le maelström dans lequel je suis. Je vais partir et j'aimerais vous conseillller d'en faire autant, mais conseiller la fuite, non, je ne m'y résous pas.

EPILOGUE

Jean a quitté les Farges un peu avant les fameuses fêtes de fin d'année et je l'ai conduit jusqu'à la gare de Mende où il a pris le train pour Vierzon. Nous étions partis très tôt le matin, tout était très blanc et brumeux dans la campagne, la 309 couverte de givre et la chaussée glacée jusqu'à Saint-Chély. Nous avons eu le temps de prendre un café dans la ville engourdie par le froid. Il s'était rasé et portait son sac de sport comme un militaire en permission. Il voyageait léger, nous ayant laissé ses habits de travail, ne conservant avec lui que ses carnets et quelques vêtements civils. Depuis sa décision de partir nous avions peu discuté ensemble car le temps nous avait manqué. Le froid s'était installé durement et nous avions dû beaucoup travailler pour éviter le gel dans les moindres recoins de la ferme. L'absence de Jean serait difficile à compenser, malgré la baisse de régime hivernale, car ni moi ni Rémi ne maîtrisions complètement la cuisson du fournil. Ce matin-là, sur le quai de la gare de Mende, la vapeur de nos larmes fumait par-dessus nos épaules. Mende qui aurait pu ou dû être notre point de chute signait la fin d'un récit dont je ne parvenais à saisir le sens.

J'ai repris la 309 qui toussotait en direction des Farges où Rémi m'attendait pour commencer la tournée. La neige m'a surpris à Saint-Amans et ne m'a plus quitté jusqu'à la ferme où je suis arrivé péniblement, les pneus ordinaires de la voiture adhérant trop peu au revêtement pour avancer sans déraper. Dans la cour, le fournil fumait tranquillement et Rémi m'a fait signe d'entrer pour me réchauffer. Les casiers étaient prêts mais je doutais de mes capacités à conduire sur une pareille patinoire. Voyant que j'étais en réalité plus glacé par le départ de Jean que par la neige qui tombait du ciel, Rémi s'est proposé d'entamer la tournée avec la 4L qu'il jugeait plus robuste sur les chemins et m'a laissé dans la fournaise.

Les jours qui suivirent furent particulièrement pénibles et nous contraignirent à annuler les tournées pour le marché. Nous avions abandonné nos chambres de l'étage et nous étions rapatriés au rez-de-chaussée car le froid y était trop vif. Le poêle ronronnait, seul rempart contre les bourrasques qui s'abattait sur la campagne où le jour péniblement éclairait la terre quelques heures à peine. Un matin où le vent était tombé, je suis sorti pour nourrir les poules et ramasser les pauvres œufs qu'elles pondaient avec parcimonie. Le ciel était encore noir et la température négative mordait mes

orteils à travers ma double paire de chaussettes. Lorsque j'entrais dans le poulailler que nous avions aménagé dans le hangar, une bouffée de chaleur rassurante me fouetta le visage et embua mes lunettes. Pourtant, une drôle d'atmosphère régnait anormalement dans la pièce. Je m'approchais des casiers où les poules s'étaient regroupées en rond, pour garder un peu de chaleur. L'une d'elle est sortie de sous un tas de paille et j'ai enfin entendu un petit caquètement épuisé dans le fond. Le froid avait eu raison des autres qui s'étaient épuisées à se réchauffer. Les deux survivantes se jetèrent maladroitement dans le panier que j'apportais et je les ramenais dans notre foyer. Rémi aussi revenait des clapiers où plusieurs lapins avaient également succombé à la vague de froid de la nuit. Nous n'avions pas vu venir ce plomb glacé qui nous était tombé dessus dans la nuit, glaçant le sang de nos espoirs aussi sûrement que celui de ces bestioles.

Nous avons vécu isolés de fait par la neige, le vent et la glace, pendant quelques semaines que nous avons consacrées à conserver vivant le reste de nos petites bêtes. L'année passa sans qu'on sentît de souffle nouveau et sans qu'il nous fût possible de sortir plus loin que la cour où gisait la 309, prise dans le gel et que nous avions négligée de rentrer sous le hangar. Nous puisions dans les réserves qui nous restaient et faute de mieux, nous avions aménagé un coin dans la pièce du bas pour accueillir les poules et les lapins. Malgré nos efforts pour améliorer la salle nous étions confrontés partout à un problème d'étanchéité : l'eau, le vent, le froid parvenaient toujours à se faufiler parmi les fissures et nous surprenaient par leur hostilité. Rémi avait tenté de colmater les brèches avec ingéniosité, piochant dans le tas de bricoles toujours entassées sous le hangar, mais sans réussir franchement. Il trépignait d'impuissance de ne pouvoir, lui non plus, reprendre le volant de son C25 pour descendre dans la vallée trouver de quoi nous isoler, du froid cette fois-ci.

Un matin pourtant, un rayon de soleil, tranchant nettement avec la brume des jours passés, passa au travers des carreaux de givre et se traîna longuement sur notre lit. L'humidité poisseuse de la nuit, l'odeur de poulailler et de graisse rance finirent de me réveiller et j'enfilais rapidement de quoi m'habiller tandis que Rémi émergeait rudement d'un sommeil d'affamé. Ce petit soleil, tandis que je préparais un fond de café, me poussait à croire à une embellie prochaine. Peut-être serait-il suffisant pour dégeler les terres et amorcer enfin cette nouvelle année. La 309 pourrait se réveiller et reprendre le chemin des hameaux, l'habitacle sentant bon le pain chaud.

En jetant un œil à l'extérieur, j'ai été surpris de voir un autre véhicule stationné à côté de mon tas de ferraille blanche : une camionnette de la gendarmerie était arrêtée, et derrière elle une petite voiture aussi, que je distinguais mal. Rémi ! On a de la visite ! Il y a des gendarmes dans la cour, vite habille-toi, je vais leur demander ce qu'ils cherchent. A ce moment précis, je ne voyais dans ces hommes de l'ordre que la chaleur humaine qui nous manquait depuis des semaines. S'ils avaient pu monter jusqu'aux Farges c'était que le dégel avait commencé et que nous pourrions très vite reprendre le chemin de la vallée. J'ai rajouté une couche de laine, un bonnet et chaussant mes bottes je suis sorti à leur rencontre. Je souriais certainement en allant vers eux. Une petite équipe était sous le hangar, inspectant les lieux, tandis qu'un homme à képi tentait de rentrer dans le fournil dont la porte était coincée par le froid. Rémi Monin ? La voix de la République tonnait dans mon dos : un gendarme emmitouflé dans un gros manteau bleu s'était approché de moi. Rémi Monin, je suppose ? Non, ce n'est pas moi. Rémi Boutard peut-être ? Non plus. Le type m'a regardé d'un air circonspect, ce n'était pas moi, quand même. Allons chez vous, alors. En entrant dans la ferme, Rémi était debout, habillé légèrement avec des habits propres. Il m'a regardé d'un air que j'imaginais désolé et s'est approché du gendarme en lui tendant la main. Bonjour, Rémi Bordet, je peux probablement vous aider. C'est moi que vous recherchez je pense, non ? Le gendarme a très certainement pâli en jetant un œil panoramique à la grande pièce mal éclairée dans laquelle nous vivotions. Si la fonction ne l'avait pas retenu de se garder son sang-froid, il se serait probablement retourné pour prendre sa respiration à l'extérieur où le froid, pourtant vif, était toujours moins acide que l'air renfermé de cet endroit.

Messieurs, veuillez nous suivre jusqu'à la gendarmerie, nous avons quelques questions à vous poser. N'emportez que le strict nécessaire, vos papiers, un peu de linge, propre si vous en avez. Je vous attends dans le fourgon.